MRIRIDA N'AÏT ATTIK

LES CHANTS DE LA TASSAOUT

Traduits du dialecte Tachelhaït par RENÉ EULOGE



Préface de LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR
de l'Académie du Royaume du Maroc

LES CHANTS DE LA TASSAOUT

Poèmes et chants Berbères de MRIRIDA N' AIT ATTIK
traduits du dialecte Tachelhait par RENÉ EULOGE

Photographie de PATRICK FLAMENT



***René Euloge** fut sans doute, au début des années 20, le premier étranger à parcourir les régions reculées du Grand Atlas, ses plus hauts sommets et ses plus profondes vallées.*

Fasciné par la puissance et la beauté des paysages qu'il traverse, le poète qu'il est déjà ne peut que s'émouvoir au contact des populations qui l'accueillent avec chaleur, à la rencontre avec cette culture riche et vivante aux racines millénaires peu altérée, aujourd'hui encore, par les échos de nos civilisations modernes.

Durant ces années passées auprès de ses amis berbères des hautes vallées, René Euloge acquiert la maîtrise parfaite du dialecte Tachelhaït et accumule une masse considérable de documents écrits et photographiques sur l'Atlas.
Avant puis après la guerre, il en entreprend la publication sous forme de poésie traduite ou de récits romancés, ouvrant ainsi aux lecteurs médusés tout un monde demeuré jusqu'alors replié dans le secret isolement de ses montagnes.

Il nous décrit ainsi les moeurs, les coutumes des habitants, nous révèle leur âme ardente et superstitieuse, nous fait participer en quelque sorte à leur existence quotidienne, celle d'autrefois souvent épique, celle plus paisible mais non moins dure d'aujourd'hui.

Par son talent original et vigoureux, René Euloge, peintre, a su nous faire connaître dans ses aquarelles lumineuses et pleines de poésie les aspects saisissants du Haut Atlas. Peinture délicate, respectueuse de la réalité et cependant toujours pleine d'harmonie, débordante de sensibilité et d'émotion.

*René Euloge est décédé le 7 avril 1985, à l'âge de 85 ans. Aveugle et fatigué, il lutta néanmoins jusqu'au bout pour assurer la pérennité de son œuvre et notamment pour entreprendre cette troisième édition, largement complétée, des **«Chants de la Tassaout»**, qui lui tenait tant à cœur.*

C'est cet ultime hommage, dont il n'aura pas vu l'aboutissement, que sa famille et ses amis montagnards, à qui il sut si bien communiquer son enthousiasme et son amour du Grand Atlas, ont tenu à lui rendre ici par la présente publication.

L'œuvre littéraire de René Euloge

LES RUSTIQUES
LES FILS DE L'OMBRE
CEUX DES HAUTES VALLEES
SILHOUETTES DU PAYS CHLEUH
LES DERNIERS FILS DE L'OMBRE
LES BERGERS DE FROSINONE
PASTORALES BERBERES
CIMES ET HAUTES VALLEES DU GRAND ATLAS

PREFACE

Comme on le sait, la poésie, selon son étymologie grecque, a, d'abord, signifié l'acte de créer, puis la création elle-même dans son genre Le plus authentiquement humain : le poème, que les Peuls du Sénégal définissent comme ≪des paroles plaisantes au coeur et à l'oreille≫. D'autre part, le Premier Congres de Paléontologie humaine, tenu à Nice, en 1982, nous a confirmé que l'Homme avait émergé en Afrique il y a 2.5000.000 ans et que l'Afrique était restée tres longtemps ≪aux avant-postes de la civilisation≫. Je dis : jusqu'au IVe millénaire avant J.C. au moins, jusqu'à la création, avec la premiere écriture, de la premiere poésie digne de ce nom.

Avant d'aller plus loin, je voudrais relever une erreur que l'on commet trop souvent en opposant ≪l'Afrique blanche≫ ≪l'Afrique noire≫ ou ≪l'Afrique subsaharienne≫ ≪l'Afrique du Nord≫. Ces oppositions n'embrassent pas assez la richesse et l'unité en même temps de lAfrique-Mère.

En effet, si l'on remonte au Ve millénaire avant J.C., avant l'arrivée des Sémites et des Indo-Européens dans le Bassin méditerranéen, l'opposition raciale et culturelle en Afrique n'était pas entre Blancs et Noirs, pas meme entre Berbères, Egyptiens et Noirs, mais entre Grands Africains et Petits Africains. Ceux-ci, la peau jaunâtre, vivaient dans les forets tropicales, mais surtout équatoriales, du Centre, jusque dans l'extreme Sud. Et ils parlaient des langues clics, tandis que les Grands Africains, qui vivaient en Afrique du Nord et dans la région soudano-sahélienne, parlaient des langues agglutinantes, comme l'égyptien ancien ainsi que les langues berbères et bantoues. Alors, en descendant la vallée du Nil, depuis le Delta, ou le rivage de l' Atlantique depuis le détroit de Gibraltar, on rencontrait des hommes et femmes de la meme race et parlant des langues agglutinantes, mais de plus en plus grands et noirs, la peau passant de l' acajou l'ébène. Depuis donc le Ve millénaire, le métissage biologique et culturel a commencé et s' est poursuivi en Afrique, comme, au demeurant, en Asie et en Europe. C 'est essentiellement ce qui a enrichi, ici et lå, les civilisations en les rapprochant en même temps.

Données ces précisions, les textes qu'on lira ici sont des poèmes traduits d'un dialecte du berbère, la tachelhait. On pourrait en trouver de semblables en Algérie. Je ne dis pas en Tunisie, où la langue berbère a pratiquement disparu sous l'influence conjuguée du phénicien, du latin et de I' arabe.

Ce qui distingue les poèmes berbères que voici, c'est leur beauté africaine. En effet, par-delà la traduction française, on retrouve ≪ des paroles plaisantes au coeur et à l'oreille≫. ≪Des paroles plaisantes au coeur≫, des paroles, souvent chantées, qui provoquent l'émotion, tel est donc le premier élément du style poétique. On le verra, le sentira en lisant ces poèmes berbères, dont le tissu est comme striqué d'images analogiques ou symboliques parce que signifiantes. Et c'est précisément cette signification, imagée, qui va de l'esprit, mieux, de l'âme au coeur pour émouvoir celui-ci.

Les paroles poétiques ne sont pas seulement plaisantes au coeur, mais d'abord et surtout à l'oreille. Encore une fois, la civilisation humaine est née en Afrique, où la poésie est

apparue pour la premiere fois, Liée au chant, bercée par le chant, comme je l'ai constaté partout en Afrique. II s 'agit d'un chant polyphonique, né sur notre continent, comme le plain-chant au demeurant. Sur notre continent où l' accompagnement ne se fait pas à la quinte et la quarte, mais la quinte et la tierce, celle-ci constituant un accompagnement ≪trouble≫, sensible, pour ne pas dire sensuel. J'ai meme découvert au Maghreb, enfoui sous plus de mille ans d' influence sémitique, arabe, un plain-chant polyphonique, qu'on m'avait signalé au Yémen, l' ancienne patrie de la Reine de Saba.

II reste que cette poésie, chantée l'africaine, peut aussi être déclamée, rythmée. II s'agit, ici, de rendre, dans la traduction, non pas le rythme de la musique, du chant, avec ses contretemps et syncopes, mais celui de la parole déclamée. En Afrique, ce rythme est essentiellement fait de parallélismes asymétriques, c'est-à-dire de répétitions qui ne se répètent pas, comme on le constatera en lisant ces poèmes, meme traduits en français. On y rencontrera souvent, presque toujours, l'expression ou, comme l'a dit Makhily Gassama, le ≪mot accoucheur≫,qui, en se répétant, toujours le meme, mais différent par sa place ou son contexte, anime le poème au sens étymologique.

Quant j'étais étudiant, les professeurs Soutenaient qu'il n'y avait pas de poésie africaine, mais seulement ≪de la prose rythmée≫, comme si ce n'était pas là la définition générale du poème. Dans l'essai que j'écris pour la collection ≪Ce que je crois≫, je prouve qu'il y a une poésie africaine, avec sa métrique plus complexe que celle de l'Europe. J 'y ai noté, en particulier, des contretemps et des syncopes.

Ce que le traducteur rend Pius difficilement que le rythme, c'est la mélodie des mots déclamés : les allitérations, assonances et autres paronomases ou jeux de mots. Et pourtant, ce sont ces jeux verbaux, ces créations, si plaisantes l'oreille, qui font l'essentiel de la poésie parce que du Plaisir des oreilles : de l' âme.

C'est dire que ≪Les Chants de la Tassaout≫ n'ont rien de ≪fruste≫, ni de ≪primitif≫. Ils sont, encore une fois, l'expression de cette civilisation africaine qui a modelé Ia Civilisation humaine.

Ce n 'est pas par hasard si le Maroc, comme l'Egypte, exerce une telle influence culturelle en Afrique subsaharienne et, partant, dans le monde. C'est qu'avant de s'ouvrir au monde moderne, l'Euramérique, il a commencé par s'enraciner profondément dans l'humus fécondant de ≪la Terre noire≫, comme disaient les anciens Egyptiens: de l' Afrique-Mére. C'est ce que prouvent les poèmes berbères que voici.

Léopold Sédar SENGHOR

de I 'Académie du Royaume du Maroc

INTRODUCTION

Les poèmes de ce recueil, d'un art fruste et d'une âpre simplicité, qui s'apparentent aux ballades, lais et rondeaux de notre Moyen Age, je les tiens de la bouche d' une aimable et discrète hétaïre, Mririda n'Aït Attik, jeune Berbère de la Haute-Tassaout, cette vallée du « bout du monde » depuis mille ans semblable à elle-même et d'un accès si difficile, au coeur du Grand Atlas marocain, qu'une route n'est pas encore près d'y atteindre...

Avant mon passage en 1927 et 1928, aucun Européen n'avait foulé les solitudes de l'Issoual, de l'Amechki , de l' Assif Timouta, des Aït Affan et du Tarkeddit...

Nulle contrée ne pouvait mieux inspirer notre Sapho berbère. Bakac n' a-t-il pas dit que la poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage?

Dans cette région signalée sur les cartes, il y a quelques années à peine, comme « zône sans renseignements », la rivière Tassaout prend sa source à plus de trois mille mètres, dans les prairies du plateau du Tarkeddit, sous les regards prestigieux du djebel Aogha (34oo m) au nord, et du pic Mgoun (4 076 m) au sud. Puis elle roule ses eaux tumultueuses auxquelles elle doit son nom [1] , au fond d'une vallée à la fois sinistre et grandiose enserrée entre des parois vertigineuses ou des flancs abri couverts de chênes-verts, de thuyas et de pins d'Alep.

La Haute- Tassaout a le privilège de posséder les plus belles et les plus téméraires « tighermin »[2] du Grand Atlas. Ce sont d'étonnants édifices dont le pittoresque s'harmonise parfaitement avec le paysage sévère. Ces kasbahs à trois, quatre ou cinq étages, aux massives murailles épaulées d'une tour à chaque angle et hautes parfois d'une vingtaine de mètres, sont bâties en pierre, sans mortier ni crépi [3] ; et l'on reste stupéfait devant la hardiesse des constructeurs. Des madriers de chêne ou de pin encastrés horizontalement consolident la maçonnerie et s'opposent tant bien que mal aux lézardes verticales inévitables dans des murs aussi primitifs. Cette sorte de chaînage (« laâkoud») est d'un bien curieux effet.

Les tours supportent à l'étage supérieur une ou deux échauguettes (« taghenzirt ») faisant saillie sur le parement qui achèvent de donner à la « tighermt » un aspect de forteresse moyenâgeuse. Le spectacle de ces burgs noirs, ocres, rouges, violacés, jaunes ou gris, selon la couleur de la pierre, avec leurs murs enchassés de madriers, laisse une impression ineffaçable.

1. La Tassaout, c'est-à-dire le Rabot, si bien dénommée par les montagnards en raison de son travail d'érosion.
2. (Tighermin », pluriel de « Tighermt », diminutif de « igherm » qui est la maison-forte, à la fois magasin collectif et citadelle du village, l'agadir de l'Anti-Atlas. (Prononcer : « tirrermt ».
3. Dans les vallées où l'on n'a pas à redouter le gel persistant, la « tighermt » est édifiée en pisé.

Au sein de leurs montagnes hérissées de difficultés, les rares populations sont demeurées ignorées jusqu'au début de ce siècle. Aussi, ayant échappé à tout contact avec le reste du monde, ont-elles conservé leurs moeurs et coutumes ancestrales.

Pour comprendre la vie sociale de ce coin de l' Atlas, il faut en demander le secret à la configuration du pays. La nature, en couvrant cette région d'un inextricable lacis de montagnes entaillées de cluses profondes, l'a prédisposée à la vie particulariste et au morcellement. Les antiques clans retranchés à l'abri de défenses naturelles inexpugnables ont survécu depuis la nuit des temps, fidèles à leurs repaires, sans se fondre l'un dans l'autre bien que voisins, par la raison que le relief violent les a parqués chacun en sa vallée. Combien ces clans me sont apparus bienheureux dans leur solitude archaïque et farouche, dans leur allègre simplicité, dans leur ignorance et leur sagesse inconsciente de primitifs vivant tout près de la nature!

C'est là en tout cas que l'on peut aujourd'hui encore tourte l'originalité et la fraîcheur de l'âme berbère. C'est là aussi qu'est éclose une poésie étrange, ardente et rude, dont les fragments publiés ici pour la première fois ne donnent qu'une idée imparfaite.

Pour traduire de tels poèmes, la pratique de la langue et une profonde connaissance des rites et des us et coutumes sont nécessaires. _l lais cette condition étant remplie, comment rendre tout le charme de ces images, de ces allusions, de ces jeux de Mots qui n'ont pas d'équivalents dans notre langue?

La traduction la plus fidèle ou la plus adroite ne parvient pas à restituer pleinement la saveur d'une telle poésie. J'en suis convaincu après avoir passé de longues années dans l'intimité des populations berbères.

Le lecteur pourra penser que l'excès de respect littéral ne sert pas toujours la substance immatérielle du poème et que l'emploi de certains mots, de certaines expressions paraissant d'un lyrisme trop facile dans la traduction nuit au lyrisme familier des chants de Mririda.

Pour dissiper ce malentendu, faut-il préciser que le dialecte tachelhaït est une langue antique parlée encore aujourd'hui mais dont l'écriture est tombée en désuétude depuis un temps immémorial. Il ne dispose que d'un vocabulaire fort indigent secouru cependant par des figures étonnamment vivantes et colorées auxquelles une interprétation souvent ardue fait perdre malheureusement beaucoup de leur sève et qui ne valent que dans leur propre langue.

Certaines expressions traduites littéralement, au sens le plus étroit, poseraient autant de devinettes pour le lecteur. Il convient donc de les interpréter au mieux pour leur rendre toute leur signification.

Notons en passant que la tachelhaït présente de légères dissemblances .de tribu à tribu. Ainsi, le vernaculaire du pays Imerhrane diffère de celui de l' Anti-Atlas ou des

Ntifa et l'idiome des Imettougen n'est pas exactement le même que le parler des Aït bou Oulli. Bien que ces observations ne puissent guère intéresser qu'un orientaliste, je crois cependant qu'elles ont leur place ici pour éclairer le lecteur, même le moins averti.

Je me suis refusé à falsifier, à farder, à dépersonnaliser ces Chants de la Tassaout en leur concédant la richesse et les subtilités de la langue française et les ingéniosités savantes de la culture.
≪ Quand on arrange les choses, disait Pierre Loti, on les dérange toujours beaucoup... ≫
Voudrait-on que le prosaïsme de Mririda se traduise en un atticisme ou un gongorisme intempestif et ridicule? Je n'ai pas eu la mauvaise ambition de présenter ces poèmes du Haut Atlas autrement qu'ils sont, frustes dans la forme et dans les mots. C'eût été les trahir deux fois.

Aussi bien me suis je gardé de les métamorphoser en vers français rimés avec art, alors qu'ils abritent le plus souvent sous une forme à peine arrêtée une prosodie fantaisiste se contentant d'assonnances approximatives tenant lieu de rimes. C'est par hasard, par accident, qu'un vers de Mririda affecte un rythme proprement dit, un rythme défini. On remarquera que les chansons de la fille d' Azilal comportent peu de refrains. La poétesse choisit plutôt une ou deux phrases qui reviennent en leit-motiv. Elle aime et abuse parfois de redondances et d'inversions qui donnent à certains poèmes un étonnant relief. Quant aux titres des poèmes, ils sont de mon cru.

L'imagination n'a qu'une faible place dans la poésie de Mririda. Elle est même complètement bannie des longues pièces essentiellement narratives et des petits drames domestiques retracés en un court récit dont la conformité avec la réalité est le suprême intérêt. Pour nous, ce sont là de curieuses études de moeurs grâce auxquelles nous pénétrons dans l'intimité des foyers.

Quant à l'amour, il apparaît fréquemment brutal et purement physique. La rudesse des monts explique la rudesse des gens qui les habitent, de ces esprits farouches en proie aux appétits violents de primitifs, de ces coeurs qui n'ont pas les loisirs de s'émouvoir — hormis celui de Mririda — au sein d'une nature ingrate où le souci du pain quotidien subjugue toute une vie, de l'enfance laborieuse à la vieillesse résignée···

Si Boileau reconnaît que le latin, dans les mots, brave l'honnêteté, Mririda pense que la poésie, en son âpre dialecte berbère, a le droit d'exprimer des propos frisant l'obscénité. Les gaillardises les plus osées ne sont pas pour l'effaroucher. Mais elle les dit avec un tel naturel désarmant, que l'on sent combien son apparente effronterie et sa naïve liberté de langage s'étonneraient d'un reproche d'indécence et d'impudeur.

Aussi est-ce avec autant de surprise que de charme qu'on écoute certains poèmes pleins de fraîcheur et d'émotion se rapprochant du genre lyrique dans lesquels ni la tendresse, ni la pitié, ni l'esprit ne font défaut à la jeune hétaïre-poétesse.

Pour ces pièces-là, il est probable que Mririda a trouvé l'inspiration dans ses propres aventures sentimentales, dans ses joies et ses déceptions. On notera qu'elle se complait à rappeler les chagrins de la séparation. Dans ses chants naturels et savoureux, peinture réaliste et saisissante des foyers et de la vie des montagnards du Grand Atlas, Mririda ne parle que des choses les plus simples, les plus quotidiennes, les plus humbles, mais elle en parle avec une émotion rustique, une exactitude qui les rend visibles et palpables. Elle les évoque telles qu'elle les à ressenties, et si l'élément poétique y fait parfois défaut, la sensibilité n' en est jamais exclue.

Les Chants de la Tassaout sont empreints de superstitions préislamiques et parsemés d' 'invocations à Dieu, aux saints protecteurs, aux génies de la montagne. Religion et magie s'y confondent. Il s' y rencontre plus d'amertume que d' enjouement et les accents en sont plus sévères que souriants. Mais ils gardent toujours un fonds de sensualisme et d'observation à la fois attendrie, ironique et désabusée.

D'un contenu et d'une imagination limitée, ainsi que nous l'avons déjà noté, cette poésie sauvage a pourtant bien des excuses à ses faiblesses : entre autres, la passion qui anime, la clarté de ses thèmes, le spontané de son expression.

Nombre de ses proverbes ne sont pas non plus sans dévoiler un esprit attentif à la nature des choses et même une philosophie sceptique et narquoise.

Mêlées à un enseignement religieux des plus rudimentaires, ces maximes d' une antique sagesse traditionnelle, ces formules du sens commun qui sont dans cette société primitive la monnaie courante de la raison et de l'esprit, constituent aujourd' hui encore l'unique fonds intellectuel sur lequel vivent les Berbères reclus dans leurs hautes vallées.

Poésie essentiellement orale, faite par tous et pour tous, elle ne s'accommode pas de ces ingéniosités savantes de la culture auxquelles j'ai déjà fait allusion, pas plus qu' un saxifrage des montagnes transplanté au bord de la mer ne s' y acclimate ni ne prospère. Mais elle charme et émeut à l' égal des oeuvres les plus brillantes, surtout lorsqu'un talent comme celui de Mririda se charge de l' incarner.

Montaigne l' a dit : ≪ La poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et des grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite, selon l' art, comme il se voit dans les vilanelles de Gascogne et aux chansons qu' on nous rapporte des nations qui n'ont connaissance d'aucune science ni même d'écriture. ≫

Ni même d'écriture! Comme chez mes amis Chleuhs enclos dans leurs alvéoles de rocs et de forêts!

Ces naïvetés et ces grâces, on les retrouve dans les ≪ lieder ≫ de la Tassaout que m a chantés Mririda, ≪ la Rainette ≫ au jour le jour, au fil de son humeur et de ses passions.

Faut-il préciser ici, encore qu'on l'ait déjà compris, que tous les poèmes de ce recueil ne sont bas de la propre inspiration de Mririda? Mais ceux qu' elle devait à une ancestrale

tradition orale, ou, plus récents, ceux du troubadour Ali d' Ibakellioun, elle me les a rapportés avec un art qui appartient qu' à elle, dans ce dialecte de transition, — où la ≪ amazirt ≫ coudoie et se mêle à la ≪ tachelhaït ≫ —, particulier à la région chevauchant l'Atlas, d' Azilal à El Kelaa des Mgouna.

Mririda··· Qui était-elle Une jeune hétaïre, je l'ai dit, du souk d' Azilal clos de hautes murailles de pisé flanquées de tours à meurtrières, où elle était tolérée en compagnie de quelques filles de sa sorte. Elle n'avait pas atteint la trentaine. Jolie, elle ne l'était point, malgré des yeux Immenses au regard expressif. Ses traits rudes donnaient à son visage au teint très clair précocement fané, un habitus singulièrement émouvant qu'on ne pouvait oublier.

Moins pour essayer de plaire aux visiteurs que Pour donner libre cours à sa propre satisfaction, Mririda chantait en prolongeant les syllabes finales de ces vers, comme si elle eût vocalisé les neumes d'un étrange plain-chant. Mais, au souk d' Azilal, qui pouvait prêter une véritable attention à Son talent? Peu familiarisés avec le dialecte techelhaït,les sous-officiers français du Goum ne se soucient guère de poèmes et de chants pour eux inintelligibles.

Quant aux ≪ clients ≫ indigènes, goumiers, conducteurs de camions, marchands et fellahs, ils manifestaient le mépris le plus total pour la poésie de Mririda. Les uns et Les autres demeuraient insensibles à cet art dont le plaisir était si différent de celui qu'ils venaient chercher auprès des filles du souk..

C'est pendant une halte à Azilal que je fis connaissance de la jeune poétesse. Mon regretté ami, Jo C.···., du 32° Goum, venu de Demnat, me dit : ≪ Vous tombez bien.J'ai fait pour vous une découverte. Ce soir, nous irons boire le thé chez Mririda. Ne m' en demandez pas davantage, car la rencontre vous réserve certainement une inoubliable surprise! ≫

Et quelle surprise! Et quelle découverte! La révélation que je dus à cette soirée suscita en moi le plus vif intérêt. Par la suite, j'eus souvent l' occasion de retrouver Mririda et de traduire ses poésies avec le souci constant de respecter le plus possible le≪ texte oral≫. Car la tachelhaït, comme les autres dialectes berbères, ne s écrit pas, on plutôt ne s' écrit plus. Dans la nuit des temps son écriture employait-elle probablement les caractères lybiques et ceux du ≪ tifinagh ≫ des Touareg, eux-mêmes dérivés de l'alphabet sumérien.

Ces Chants de la Tassaout, ils se faisaient, épars au milieu de notes et documents au jalonnant les itinéraires que j'ai suivis pendant près d'un demi-siècle à travers l'Atlas. Aujourd'hui, avec le relief que leur confèrent l'acuité d'attachants souvenirs et le sentiment du ≪ never more ≫, ils revêtent pour moi un regain de curiosité et d' attrait. Ils me font évoquer intensément mes amis dés hautes vallées qui, à chacune de mes étapes, s'efforçaient de retarder mon départ et s'écriaient comme l' un des héros de Rudyard Kipling : ≪ Nous avons parlé à coeur ouvert et nos mains ont puisé au même plat et tu as été pour nous comme un frère... ≫

Mririda ne s'éveillait jamais avant la troisième ou quatrième heure de l'après-midi, et, telle la prêtresse Cydippe, elle pensait que le sommeil était le plus grand des bonheurs. Il me fallait attendre la tombée de la nuit pour la retrouver vêtue de drap fin et de somptueux brocart : une Mririda fleurant le jasmin, souriant de toute son éclatante dentition sertie de l' écrin nacarat de ses lèvres malheureusement un pen épaisses, une Mririda prête à se laisser emporter par son lyrisme enflammé ou sa mélancolie funèbre.

Deux fidèles amies de Mririda partageaient souvent nos soirées : Bacha, de zaoniat-ès-Cheikh, et Bihia, de Msemghir, parvenues à Azilal, bien loin de leur pays respectif, après des péripéties inimaginables. La première était de haute taille et svelte autant que la seconde était petite et bien en chair, toutes deux ayant vingt ans à peine, douces et enjouées, bonnes filles au demeurant malgré un penchant immodéré pour la bière et une affection particulière qui les rendait inséparables.

C' est au cours de ces aimables réunions que j'ai bu rédiger pour ainsi dire sous la dictée de Mririda les récits, poèmes et chants que la jeune Berbère savait si bien narrer ou chanter en apportant parfois à chacun d' entre eux des variantes dont je lui faisais reproche, lorsque je confrontais mes notes.

Mririda éprouvait visiblement une joie sans mélange à faire revivre pour elle et pour moi cette vallée de la Tassaout qui avait eu pour ses yeux comme un charme sensuel et dont elle subissait la nostalgique obsession. Le souvenir ému que nous conservons de certains lieux ne nous attendrissent-ils point à la façon des événements heureux ou attristants? Et me revient en mémoire le vers de Pierre Benoît : ≪ Je veux revoir Gao, les gommiers bleus, l' eau verte... ≫ Avec la sensibilité vibrante des déracinés et une chaleur communicative, Mririda avait le don de rappeler maints incidents joyeux ou amers de son enfance passée au milieu des bois de chênes, sous les noyers séculaires au pied de ≪ igherm ≫, l'antique magasin-forteresse ; sur les sentiers courant le long du torrent Timouta; sur les terrasses ensoleillées où sèchent les épis de maïs, ou, en hiver, au fond de chambres basses, obscures et enfumées….

Peut-être, en ses chants, Mririda tronvait-elle un népenthès inespéré?

Parfois, une larme furtive glissait sur sa joue, et, la voix éteinte, elle laissait un instant se tarir sa peine réveillée et avivée par l'extrême ferveur de Ses invocations. Évidemment elle s'accommodait difficilement de conditions d'existence pour lesquelles elle était peu faite et qu'un fatal concours de circonstances lui avait imposées.

Bien que ne connaissant qu'une faible partie de la Tassaout, Mririda partageait le culte fait d'admiration et d'affection que je vouais à sa chère vallée, la plus belle du Grand Atlas, avec ses aspects grandioses sur plus de vingt-cinq lieues en pleine montagne, depuis les sources au milieu des prairies du Tarkeddit jusqu'aux derniers contreforts à

l'orée de la plaine des Zemranes. Maïs, entre ces deux points, il y a les inaccessibles gorges de Taria; le cirque désolé des Aït Affan; l'impressionnant défilé d'Ichebakane avec ses gigantesques éboulis; Magdaz, le village stupéfiant et unique en son genre; Tasselli, aux tours rouges entre de vertigineuses falaises fauves; Tagoulast, ses noyers pleins d'ombre et ses peupliers argentés; les kasbabs d'Ouamarout d'un pittoresque sans pareil; les pins géants de la forêt des Aït Oumdis ; les saisissantes coulées de pierre, longues de plus de deux mille mètres, abruptes, dévalant d'un seul jet des crêtes ruiniformes du djebel Tissili; les prodigieuses parois d'Isfoula où gitaient des troglodytes, tout récemment encore, à Trois cents pieds au-dessus de la rivière; le pont naturel des Ghojdama, haut perché et inquiétant équilibre; le goulet de Tarast où la Tassaout en pleine crue offre un spectacle effroyable qui étreint l' homme le plus impavide… toutes ces merveilles, et tant d'autres, dans le cadre extraordinaire de cimes prestigieuses.

Je revois encore Mririda drapée dans son ample manteau de fine laine, l'antique et admirable ≪ Handir aferkachène ≫, à bandes amarantes, écarlates et blanches, que l' on ne tisse plus aujourd'hui. Elle prenait des poses hiératiques, sans en soupçonner la grâce et la majesté, lorsqu'elle élevait comme une lyre ses bras splendidement modelés, cerclés de lourdes armilles d'argent. Une abondante chevelure, si noire qu'elle avait des reflets d'anthracite, encadrait son visage expressif dont la carnation d'une délicatesse indicible et mérité à notre poétesse le doux nom d' Amaryllis que je lui donnais parfois et qui, à ma grande allégresse, la rendait apparemment perplexe et même courroucée…

En l'écoutant chanter monts et vallées, avec la vie quotidienne au village, ses drames familiaux, ses joies et ses peines, je me persuadais qu' elle atteignait à ces moments-là la plus haute élévation de pensées et de sentiments et, qu'au paroxysme de ses envolées lyriques, une sorte d'ivresse la transfigurait en l'allégeant des misères terrestres.

Et moi, je me trouvais en communion spirituelle avec cette fille sauvage en qui je découvrais, à ma stupéfaction sans cesse accrue, une âme enthousiaste et généreuse combien exceptionnelle et inattendue au coeur du Grand Atlas. Je la sentais pénétrée de la flamme qui la brélait, de l'amour de cette montagne à laquelle elle devait une inspiration originale, un art et un talent vigoureux dont elle était bien loin d'être consciente.

J'aurais aimé lui faire comprendre que ce n' est pas la nature qui donne à l'art son souffle divin. C' est le poète qui la magnifie, lui prête, lui confère fout ce qu'il désire qu' elle représente d' exaltant et de sublime.

Chez Mririda, ce génie de sentiment et d'expression poétiques avait quelque chose d'autant plus bouleversant qu'il hantait le coeur et l'esprit d'une fille inculte, la petite sauvagesse de Magdaz.

Je suspectais même Mririda d' être, à son insu, une adoratrice des forces de la nature, comme en témoignent certains de ses chants et poèmes, et là encore nous nous retrouvions tous deux sur le même sentier d'un panthéisme attardé.…

Qu'est devenue notre Muse berbères

Après la guerre, j'eus fréquemment l'occasion de me rendre à Azilal. Les locaux réservés aux femmes du souk avaient été désaffectés et personne ne put me dire où s'étaient envolées Mririda et ses compagnes d'infortune. Au lointain village de Magdaz, dont se réclamait Mririda, mon enquête demeura vaine. Mes questions fur mal accueillies. À l'air mécontent et réprobateur de mes interlocuteurs, j'eus l'intuition que Mririda était reniée par les siens, probablement en raison de ses moeurs dissolues. Cependant certains montagnards m'affirmèrent avec une assurance qui m'ébranla sans me convaincre qu' elle était inconnue au pays : ≪ Nous connaîtrions ses parents, sa famille et nous nous souviendrions de cette ≪ Mririda ≫ lorsqu'elle jouait avec les enfants de son âge et ne portait bas encore de sobriquet.… ≫

Peut-être Mririda m'avait-elle menti en se disant native de Magdaz. Un sentiment de pudeur et de respect pour sa famille lui aurait-il interdit de désigner son véritable village natal Mais comment eût-elle été en mesure de me parler avec tant de détails, et de tendresse, de ce coin perdu au fond des gorges de l' Assif Timouta?

Ou bien avait-elle vu le jour non à Magdaz, mais aux environs, dans l' un de ces pittoresques hameaux agrippés aux berges étroites de la Tassaout ? Là encore mes recherches ne furent que déceptions.

En 1954, le hasard, dernier et premier des dieux, me permit de rencontrer près d'AÏT Ouriat, chez les Aït Bou Ou Guemméz, une montagnarde que les années avaient sévèrement marquée, mais robuste et souriante, et parée de vêtements qui attestaient un bien-être évident. Elle vivait avec son vieux père, un géant à barbe teinte au henné, qui se réjouissait sans vergogne du fructueux passé ≪ militaire ≫ de sa fille. Une quinzaine d'années auparavant, au marché d' Azilal, elle avait été l' une des collègues de Mririda, la ≪ tanedamt ≫, la poétesse ≪ qui choisissait ses amants. ≫, me dit-elle.

Après maintes tentatives d'éluder mes questions, mise en confiance par: un amical entretien et la promesse d' une récompense, la courtisane retirée des affaires, (Otium cum dignitate...), m'apprit que Mririda avait quitté le souk hospitalier pour vivre dans une intimité sans partage avec G.., adjudant des Goums. Plus tard elle aurait en maille à partir avec un caïd de la région et le sergent S... l' emmena alors au poste de Taguelft et en fi sa compagne pour quelque temps.

Les investigations difficiles que j'ai poursuivies à Taguelft, à Ouaouizhart et à Beni-Mellal n'ont point dissipé le mystère entourant le sort de Mririda.

Lasse de ses tribulations, Mririda a-t-elle regagné sa secrète vallée natale? Ou a-t-elle échoué en quelque maison de Casablanca on de Fès?

Dans ce cas, séparée de sa Tassaout, que je crois être son lieu d' origine, elle serait comme morte, car, d'elle aussi, Chateaubriand eût pu dire : ≪ C' est une plante de la montagne. Il faut que sa racine soit dans le rocher. Elle ne peut prospérer si elle n' est battue des vents et des pluies. La terre, les abris et le soleil de la plaine la font mourir. ≫

Mririda! Depuis notre première rencontre, que d'années enfutes! Le temps imperturbable, sans amour et sans haine, disperse jusqu'aux dernières cendres des souvenirs que l' on croyait, ab imo pectore, immarcescibles. Car, à mesure que nous avançons dans la vie, nous buvons déjà aux sources du Léthé. L'oubli, cet anesthésiant frayant la vote an néant estompe peu a peu visages et choses qui s' évanouissent Sans qu'on S'en aperçoive.

C' est ce qu'a si bien senti Mririda lorsqu'elle s'écrie, dans ≪ La route de l'Oubli≫ :
≪··· Ar-mdelen iassegouassen iouf izran.···. ≫

(Les années ensevelissent mieux que les pierres.)

Mririda! Mririda! Que tes chants, tes bucoliques, tes idylles, tes mélopées, tes complaintes et tes prières soient longtemps encore, pour la mémoire d' un temps heureux, comme cette ombre rafraîchissante, umbra refrigerii, dont parlait Lamartine

Arrivant d'un monde attardé, voici donc Les Chants de la Tassaout. Ils nous parviennent comme ces longues fumées bleues, fleurant le thuya et le pin, qui, le soir, s'élèvent au creux des vallées ignorées du Haut Atlas, si lointaines bien qu'aux portes de la vieille Europe.

Puisse mon interprétation ne pas avoir trop défiguré leur beauté naturelle, anonyme et pourtant si personnelle.

René EULOGE

Que l'on veuille bien me pardonner cette longue introduction qui est cependant nécessaire pour l'intelligence des chants et poèmes et indispensable pour pénétrer dans un monde étrange et quasi inconnu.

Afin d'épargner au lecteur la succession fastidieuse de pièces groupées selon leur genre et caractère, j ai préféré à ce classement une présentation où la diversité le dispute à l'imprévu.
D'ailleurs ce recueil ne peut guère se lire d'une seule traite. Les gens du Haut-Atlas ne disent-ils Pas :

«Ecoute nos histoires comme tu bois le thé, à petites gorgées («tagmimt s'tagmimt»), pour en apprécier tout l'arôme».

Pendant les années au cours desquelles je connus Mririda, entendre et écrire en son dialecte ses poésies et chansons était pour moi une agréable distraction. Je ne songeais pas alors à les publier et nombreuses furent celles que je jugeai négligeables.

Comme je regrette aujourd'hui d'avoir apporté si peu d'attention à de petits poèmes traitant de la vie domestique, des travaux des champs et d'une foule d'us et coutumes tombés en désuétude … Ils valaient la peine d'être traduits.
Car je me rends compte tardivement que l'ensemble des œuvres de Mririda constitue une étude de moeurs, pleine d'intérêt et puisée aux sources.

Plus j'avance dans la vie et plus il m'apparaît que Mririda est une poétesse d'une inspiration puissante dans son extrême simplicité. Elle est incontestablement une grande figure de la montagne berbère.
Mririda a quitté ce monde, sa grandiose vallée de la Tassaout et ses frères montagnards, inconsciente d'avoir semé quelque chose avant de disparaître …

J'eus la bonne fortune de retrouver en 1975, dans le pêle-mêle de mes notes et documents accumulés pendant un demi-siècle, une trentaine de poèmes inédits de Mririda, dont je ne conservais qu'un vague souvenir et que je croyais à jamais perdus.
J'avais songé à les faire paraître en une plaquette ne pouvant s'intituler que «LES RESCAPES». Mais comme la deuxième édition des «CHANTS DE LA TASSAOUT» était à peu près épuisée, j'ai jugé préférable de réunir ces poèmes aux anciens, l'ensemble faisant l'objet du présent ouvrage.

Tu disais, Mririda : "Les années, mieux que les pierres écrasent et ensevelissent..." Déjà, tu chantais le temps faiseur d'oubli et la mort lente des mémoires. Pourtant, que d'hommes n'as-tu pas côtoyés au long de ta vie tumultueuse, toi la fille de Magdaz descendue au souk d'Azilal pour y vendre ses faveurs de courtisane. Ils t'ont désirée, méprisée, reniée ou haïe, bien peu t'ont aimée, tous t'ont oubliée. Un seul s'est souvenu, étranger venu d'une autre culture, et que ta nature attachante et complexe avait ému et fasciné. Tu lui dois aujourd'hui de parvenir jusqu'à nous, plus vivante, plus authentique que jamais.

Je salue ta mémoire retrouvée, Mririda, Muse berbère, toi qu'on appelait taneddamt : la poétesse ! Car tu avais fait de la poésie un refuge de pureté, une sorte d'exutoire à ta condition d'hétaïre. Regard de femme qui magnifie avec lyrisme un pays sauvage et grandiose. Coeur de femme à l'écoute, qui chante l'amour et ses saisons, le temps et ses blessures.

Par toi, la littérature orale berbère se perpétue dans sa plus pure tradition et son authenticité première. Et si tu crains toujours l'oubli, écoute la Tassaout, ta rivière tant aimée, rouler et chanter sa même chanson d'eau sur les galets de ton enfance : c'est aussi ton nom qu'elle murmure inlassablement... Mririda... Mririda la taneddamt...

Fatema Chahid Abarouali



Mririda en 1940

mririada

On m'a surnommée Mririda, Mririda,
Mririda, l' agile rainette des prés …
Je n'ai pas, je n'ai pas ses yeux d'or.
Je n' ai pas, je n'ai pas sa blanche gorge.
Je n'ai pas, je n' ai pas sa verte tunique.

Mais ce que j'ai comme elle, Mririda,
Ce sont mes ≪zerarit≫, mes ≪zerarit [1]≫
Qui volent jusqu'aux bergeries,
Ce sont mes ≪zerarit≫, mes ≪zerarit≫
Dont on parle dans toute la vallée
Et de l' autre côté des montagnes,
Mes ≪zerarit≫ qui émerveillent et font envie …

Car dès mes premiers pas parmi les champs,
J'ai pris doucement les rainettes agiles,
Craintives et frissonnantes dans mes mains,
Et j'ai pressé longtemps leur gorge blanche
Sur mes lèvres d'enfant et puis de jeune fille.

Ainsi m'ont-elles transmis la vertu merveilleuse
De cette baraka [2] qui leur donne un chant,
Un chant si clair, si vibrant et si pur
Par les nuits d'été baignées de lune,
Un chant pareil à celui du cristal
Pareil aux tintements du marteau sur l' enclume[3]
Dans l' air plus sonore qui précède la pluie …

1 . «zerarit» Ou «tararit» : ce sont les «you-you», ces stridulations vocales propres aux femmes arabes ou berbères.

2 . La «baraka», faveur divine qui donne la chance. C'est une puissance mystérieuse, surnaturelle et bénéfique dont sont revêtus les saints, certains personnages en renom, des arbres, parfois des lieux tels que sommets, carrefours, sources, grottes …

3 . «Pareil aux tintements du marteau sur l'enclume» : ce vers tient la place de celui que chantait Mririda dans son rocailleux dialecte :
«zound talmaliout n'oumzil isker d-Tagount ...»
En voila la traduction, dans le strict respect du mot pour mot : « .... comme marteau du forgeron fait avec l'enclume ...»
Par cet exemple, on conçoit fort bien que l'interprétation se doit de suppléer à la traduction littérale lorsque celle-ci s'avère d'une trop grande lourdeur.

Et grâce au don que m'a fait Mririda
On me nomme : … Mririda, Mririda …
Celui qui me prendra pourra sentir
Dans sa main, dans sa main, battre mon coeur.
Comme souvent sous mes doigts j'ai senti
Battre le coeur affolé des rainettes

Dans les nuits baignées de lune,
Il m'appellera Mririda, Mririda,
Le doux sobriquet qui m'est cher.
Pour lui je lancerai mes ≪zerarit≫ aiguës,
Mes ≪zerarit≫ qui n' en finissent pas,
Qu'' admirent les hommes et jalousent les femmes,
Et telles que jamais n' en connut la vallée …

abeille ...

Abeille, Négresse du Prophète[1],
Abeille chargée de bénédiction,
Toi qui vas de fleur en fleur,
Envole-toi vers mon village
Et tu iras de fille en fille ….
Et en allant de fille en fille
À chacune tu diras mon nom.
Ma bien-aimée, tu la reconnaîtras :
Ce sera celle qui se mettra à pleurer
Quand tu prononceras mon nom.
Dis-lui que je me consume pour elle,
La séparation me ronge l'esprit
Comme se creuse le tronc du noyer,
Et le chargrin me broie le coeur
Comme la meule moud le grain ….
Abeille, Négresse du Prophète,
Pose-toi doucement sur son oreille,
Prie-la d'attendre mon retour
Car mon coeur est plein d' elle …
Si je ne devais bientôt la revoir,
Je n'aurais alors qu'un seul voeu :
M'en aller sans retard au séjour des morts.
La tombe vaut mille fois l' exil.
Abeille, Négresse du Prophète,
Abeille chargée de bénédiction,
Envole-toi vers mon village …

1. Les Berbères désignent l'abeille sous le nom de <Négresse du Prophète≫. (≪Tawaya n'Ennebi≫).

dieu na pas fait de place ...

《 … Ma soeur, étrangère au pays, ne t' étonne pas,
Ne t' étonne pas de mon ignorance :
Mes yeux n'ont jamais vu ni rose ni orange …
On dit qu' il y en a, en bas, au bon pays
Où gens, bêtes et plantes n' ont jamais froid.
Ma soeur étrangère venue de la plaine
Ne ris pas d' une fille de la montagne
Vêtue de laine grossière et allant pieds-nus.
Dieu n' a pas fait de place à la rose,
Dieu n' a pas fait de place à l' orange
Dans nos champs et nos pâturages …
Jamais je n' ai quitté mon village et ses noyers.
Je ne connais que l' arbouse et les rouges cenelles
Et l' humble touffe de basilic vert !
Qui éloigne de moi les moustiques
Lorsque je m' endors sur la terrasse,
Quand sont trop chaudes les nuits d' été ...》

1 . Il n'est guère de maison berbère qui n'ait deux ou trois vieilles marmites où prospèrent des touffes de basilic («h bek»), plante dégageant une forte odeur chassant mouches et moustiques.

Est-il besoin de dire que les poèmes de Mririda n'ont rien de commun avec la prosodie classique ? Mririda se soucie peu du nombre de pieds. Ses poèmes sont faits de vers libres mais les rimes le plus souvent heureuses témoignent d'une certaine recherche de syllabes sonores qui ponctuent une agréable cadence. Mririda a un don indéniable du rythme qui ne peut malheureusement pas reparaître dans les traductions.
Mririda déclame et chante comme elle respire. Son art spontané séduit par l'expression naïve et colorée où la forme tient peu de place mais où un naturel plein de vie ignore l'affectation et l'habile savoir-faire.

les grains du chapelet ...

Comme les grains du chapelet de prières,
Les jours un à un glissent entre nos doigts,
Tantôt faits de joie, tantôt faits de pleurs
Selon la volonté de notre Maître à tous …
Ce sont les grains du chapelet de la vie.
Ton pouce peut suspendre l'écoulement
Des grains du chapelet de prières.
Qu'ils soient heureux ou malheureux, on ne peut arrêter
Le cours des grains du chapelet de la vie.
Dans la paume de ta main glissent tes espérances,
Tes invocations ferventes aux saints du pays,
A Dieu généreux et miséricordieux.
Chaque grain écoulé met du baume en ton coeur.
Tes espoirs inquiets veulent forcer le destin …
Mais quelles que soient ta foi et ta ferveur
Rien ne pourra changer ce qui est écrit
Au livre du bonheur et de l' adversité,
Les grains du chapelet de la vie …
≪ Allah akbar !≫ Que son nom soit exalté !

mot, je chante ...

Moi, je chante, car j'ai eu de bons restes du festin,
Au mariage de mon Maître, un homme avare et dur
Depuis le jour où je n'ai plus tété ma mère,
C' est la première fois qu' à ma faim j'ai mangé …

Moi, je chante parce que je tremble de peur,
Toute seule, dans la nuit noire, sur le sentier.
Les ténèbres appartiennent aux démons
Et c' est de leurs maléfices que j'ai peur …

Moi, je chante, parce que je m'ennuie
Avec mes moutons sur les grands pacages
Où il n' y a ni bruit ni âme qui vive
Et c' est pourquoi trop souvent je m'ennuie …

Moi, je chante, le coeur gros, pour oublier
Celui qui m'avait promis mariage.
La chanson chasse un moment le chagrin,
Mais je ne pourrai jamais l' oublier.

Moi, je chante, comme une jeune mère heureuse
Qui serre sur son coeur son petit enfant.
Il ne me voit pas encore mais me sourit déjà.
comment ne serais-je pas une mère heureuse?

les trois oiseaux

J’ étais au vert champ de luzerne.
Dans les peupliers chantaient trois oiseaux.
Les écoutait la vieille bergère
Et m’ a dit la vieille bergère :
≪ Si tu écoutes la pie criarde,
Querelleuse et jamais en repos,
Tu deviendras méchante et tête folle.
Qui donc recherchera ta compagnie ?
... si tu prêtes l’ oreille au triste pic-vert,
Dans l’ ombre épaisse du feuillage,
Qui interroge en frappant chaque branche
Ou est passée sa chance perdue,
Tu ne vivras que jours amers et sombres
Et ton travail n’ aura ni trêve ni repos.
... Mais entends la douce tourterelle
Qui roucoule de l’ aube au soir.
Comme elle, sois donc tendre fille
Ardente aux jeux de l’ amour ...≫
Dans les peupliers chantaient trois oiseaux.

Si ALI D’ 'IBAKELLIOUN

la seconde épouse

Elle est venue, l'étranger ; elle a sa place au foyer,
Avec ses tatouages qui ne sont pas de chez nous [1]
Elle est jeune, elle est belle comme le désirait mon époux.
Pour leurs jeux, les nuits ne sont pas assez longues,
Mais on verra si elle est aussi vaillante au travail.
Elle est parée de vêtements et de foulards
Aux couleurs plus chatoyantes que celles du ≪ bagzoua ≫ [2]
Mais sa peau devra s'habituer à la laine grossière
Pour aller au bois, traire les vaches et cuisiner .
De bouche à oreille on blâme mon mari
Non d'avoir épousé une seconde femme,
Mais d'avoir amené au pays une intruse,
Une étrangère dont on ne sait rien ou si peu.
On dit que ses parents sont Ait Tarkebout [3].
Puisse-t-elle ne pas être une fille Ait Takbout [4].
Et se prétendrait-elle des Ait Bouguemmez,
Je la croirais plutôt femme des Ait Bou Demmez.
Depuis son arrivée, la maison n'est plus la même,
Comme si les murs et le seuil boudaient .
Peut-être suis-je seule à m'en apercevoir,
Comme le mulet devant sa mangeoire vide ;
II me faudra bien accepter mon nouveau sort.
Mon époux est heureux avec sa femme neuve.
Moi aussi je fus belle, mais mon temps est passé ...

1 Chaque tribu a ses tatouages particuliers qui a l'origine des signe de reconnaissance et de protection.

2 C 'est le guêpier au splendide plumage multicolore.

3 Nom d'un clan de la montagne

4 .et 5 Le piège «takbout». en dialecte Imerbrane et en dialecte Tasousit. On comprent aisément les craintes exprimées à raters ce jeu de mots. Remarquer la similitude phonetique Tarekbout Takbout et Guemméz - Demmez prêtant au calembour

l'aveugle

Lorsque je le regarde, mon coeur se serre aussitôt,
Je pense qu'il ne voit rien de tout ce qui l'entoure;
Ni les visages, ni un regard, ni un sourire,
Ni les choses, ni les couleurs, ni le ciel,
Ni le chien errant qui lui lèche la main ...
Pour faire ses prières, il ne sait où est l'Orient.
Il respire, il mange, il entend, il parle,
Il peut serrer la main qu'on met dans la sienne,
Mais il souffre toujours car il pense sans cesse.
Il se souvient de ce qu'il voyait et ne voit plus.
Sa bouche peut bien sourire, mais son coeur saigne.
Car il sait qu'il mourra sans revoir ceux qu'il aime.
Comment n'a-t-il pas perdu la raison ?
Sans yeux, il n'est plus rien qu'un cadavre
Que son fils mène lentement par la main ...
On lui dit : ≪c'est le soir≫, et il sent davantage
Que pour lui le soir n'aura jamais de fin ...
On lui dit : ≪le jour se lève≫, pour lui rappeler
Qu'il n'y aura jamais plus de soleil pour lui ...
Je n'ose lui demander s'il ne souhaite pas la mort
Puisqu'il est plongé dans une nuit sans étoiles
Plus affreuse que la nuit de la tombe qu'il attend.
... Et s'il me répondait qu'il tient à la vie,
Malgré la nuit, malgré la nuit, malgré la nuit ?
O Sidi Bel Abbas ! O Moulay Djebbar ! entendez-moi [1].
Saints Protecteurs de ceux qui ne voient plus !
Que votre baraka, avec la grâce de Dieu,
Rende la lumière aux pitoyables aveugles !...

1 . Sidi Bel Abbas, l'un des plus grands saints de I'Islam, né a Ceuta en 1130, mort a Marrakech en 1205. Protecteur vénéré des aveugles. Moulay Djebbar est un saint vénéré de la région de Marrakech Les aveugles s'y rendent en pèlerinage pour obtenir leur guérison.

En 1942, ni Mririda ni moi ne pensions qu'un jour, je partagerais le sort de ceux pour lesquels la prêtresse d'Azilal témoignait tant de compassion.
C'est en souvenir de Mririda et de mon temps de lumière que j ai compose ces vers, maintenant q'est venu pour moi, le temps des ténèbres ..

LA NUIT

A la nuit qui m'étreint de plus en plus profonde,
Je me suis résigné sans inutile effroi.
Bientôt mes yeux ouverts ne verront rien du monde
Et l'Erèbe et l'Azur ne seront qu'un pour moi.
J'ai vu jour après jour mes fols espoirs s'éteindre.
Il ne m'en est resté que réveils décevants,
Ni lire, ni écrire et ne jamais plus peindre.
Me voici relégué parmi les morts-vivants ...

Déjà la pâle aurore au soir pourpre est pareille.
Je n'ai plus de soleil, je n'ai plus d'horizons.
A la fenêtre close, ou assis, sous la treille,
Je ne puis m'enchanter de l'envol des saisons.
Parfois au fond de moi, le pays s'illumine,
S'anime et resplendit sous un ciel radieux.
Le film éblouissant que mon rêve imagine
Trompe un instant ma nuit d'un mensonge pieux.

Je ne peux que sentir, je peux encore entendre.
L'odeur des foins coupés me dit que c'est l'été
Et le cri des oiseaux m'apprend que vont descendre
La neige et les grands froids, sur le sol dévasté ...
L'écran des souvenirs désormais seul existe
Pour me faire oublier le mauvais sort vainqueur.
Chers amis dont je sens le regard qui s'attriste,
Je vous verrai toujours avec les yeux du cœur.

R.E.

iqaridène [1]

- Je regrette, en vérité, je regrette, Messaouda,
De t'avoir épousée, Messaouda, de t'avoir épousée,
Messaouda, toi qui fais mentir ton nom … [2]
Nos deux années de mariage, deux années,
Ne m'ont apporté que déboires, chaque jour.
Pas d' argent, peu d' argent, déceptions, Messaouda …
Deux années sans noix, la clavelée dans la bergerie,
La teigne chez les poules et la loque dans le rucher,
Et ton ventre aussi plat qu' à notre première nuit …
Depuis ta venue en ma maison riche de biens,
Je n'ai fait que perdre de l'argent, de l'argent.
Une maison sans femme, on s' en accommode,
Tandis qu' une maison sans argent, sans argent,
Et sans pleurs ni rires de petit enfant !
Je regrette, en vérité, je regrette, Messaouda
Aurais-tu, Messaouda, mauvaise chance,
Ou t'aurait-on jeté un sort, des sorts ?
(Que Dieu miséricordieux nous en préserve !)
- Je regrette, en vérité, je regrette Ô mon époux,
De t'avoir épousé, Ô mon époux, de t'avoir épousé,
Moi, Messaouda, qui fais mentir mon nom.
Si j'ai, Ô mon époux, mauvaise chance,
Si l' on m'a, Ô mon époux, jeté un sort,
Si Dieu n' a pas encore voulu que j'enfante,
Je peux, malgré tes griefs, te procurer de l'argent
Qui vaut mieux que ta femme, Ô mon époux
Conduis-moi au souk du dimanche, à Demnat,
Ou un mercredi, à celui des Ouaoula,
Ou un jeudi, au grand marché d' Azilal.

1. Iqaridène = l'argent

2. Messaouda = prénom signifiant «Fortunées »

Prends un crieur public, un seul suffit :
≪ On vend la belle Messaouda. voyez-là,
Parée, soignée de sa personne, et ses veux,
Et ses lèvres, sa croupe qui appelle l'homme
Il faut un bon pilon pour ce joli mortier !
Où est le mâle fort qui en viendra à bout ?
Où est l' homme assez riche pour emmener Messaouda ?≫
Mets-moi aux enchères, Ô mon époux, aux enchères !
Ils seront cent et cent à remplir ta sacoche.
À la remplir d'argent, un tas, un tas d' argent.
Prends l'argent, tant d'argent, prends-le vite.
Serre-le fort sur ta poitrine, ton argent,
Et d'ici peu de jours tu verras si l'argent,
Si l'argent, l'argent t'attendra sur le seuil.
Si l'argent, l' argent te dira des mots aimables,
Si l'argent, l'argent te sourira, te sourira,
Si l'argent, l' argent t' 'embrassera, t'embrassera,
Si l'argent, l'argent fera la joie de tes nuits ...≫

la médisance

Maudits soient la langue et son venin !
Personne n'y était. Et pourtant on dit ...
On dit que le vieil amghar a engrossé sa bergère.
On dit que celui-là volait dans son jeune âge.
On dit que cet autre empoisonna son gendre
Et que le moqaddem étrangla sa maîtresse ...
On dit que Ba Aksoum mange du sanglier
Et que le Juif Ichou fait de la fausse monnaie ...
On dit que le Caïd et la femme du Hakem ...
On dit que le Cadi, le Jour des Crânes [1] ...
Personne n'y était. Et pourtant on dit ...
L'oreille est complaisante à la médisance.
Maudits soient la langue et son venin !

1 Le Jour des Crânes, « ass bououkhssasen ». nom que donnent parfois les Berbères a l'Aïd el Kebir, la Grande Fête

invocation à la lune

Lune, O Lune ! Soleil de la nuit,
Qui fais et défais les saisons,
Toi dont la toute puissance donne à la Terre
Les nuits qui engendrent la fécondité.
Toi qui as appris aux gens de la glèbe
Les jours propices et les jours néfastes
Aux multiples travaux des champs ;
Lune, toi qui décides des naissances et des éclosions.
Toi qui rends la semence stérile ou généreuse,
Toi qui fais souffler les brûlants vents nocturnes
Desséchant et tuant le coeur des orges tendres,
Toi qui fais s' appesantir le manteau des funestes gelées,
Nous implorons ta clémence, infimes que nous sommes.
O Faucille de la main fortunée, [1]
O Faucille de la mauvaise main, [2]
O Meule d' or qui moud le blé des étoiles, [3]
Aire d' or des nuits des étés et des hivers
Au milieu du céleste Chemin de paille, [4]
Nous appelons l' aide de Dieu et ta baraka
Afin que tu ne nous dispenses que du bien,
Que nos travaux connaissent une heureuse fin
Et que l' année soit favorable aux humains !

1 . Le croissant de lune, premier quartier. La faucille tenue de la main droite
2. Le dernier quartier. La faucille tenue de la main gauche
3. Aucun écho de Victor Hugo n'a pu atteindre Mririda Et pourtant c'est bien la traduction de cette jolie phrase : ... la ! aghoraf eddahab ar-zad irdèn itran ...
4. La Voie lactée, nommée Chemin de paille, Chemin des étoiles et aussi Sentiers du lait.

il a tout ce qu'il faut ...

C' est un errant descendu des montagnes lointaines
Que l' on aperçoit mais dont on ignore les noms.
On croirait voir un mort sorti de sa tombe fraîche
Et pourchassé par l' insaisissable mule des cimetières [1].
Il fait peur aux enfants et inquiète les vaches.
Alors, au village, aux champs, on le chasse. Va-t-en !
Sans jamais lui demander ce qu'il désire.
Il dirait qu'il veut travailler pour un peu de pain.
Ce soir peut-être, quand les fumées monteront des terrasses
une porte entrebaillée lui tendra un bol d' ≪askif≫ [2]
Et demain, ≪inchallah≫, on lui offrira quelque besogne …
Ou bien demain sera comme aujourd' hui et comme hier …
Pourtant, ses prières, il ne les oublie jamais, ses prières
Et malgré sa misère sans fond, il tient encore à la vie.
Il est aussi dépouillé qu' un piquet d' aire à battre [3].
Et le seul bien qui lui reste, c' est l' air qu' il respire.
Il marche, il marche … Il est tellement affamé
Qu'il se jetterait sur le pain avant qu'il soit cuit.
Le ventre creux, il se promet des gourmandises.
Qui l' empêcherait de tremper son pain dans l' eau sucrée ?
I se cachera comme un chien pour ronger son os …
Il sent que tout ce qui l' entoure lui est hostile.
Cependant le ruisseau le laisse boire à longs traits
Et le talus ne le repousse jamais quand il veut dormir …
Seraient-ils donc seuls à le prendre en pitié ?
Il n' a pas de parents et il n' a pas d'amis.
Il est sans travail, sans argent et il a faim.
Il n' a pas encore froid, mais l'hiver viendra.
Il a tout ce qu'il faut pour faire un mauvais coup [4].
Que Dieu miséricordieux lui pardonne ! …

1 . Mule des cimetières = taserdount « isemdal». l'animal maléfique inspiré par la superstition populaire.
2 . «askifs = l'«harira » arabe, le potage traditionnel de la montagne berbère
3 . C'est la «tagejdit ounrar », la perche solidement plantée au milieu de l'aire où l'on dépique les céréales et autour de laquelle les mulets ou les bovins tournent en piétinant les gerbes
4 . Mauvais coup = «Ifdhat» (méfait), ou même « rroh », le meurtre

ô ma soeur ...

≪ Ma soeur, ne me fais pas de reproches.
Bien sûr, je n'aurais pas dû dormir à l' ≪azib ≫ [1].
Et tu sais, ma soeur, ce qu' il advient à l' azib
Par une chaude soirée, auprès d' un jeune homme
Serais-je la seule à m'être attendrie
Dans les bras d' un homme, ô ma soeur ?
Pouvais-je penser que cette nuit, Ô ma soeur.
Aurait un lendemain trop lourd pour mon ventre ?
Garde-moi au moins le secret, Ô ma soeur !
La vieille Tamoucha connaît la vertu des plantes,
De ces plantes qui me délivreront sans tarder.
Tu sais bien qu' ensuite il n' y paraîtra rien.
Tamoucha a déjà l' alun et la résine
Qui me feront une nouvelle virginité.
Elle m'a même promis de parler mariage,
Le croirais-tu ? à notre cher cousin …
Dis-moi, ma soeur, sera-t-il bon mari ?
Que nous resterait-il contre les hommes
Si nous n'avions la ruse et le sourire ?
≪ Timgharine≫ .. ≪Timeghdarine≫ .. O mon cousin [2] !

1. L' « azibr », la bergerie, le Huron des pâturages d été.
2. «Femmes … Traîtresses …» Dicton du pays berbère
La similitude phonétique des dernières syllabes permet le jeu de mots

le galet

Rien n' a tellement d'importance dans la vie,
Disent les sages, les malchanceux, les résignés.
D'autres assurent qu'il faut faire autant de cas
Des plus infimes comme des plus grands évènements.
Et cette histoire, mon voisin,- que Dieu t'inspire !-
Tu l' agréeras comme tu l' entendras …

Il était un galet plat et poli, au bord du torrent.
Il était une jeune mariée qui vint se laver les pieds.
Elle aperçut le joli galet, s' en frotta les talons
Et l' emporta pour l'utiliser chaque jour.
Elle eut soin de le graver d' un signe.
Elle le posa sur la fenêtre. Une poule le fit tomber.
Le beau-père s' en saisit pour chasser un chien.
Pour jouer, le chien le prit dans sa gueule.
Un marchand l' employa pour peser de la laine.
Un berger le ramassa pour abattre des noix.
En retombant, le galet s' en fut frapper un enfant.
Le père de l' enfant emmena le berger chez le Caïd,
Sans oublier le galet. Le Caïd, de mauvaise humeur,
Infligea un mois de geôle au plaignant abasourdi.
En souvenir de cette injustice, celui-ci conserva le galet,
Et, enfin libéré, le lança contre des corneilles
Qu'il trouva pillant son champ de maïs.
Le galet vint rouler aux pieds d' une gardeuse de vaches
Qui s'écria : 《La jolie 《tmammat》[1], bien en main !》
Or, la vieille était la belle-mère de la jeune mariée
Qui fut bien surprise de reconnaître son frottoir [2].
Elle eût été bien plus étonnée encore
Si elle avait su comment il lui était revenu !
… Les choses les plus extraordinaires ne doivent nous étonner
Car dans ce bas-monde tout est dans la volonté de Dieu [3].

1. La « tmammat » est la pierre avec laquelle la femme enfonce les deux coins de bois qui Serre plus ou moins la meule gisante du moulin à main, afin d obtenir une mouture fine et grossière.
2 . Les femmes berbères se lavent soigneusement les jambes en se servant d'une pierre jolie pour
enlever La (crasse des pieds) « ifourchane»
3 . Pas un jour sans qu'un Berbère n'ait l occasion de prononcer cette expression «Kra igat taghaoussa slamer n-Rbbi »

chacun souffle ...

Le chacal songe à son gîte et à ses petits,
L'oiseau à son nid, l' homme à sa famille
Au bien-être de laquelle il consacre ses jours.
C'est la loi qui règne dans la nature
L'arbre, de ses racines, ne fouille-t-il la terre
Et de sa tête ne cherche-t-il la lumière
Pour étouffer et faire périr ses voisins ?
Et que font les êtres humains de ce bas-monde ?
Chacun souffle sur son épi de maïs grillé [1]…
Chacun tourne ses mains ouvertes vers son visage.
À moi, la laine pour me couvrir le dos,
À moi, l'os garni de viande succulente !
Et les ≪tigourdlassin≫ [2], pour les autres, pour les autres !

1. Chaque veille à ses propres intérêts

2 Ce sont des andouillettes grossièrement préparées; le mets considéré comme le Jus inférieur, ainsi que les tripes

là - bas ...

Quand je suis seule, dans le silence et la paix.
Souvent je songe au village où je suis née.
À cette heure, que font ceux que j'ai laissés là-bas ?
S'ils pensent à moi, c' est pour me couvrir d' injures.
Je me suis égarée sur le chemin de la vie.
Mais mon coeur reste accroché aux rocs de ma vallée.
Lalla Tazerzemt étend son ombre et sa protection [1]
Sur les terrasses rouges cernées de noyers verts.
Seul, le sommet est tout doré de soleil.
On dirait un ≪tarazal≫ de ≪doum≫ tout neuf.
Vêtues de rouge, de bleu, de jaune et de blanc,
Les femmes arrachent les mauvaises herbes des champs.
Elles sont comme des fleurs piquées dans le vert des orges.
Personne ne m'attend à mon village, là-bas,
Derrière le Rat qu'on voit d'ici, par temps clair.
Je ne retournerai jamais où je suis née.
Je sais bien que les gens me chasseraient.
Si je devais un jour revenir au pays,
J'irais au hameau voisin, chez ma tante si bonne.
Nous mêlerions nos larmes. Elle me comprendra,
Car, elle aussi, dans sa jeunesse, loin d'ici,
Elle avait le même et triste métier que moi ···

1. Le pic de Lalla Tazerzemi s'élève au-dessus de Magdaz, dans l'assif Timouta C'est un lieu de pélerinage, en été, pour les montagnards

Qu elle soit agreste, sauvage, sinistre Ou grandiose, chaque vallée du Grand Atlas a sa source Hippocrène et son vallon de Tempé. Les poètes peuvent y trouver d'inépuisables sujets d'inspiration
Dans «Chansons des petites bergères d'Ichebakane », Mririda a essayé de chanter la Tignousti, ces pâturages, sa flore particulière, ses étangs tout Proche du sommet du Taïssa (3.825 m) c' est là, avec le poème ci-dessus «Là-bas... », sa seule tentative de célébrer le pittoresque des hautes vallées.

… et ma mère s'est mise à pleurer …

Quand il est entré avec ma mère,
Quand il s' est assis un peu dans l'ombre,
Je savais ce qu'il venait me signifier …
Mais quoi ! Bien d' autres que moi.
Bien d' autres ont été répudiées !
Disent les hommes : ≪Les femmes sont mauvaises≫
Et disent les femmes qu' il n' y a guère de bons maris.
Le mien, le naïf, s' est laissé prendre
Comme un perdreau sortant du nid.
L'autre a su le séduire et j'ai peine pour lui
Et aussi pour moi qui bientôt donnerai le jour
À son enfant dont il ne se soucie guère …
Il a parlé, parlé … A quoi bon ses mensonges
Qui dans mon ventre comme des poignards s'enfonçaient
Et comme cent poignards perçaient mon coeur ?
J'ai combattu mes deux douleurs,
Celle de mon coeur et celle de ma chair.
J'ai mangé ma peine, toute ma peine.
Mes larmes, je n'ai pas eu à les boire,
Car pour les refouler, j'ai mordu mes lèvres …
Sur mon pauvre visage flétri et crispé
J'ai appelé un long, un long sourire,
Et il disait, mon sourire qui me faisait mal,
Tout mon dédain, ma pitié et mon pardon.
Il est parti en tournant la tête
Et ma mère s'est mise à pleurer …

azouou

≪ ….Azouou [1], Brise du Soir, si bien nommée,
Seras-tu donc toujours cruelle avec moi ?
De ta porte, jamais je ne m'éloignerai
Jusqu'à ce qu'elle s'ouvre ou que je périsse.
Tes yeux sont pour moi le silex à étincelles
Et tes lèvres entr'ouvertes sur tes dents blanches
M'attirent vers elles et me fascinent.
Ton sein a la rondeur des pêches d' Assermoh,
Ta peau la douceur du duvet de la palombe.
Tu as un petit tatouage bleu entre les sourcils,
Celui-ci au menton et ceux-là aux chevilles.
Et les autres, les verrai-je jamais, Azouou ?
Défais ta chevelure sur tes blanches épaules ;
J'y cacherai ma tête comme la palombe sous son aile.
Pourquoi me repousser chaque jour sans pitié ?
Quelle prière, quels cadeaux peuvent te fléchir ?
Ta voix me pénètre et fait fondre mon coeur
Et tes hanches, en marchant, font monter mon désir …
O Brise du Soir ! quelle crainte te retient ?
Si tu me prêtes tes lèvres rouges
Tes lèvres humides te resteront …
Si tu me laisses prendre ton corps,
Ton corps assouvi sera encore à toi
Et nos deux coeurs seront dans la joie !≫

1. *Azouou = nom d'une courtisane, «Brise du Soir »*

azou

≪.··· Azou [1], le bien-aimé si bien nommé.
Comment pourrais-je te résister encore ?
Si mes yeux sont pour toi le silex à étincelles.
Ne vois-tu que la poudre est prête à s’ enflammer
Et que je dénoue devant toi mes tresses noires ?
Entre, referme la porte, et pousse le verrou ···
Trop longtemps, je fus insensible à ta voix.
Pourquoi m'affliger en me parlant de cadeaux.
Puisque je veux te faire oublier ma cruauté ?
Je te donnerai tout ce que tu peux désirer.
À toi ma langue fine et mes lèvres humides,
À toi l’ étau de mes jambes croisées !
Qu'importe si d’ autres voient mes tatouages cachés !
À eux je me vends, mais à toi je me donne.
Désormais, Azou, tu es seul en mon coeur.
Qu'attends-tu pour ouvrir ma ceinture ?
Azou, bien-aimé, prends mes lèvres.
Nos bouches resteront confondues,
Nos deux corps n’ en feront plus qu'un
Et nos deux coeurs seront dans la joie !...≫

1 Azou le bien-aimé dieminutif d A’aziz est la réponse au précédent « Azouou » certaines expressions trop libres de ce diptique ont été édulcorée.Notre poétesse pensait avoir le droit de tout oser et eût fait rougir parfois Juvénal ou l’Arétin.

le chemin de l'oubli

Qu'il est loin derrière moi le jour de mon départ,
Le noir matin où j'ai quitté la maison,
Mon père, ma mère, mes frères et mes amis
Et celle que j'aimais et qui ne m'aimait pas.
Mes yeux battus, mes rides et ma barbe grise
Me disent qu'il est loin le temps de ma jeunesse
Lorsque le dépit et l' orgueil me poussèrent au départ,
Puisque celle que j'aimais, elle ne m'aimait pas …

Alors, j'ai pris la route, la route du chagrin.
La route des durs labeurs, la route de la faim,
La route de la colère, de la rancune, des malédictions.
Des amours de rencontre qui sont du désespoir.
Mon amertume s' est atténuée saison après saison
Comme fond l'horizon dans la brume du soir.
Plus guère ne me souviens du jour de mon départ,
Lorsque j'aimais encore celle qui ne m'aimait pas …

Chaque saison est venue s'ajouter aux autres
Comme chaque pierre nouvelle aux pierres du ≪kerkour≫ [1]
Qui écrasent la première gisant tout au-dessous.
Les années mieux que les pierres écrasent et ensevelissent.
Et je sais à présent ce qu'elle était, ma route,
La route prise autrefois, le chemin de l'oubli …
Je ne l'aurais pas connue en restant au village,
Mais celle que j'aimais, elle ne m'aimait pas.

1 . *Tumulus. cairn élevé sur La tombe d'un saint ou sur le lieu où il a fait halte, ou bien au point le plus élevé d'un col*

bienheureux le jour

Elle a cédé un soir. Et maintenant, c' est tous les jours …
Est-ce sa faute si elle est fille ardente ?
Combien de fois a-t-elle juré : ≪je ne veux plus ! ≫
Le lendemain, elle est sans force pour dire non !
O Femmes vertueuses, ne l' accablez pas …
Cela peut vous arriver, si ce n' est déjà fait …
Il est secrétaire au Makhzen, à Azilal,
Un beau jeune homme qui parle bien, et vigoureux.
Son mari ? Il conduit un car de Marrakech,
Qui marche au bois car il n'y a plus d'essence …
Il part à la prime aube, la route est difficile,
Et il n' est de retour qu'au soir du lendemain.
Rude métier qui rend un homme vieux avant l'âge.
Le voilà le chauffeur, le mari. Il pousse la porte.
Il sera trop fatigué, comme d'habitude,
Comme d'habitude, comme les autres nuits.
Il attendra, elle attendra son jour de repos …
Il est tellement las qu'il n' a pas envie de manger.
Il demande : ≪Quelles nouvelles de notre foyer ?≫
Elle a baissé les yeux, sa voix tremble un peu.
≪ Sois heureux ! Ici, rien que santé, bien-être et paix ?≫
≪ L'amdoullilah ! Our gis illi kra d-Ibas !≫[1]
Il la regarde fixement. N'a-t-il pas l'oeil dur ?
Inquiète, elle retient son souffle, prête à défaillir.
Il se tait toujours... Oh ! ce silence ! Il parle, enfin.
≪ Bien heureux le jour où je t'ai épousée !
Cent fois bienheureux ! femme aimante et vertueuse !
O toi, joie de mes yeux ! O toi, joie de mon coeur :
Qui fais de moi le plus heureux des hommes
Que Dieu t'accorde toujours sa protection
Et te maintienne toujours dans le droit chemin !≫
Il s'endort lourdement, épuisé et heureux.
Retenant son souffle, les yeux exorbités,
Elle se prend le front à deux mains …

1. «Grâces à Dieu ! Il n'ya aucun mal ! »

le feu du ciel

≪ Iggig [1]!≫ ≪Iggig ≫ tu peux gronder !
Je regarde le mur, c' est vrai,
Mais ne cacherai pas mon visage,
Grâce à Dieu et à la baraka de mon moulin [2]
Tu ne tarderas pas à te taire.
Pour refroidir le feu des nuages
J'ai jeté de l' eau sur le seuil
Et mis du beurre au linteau de la porte [3].
Et toi, henné ! sur la tête des enfants,
Des femmes, des filles et des brebis !
Et toi, henné ! conjure le feu du ciel !
Sur la terrasse, veille la noire ≪guedra [4]≫.
Brille, éclair ! Gronde, tonnerre !
Mais que le soc de feu ne frappe pas,
Et que la grêle épargne nos petits champs !
O Dieu ! protège-nous du feu du ciel !

1 . «Iggig», le tonnerre.

2. Pour tromper leur frayeur, pendant l'orage, les femmes font mouvoir le moulin à main de la maison. Elles prétendent que le bruit rappelant celui du tonnerre éloigne la foudre

3 . Ce sont des rites préislamiques toujours respectés.

4 . Les Chleuhs croient que de vieilles marmites de terre au fond noirci, placées aux angles des terrasses, protègent de la foudre.

le mauvais amant

≪ … Va-t-en, goumier, sans bon sens ni politesse !
Tu peux te montrer plein de mépris,
La main levée, l' injure à la bouche,
À présent que tu as tout reçu de moi.
Et tu pars en me traitant de chienne !
Rassasié, tu veux me faire rougir de mon métier.
Et toi, avais-tu honte, dressé comme un taureau,
Quand tu poussais doucement ma porte ?
Venais-tu donc chez moi pour jouer aux cartes ?
Tu te faisais humble et soumis, goumier,
Consentant d'avance à mes exigences,
Même à perdre toute ta solde ≪prêt-franc≫ !
Et plus tes yeux me parcouraient, luisants,
Plus ton désir brutal te mettait à ma merci …
Quand tu as enfin découvert ma chair,
J'aurais pu te demander ton âme
Et de maudire ta mère et tes ancêtres !
Vers quel ciel de félicité t' étais-tu envolé ?
Maintenant calmé te voici de retour sur la terre,
Arrogant, rude et grossier comme ta jellaba.
Pauvre hôte d' un instant, mon esclave,
Ne sens-tu pas mon dégoût et ma haine ?
Un de ces soirs, le souvenir de ce soir-là
Te ramènera chez moi, vaincu et soumis.
Ton amour-propre restera sur le seuil
Et je rirai de tes regards et de tes prières.
Mais il me faudra trois fois le prix de ce soir.
Ce sera l' amende pour ton orgueil et tes injures.
Et je ne me rendrai pas plus compte de ton étreinte
Que la rivière ne s'aperçoit d' une goutte de pluie !

l'augure

O Gens ! Jamais, jamais ne tentez le Sort !
Le ≪taleb≫ Soussi, savant en puissants sortilèges,
Il s' est assis au foyer et avec lui le bien et le mal …
Que Dieu éloigne de nos demeures les ≪Tolba [1]≫ du Souss !
Il a dit : ≪Ce soir, tout en mangeant la ≪tounjifine≫ [2].
Que diriez-vous, mes hôtes, d'interroger le Destin ?≫
Calamité ! Vous avez acquiescé, gens hypnotisés !
Au nom de Dieu, chacun a fait son creux dans la ≪tounjifine≫.
Le ≪taleb≫ retire un ≪guirch [3]≫, le père un gland,
L' ≪akhoummas [4]≫ un petit fragment de poterie,
Et le neveu, un morceau de charbon, le neveu … [5]
La richesse pour le taleb, la santé pour le père,
L' indigence pour l'associé et la mort pour le neveu

Et maintenant vous pouvez être satisfaits, Ô Gens !
L' augure à laissé derrière lui le souffle du malheur.

Sans lui, le neveu plein de force et de joie,
Aurait-il eu l' idée de s'engager au Goum de Bou Yahia ?
Il est parti, l' infortuné, et vous savez, Ô gens !
Que ceux du ≪Quarante-septième≫ ne sont pas revenus …
Mes amis, fermez votre porte aux ≪tolba≫ du Souss,
Aux diseuses de bonne aventure qui ont mauvais oeil.
Et ne laissez jamais interroger votre destin …

1 . Les «tolba» (pluriel de «taleb ») du Souss, ont une réputation bien établie de sorciers, jeteurs de sorts.
2 . La «tounjifine » est un aliment grossier fait de grains d'orge non décortiqués, simplement grillés et humectés d'eau salée ou de petit-lait.
3 . Pièce de monnaie valant vingt-cinq centimes, cinq sous d'autrefois.
4 . « L'akhoummas» est un associé agricole recevant pour sa part le cinquième des récoltes.
5 . Le charbon est considéré comme maléfique en certaines tribus mais nullement en raison de sa couleur. La superstition berbère attribue à la couleur noire elle-même un miraculeux pouvoir de défense et de protection. C'est à son influence que l'on fait appel pour «répondre» au mauvais oeil, à la foudre, à la grêle, à certaines maladies.

Cette pièce dont les derniers vers étaient psalmodiés avec beaucoup de tristesse m a été dite en 1943, lors d'un bref passage à Azilal. Depuis je n'ai jamais revu Mririda.

chanson improvisée[1]

≪ Mon coeur est épris du fils de Sidi Daoud.
Pourquoi ne m'a-t-il pas regardée ? ≫
— Son coeur est épris du fils de Sidi Daoud.
Qui dira pourquoi il ne l' a pas regardée ?
— Parce qu'il était accompagné de son père !
— Parce que ton sein avait glissé hors de ta tunique !
— Parce qu'il a des soucis d'argent !
— Parce qu' une guêpe lui a fait le nez comme le poing !
— Parce qu'il venait de transporter du fumier !
— Parce que le cheikh l'envoie en corvée !
— Parce que son associé à égaré une brebis !
— Parce que la ≪talidrar ≫ [2] lui a donné la colique !
— Parce que tu es si belle. Il n' ose lever les yeux sur toi.
— Parce qu'il t'aime et ton regard lui brûle le coeur.
··· Dis-lui qu' il t' attende ce soir à l'écart du village
Et demain matin c' est toi qui n' oseras plus le regarder ···

SI ALI D'IBAKELLIOUN

1. Entendue dans une assemblée au cours d'une fête locale. Une jeune fille chantonne les deux première phrases que, seules, les femmes reprennent en coeur, sur un ton plaintif. Puis une homme choisi pour sa voix puissante déclame les deux vers suivants. Ensuite chacun ou chacune essai de trouver une réponse qui est répéter par tous plusieurs fois jusque'à ce que s'élève une nouvelle phrase. On devine que ces trouvailles ne brille pas souvent par leur délicatesse...
2 . La «talidrar» est un arbrisseau à feuilles coriaces et persistantes réunies en rosettes . Séchés et broyées, elles fournissent une poudre dont une pincée constitue un purgatif violent

malika

À la rivière, elle m'est apparue, dévêtue.
Elle avait posé sa tunique et sa ceinture de laine
Et, tel un chardonneret, son foulard jaune et rouge.
Elle se croyait seule sous les saules bleus [1]
Malika toute nue, Malika, joie de mes yeux.
Elle surpassait le soleil en splendeur.
Elle effaçait la lune par son éclat.
Chacun de ses gestes était un émerveillement.
Elle a levé la tête et vite, vite, trop vite,
Elle s' est accroupie dans l' eau claire,
Les bras croisés sur le ventre, dans l' eau claire,
La tête seulement hors de l' eau claire …
Ses yeux affligés brillaient de colère
Et de peur aussi, quand je me suis approché :
≪ Pardonne-moi, Ô Malika ! Je n' ai mauvaise intention
Et ne t'ai point suivie pour te surprendre ..≫
Mais, de son corps encore plus blanc dans l' eau claire,
Comment pourrais-je détacher mes regards ?
Il surpasse le soleil en splendeur.
Il efface la lune par son éclat.
Elle à dit : ≪Que Dieu te rende aveugle et muet !≫
Je me suis tu et j' ai mis ma main droite sur mes yeux.
Ses malédictions et ses larmes m'ont percé le coeur.
Alors, je me suis éloigné, honteux devant sa honte …
Depuis qu' elle m'est apparue dévêtue,
Malika toute blanche à l' abri des saules bleus,
Elle s'enfuit dès qu' elle m' aperçoit,
Serrant sa tunique et cachant son visage.
Elle ne veut ni m' accorder un regard
Ni répondre à mon meilleur salut.

1. La «tassemlil» est un saule de petite taille, au feuillage gris-bleu que l'on rencontre en formations serrées sur les berges des rivières et ruisseaux du Grand Atlas

Elle me hait, Malika, c'est chose certaine,
Parce que je l'ai vue dévêtue, Malika
Seule et blanche à l'abri des saules bleus.
Et depuis ce jour-là, je ne songe qu'à elle,
Telle que je l' ai vue, toute nue, à l'abri des saules
Malika, seras-tu donc toujours sans pitié
Parce que je t'ai surprise, Malika toute nue,
Malika toute blanche sous les saules bleus ?

chanson de takerkaout [1]

≪ Takerkaout ! Kaout ! Kaout !≫ frappe sans trêve,
Frappe la meule, bruyant trembleur !
Afin que tes saccades fassent descendre le grain
Et que la vieille Hadda [2] ne s' endorme pas …
Ton bruit est agréable au Génie des Eaux.
Si tu sautes trop vite, la meule s' engorgera ;
Si tu paresses, nous écraserons du vent.
Si nous nous attardons devant la meule active,
Les gens attendant leur tour s' impatienteront
Et diront partout que nous sommes dans l' abondance.
(Que Dieu nous préserve des envieux !)
≪ T'akerkaout ! Kaout ! Kaout !≫ frappe sans relâche.
Le village saura que son moulin vit
Et qu' à ton rythme sonore, Ô Takerkaout,
Jour et nuit le grain se change en farine …
Pour ton repas du soir, infatigable moulin,
Voici la poignée de grains dorés qui t'est due … [3]
O Dieu ! fais qu' ils soient bénis, le grain et le moulin !

1 . Onomatopée imitative du bruit d'un morceau de bois «takerkaout» dont une extrémité repose Sur la meule tournante, l'autre extrémité étant attachée à la partie inférieure de la couffe de sparterie percée à la base et contenant le grain. Les trépidations imprimées au morceau de bois par le mouvement de la meule régularisent la descente du grain.

2 . Celle qui surveille la mouture.

3 . On laisse toujours un peu de grain dans l'œil de la meule. De même lorsqu'on mange un épi de maïs grillé, ou une grappe de raisin, on laisse quelques grains. est la «part de Dieu»

izza

Mes yeux, ils ont tant pleuré, mes yeux.
Qu'ils n' ont plus de larmes, mes yeux …
Pour notre petite Izza, on a compté neuf fois la moisson,
Et le troupeau est monté neuf fois aux pâturages d'été.
Pour notre petite Izza, on ne comptera plus les moissons
Ni les départs du troupeau vers les bergeries d'été …
Désormais, on comptera les années qu' elle nous a quittés …
Sa tombe est là-haut, dans la terre rouge du cimetière.
Elle est aussi au plus profond de mon coeur.
Izza, je la revois partout où que j'aille
Et ma tête est pleine de sa voix et de ses rires.
On dit : Le figuier où Izza venait chercher l'ombre …
On dit : Le seuil des ancêtres où Izza triait le maïs …
Et le soufflet bruyant, le jeu qu' elle aime à la prime aube
Pour réveiller le feu prisonnier sous les braises.
Et le vieux miroir fêlé où jour après jour,
Inquiète et pensive, elle regardait venir sa mort
Tout arrive par la volonté de Dieu.
Dans un léger linceul teint au safran,
On l' a emportée. On a emporté Izza
Depuis ce jour - que la volonté de Dieu soit ! -
Je suis comme un arbre sans feuilles, une maison sans feu.
Mes yeux, ils ont tant pleuré, mes yeux,
Qu'ils n' ont plus de larmes, mes yeux

Ce poème a certainement été inspiré par un deuil vécu. Tout commentaire apparaîtrait insupportable. Disons seulement que Mririda a le don d'émouvoir, sûrement a son insu, par son extrême simplicité d'expression, cachant une sensibilité qui, dirait-on, n'ose s épancher librement.
Mririda chantait cette chanson avec des accents qui serraient le cœur. J'entends encore sa voix chaude et tragique et je l'entendrai toujours

ma «tibibta» [1]

Je suis tant habituée à la voir, ma ≪tibibta≫
Voletant, infatigable, devant le seuil …
Car elle a son nid sous l' auvent de la porte.
Avec sa gorge bleue et son plumage roux …
Elle sautille à mes pieds, confiante et gracieuse.
Son chant est éclatant comme la ≪nfar du Ramadan≫ [2]
Ou bien plaintif et triste à faire pleurer.
Quand je lui dis : ≪Lalla Tibibta, ma d-iouchkan ? …≫ [3]
Son petit cri prolongé et si doux, me répond.
On assure que tibibta annonce des visiteurs.
Elle ne me ment jamais, car - je vous demande pardon -
Mon métier veut que j'aie toujours des visiteurs …
Quand elle s'éloigne longtemps, trop longtemps ,
Il me manque quelque chose que je ne saurais dire.
Son absence me cause un étrange malaise.
Elle fait un peu partie de moi-même.
Je l' aime tendrement, comme on aime une enfant.
Je crois bien qu' elle m'aime aussi, ma ≪tibibta≫.
Que la protection de Dieu s' étende sur elle !
… Combien est triste mon coeur ! En entr'ouvrant ma porte,
A l'heure où le brouillard couvre encore Azilal,
Je n' ai pas entendu son salut matinal …
Sur le seuil, les ailes étendues et les yeux clos,
Elle était là, ma ≪tibibta≫, morte, ma ≪tibibta≫ …

1. «Tibibta ou «Tagdid» = joli petit oiseau très familier, appelé aussi «tagourgoumat »
2. «nfar» = longue trompette en usage pendant les festivités et le mois de Ramadan.
3. «Madame Tibibta, qui arrive ? ...»

le seuil maudit

Cette maison, nul ne peut dire pourquoi
On la désigne sous le nom de ≪Tamejjoud ≫[1],
Ce nom porte déjà en lui comme une malédiction.
Les gens non prévenus s' obstinent à l' habiter,
Des étrangers, bien sûr, qui ne savent pas …
Plus de vingt ont eu la clé [2] à six chevilles
Et aucun d' eux n' a échappé au malheur
Qui pèse sur les hôtes du seuil maudit.
Que Dieu les accueille en sa miséricorde !
Etait-elle souillée, la cruche du premier jour ?
La cruche d'huile resta-t-elle impayée ?
Ou les tolba [3] ont-ils essuyé quelque affront ?
Un oeil bleu [4], un haïssable jeteur de sorts
À frappé à jamais l' infortunée demeure.
Impure, elle ne peut être qu'impure la maison
Hantée par la malchance et les mauvais génies,
La maison vouée, par la vengeance ou l' envie,
À la misère sans remède et aux deuils cruels.
Ou bien, quelle injure aux saints protecteurs,
Quelle impardonnable offense à Dieu
À pu commettre le bâtisseur du seuil maudit ?
Ce n' est pas moi, Ali, Bab-Oumarg [5] d' Ibakellioun,
Ce n' est pas moi qui peux vous répondre …
Que Dieu clément et miséricordieux
Garde nos demeures des sortilèges maléfiques !

Si ALI D' IBAKELLIOUN

1. Tamejjoud = la teigne
2 La traditionnelle clé berbère, en bois, si Curieuse
3 . Avant d'habiter une maison neuve, le propriétaire invite les tolba qui récitent des versets du Coran durant la nuit et partagent à l'aube un plantureux repas. On n'occupe pas une maison neuve avant d'y introduire une cruche d'eau claire, une d'huile ou de beurre, une de farine ou un petit moulin à grain, parfois une toison et un pot de miel. On égorge un mouton, ou un coq, sur le seuil et de son sang, on asperge le chambranle de la porte. On marque les murs de quelques taches de henné.
Ces rites propitiatoires doivent apporter paix, santé et bien-être au foyer.
4 Les Berbères attribuent à l'oeil bleu une maligne influence.
5 . Ali, Bab Oumarg, poète et chanteur ambulant originaire du haut pays Bou Guemmèz Dans la région de transition d'Azilal et des Mgouna, on emploie indifféremment « Bab oumarg» dialecte tachelhaït) et «Amediaz» (dialecte tamazirt) Pour désigner le poète chanteur J ai connu Si Ali d'ibakellioun de passage à Demnat, en 1937. Il avait alors près de quatre-vingts ans.
Mais c'est à Mririda que je dois les quelques chansons qu'elle attribuait à Si Ali

rik [1]

Les gens de la plaine - Dieu nous en préserve ! - disent :
≪ Ce qui est passé est passé≫. Et ils ajoutent :
≪ Ce qui est passé est mort≫. Et nous autres disons :
≪ Vouloir pêcher dans l' étang de l' avenir,
C'est pêcher avec une ligne sans hameçon !≫
Ce qui compte pour nous, Ô mes frères, c' est : maintenant.
C' est tout ce que nous pouvons serrer dans la main.
C' est tout ce qu' on peut porter à la bouche.
C' est satisfaire désirs et besoins du moment.
Hier, c' est de la fumée : demain, du brouillard.
Maintenant exige nos pensées et nos efforts.
Tout ce que Dieu nous a accordé ou infligé est bon.
Mais on ne vit pas avec ce qui est mort,
Pas plus qu' on ne vit avec ce qui est à venir …
Tout ce que Dieu nous réserve est également bon.
La feuille tombée à l' eau ne remonte jamais le courant.
C'est le passé qu' on ne peut appeler à l' aide.
Le chasseur qui tend un piège, peut-il savoir
Quel gibier il trouvera à la prime aube ?
C' est demain, quel qu' il soit, qui n'appartient qu'à Dieu.
J'ai oublié que j' ai eu faim et froid, hier.
J'ignore de quoi sera fait demain, ce trou noir.
Mais je sais qu'il me faut manger aujourd' hui.
Nous ne sommes assurés que dans l'instant présent
Par la grâce de Dieu, généreux et clément.

1 . Rik = maintenant.
L'esprit positif qui se manifeste dans ce poème est celui des frères montagnards de Mririda.
Isolés dans leurs vallées, ils savent que, seules, commandent les impérieuses nécessités d'un présent impitoyable.
Ce poème, dont j'ai entendu deux ou trois versions différentes, ne vaut que Par ce qu'il révèle, malgré les invocations à Dieu, d'un lourd matérialisme né des incessantes difficultés de la vie. Et cela, je crois que Mririda a su nous le rendre sensible avec ses accents de rude sincérité que j'ai essayé de conserver dans une interprétation malaisée.

rahalia

De ma fenêtre j'ai vu Rahalia
Elle remuait la bouillie d'orge
Avec le bâton boueux du berger.
On loue partout sa propreté, Rahalia

Je l'ai vue emporter, Rahalia,
Du linge qui n'était pas à elle,
Du linge séchant sur les buissons.
On la dit très honnête, Rahalia …

Je l' ai vu frapper, Rahalia,
Frapper si fort sa jeune soeur
Que la pauvre fille saignait.
On la dit bonne et douce, Rahalia …

Je l' ai surprise étendue, Rahalia,
Dans un bosquet de saules touffus
Les jambes sur les épaules de l' ≪aattar≫ [1].
On affirme qu'elle est vierge, Rahalia …

Lorsqu'elle sera bien vieille, Rahalia,
Certaine encore de duper les gens,
Elle se fera discrète entremetteuse.
On la dira sage et dévote, Rahalia …

Et quand elle trépassera, Rahalia,
Après une longue vie de honte,
Les femmes du pays vanteront
Les vertus de leur digne soeur, Rahalia …

À moins que ces bonnes âmes, Rahalia,
Ne révèlent, les hypocrites, tes turpitudes,
Qu' elles feignaient d'ignorer de ton vivant.
Car c' est ainsi en ce bas-monde, Rahalia …

1 . L' « aattar » est un colporteur, marchand ambulant allant de village en village pour vendre épices, mercerie et toute une pacotille destinée aux femmes.

ni le vent ni les nuages

Le vent emporte les feuilles sèches des noyers,
La paille blonde laissée sur l' aire à battre,
Et le linge oublié sur la haute terrasse.

Les nuages blancs roulent dans le ciel,
Se poursuivent sur les monts des Gens des Brebis [1]
Et s' en vont à jamais, chargés de pluie.

Les eaux grondantes et rapides de la Tassaout
Entraînent sans répit les branches brisées
Et les galets polis, nuit et jour, à grand bruit.

Les premiers froids d'automne chassent les palombes
Qui s' envolent des peupliers dépouillés
Et descendent en silence la vallée enneigée.

Mais ni le vent, ni les nuages, Ô mon coeur !
Ni le torrent, ni les palombes, Ô mon coeur !
N' emporteront mon noir chagrin …

1 . Les Gens des Brebis = les Aït Bou Oulli.

elle ne savait pas

La petite chèvre insouciante à la chair tendre
Toute parfumée des herbes de la montagne
Et le vieux berger le sait bien, pour servir son maître …
Il l'appelle. Elle cesse de brouter, lève la tête.
Elle accourt avec des béguètements joyeux.
La lame aiguisée du berger n' est pas pour l' effrayer.
Qu'' a-t-elle à redouter ? La journée est si belle !
Une vraie journée de festins et de jeux
Pour les petites chèvres, heureuses de vivre !
Jamais l'herbe fraîche n' a été aussi sapide
Et l' eau fuyante du ruisseau, aussi claire …
Confiante, elle accourt vers son ami
Dont la grosse voix lui est familière
Et qui la mène chaque matin sur les pacages d' Islatène.
La gourmande ! Peut-être à-t-il une pincée de sel blanc ?
Ou une poignée d'orge nouvelle ! La gourmande !
Le berger l' a déjà couchée sur le sol … C'est fait !
La petite chèvre ne savait pas qu'elle allait mourir …

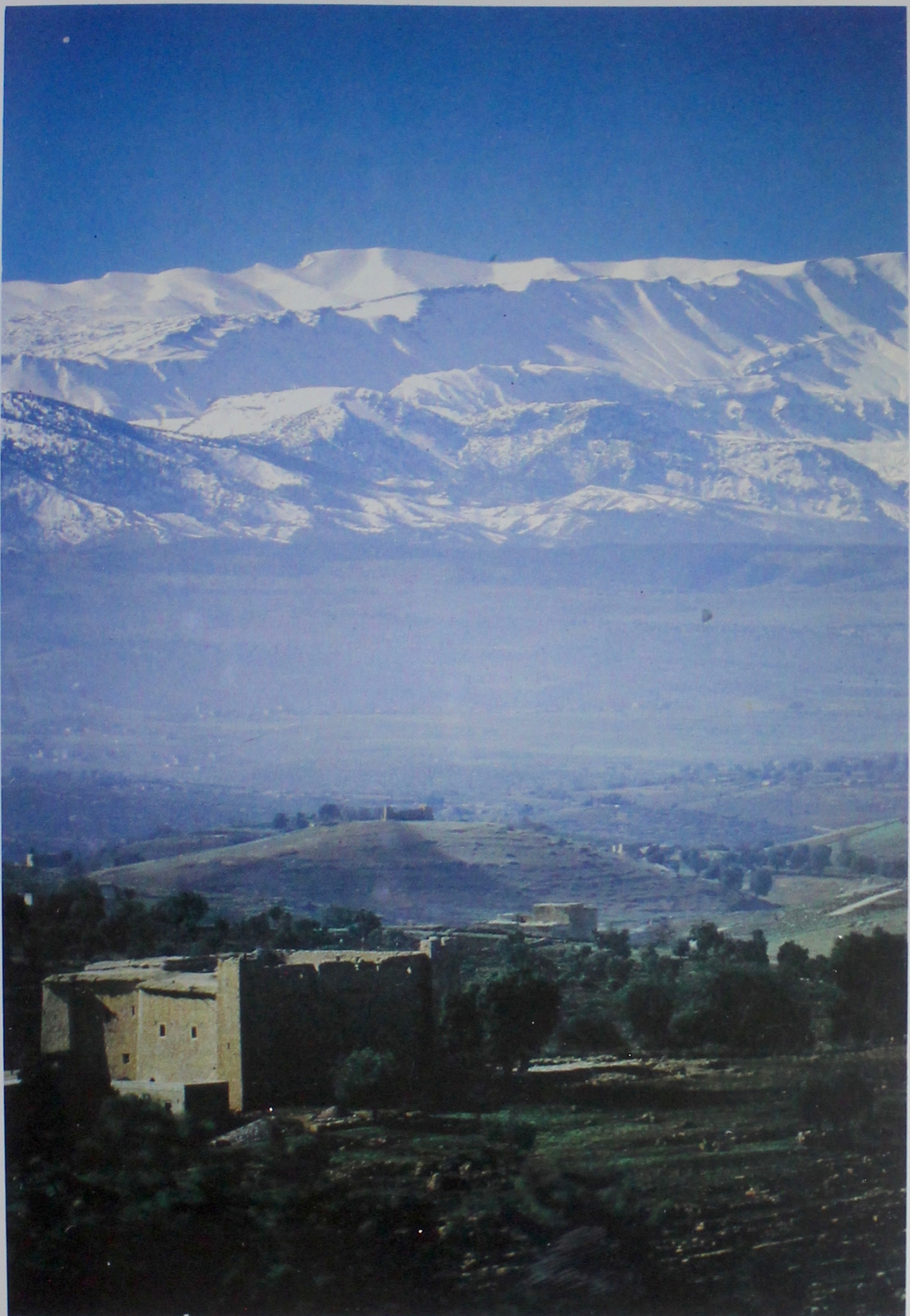
Si l'on m'avait demandé de peindre les armoiries des Berbères du Grand Atlas, j'aurais fait figurer sur fond d'azur une tête de mulet voisinant avec une tête de chèvre…
Ces deux animaux familiers des paysages des hautes vallées sont la Providence des montagnards.
Avez-vous remarqué combien le mulet à l'arrêt, tête baissée, a l œil grave et pensif ? Quant à la chèvre, cette alpiniste émérite, pour son plaisir, des aiguilles périlleuses, elle est le symbole de l'audace et de la vie exubérante. Et vaillante comme les montagnards berbères
Mririda avait élevé pendant quelques mois une petite chèvre au pelage soyeux et bleu comme les fleurs de lin. Une merveille de petite chèvre bleue des Aït Bou Ou Guemmez, qui répondait au nom de Zerga
Devenue encombrante et ayant troqué son beau manteau bleu-ciel contre une livrée anthracite, Zerga fut jugée indésirable, bien qu'elle fut attachée à sa maîtresse comme un chien.

En s'en séparant, Mririda me disait : «C'est comme une femme qui n'est plus jeune. Elle a cessé de plaire »
Elle ajoutait, dans un soupir : «C'est la vie...»
C'est à la petite chèvre bleue des Aït Bou Ou Guemmez que nous devons ce poème simple comme une journée de berger chleuh, que Mririda récitait à mi-voix, avec plus d'émotion qu'elle ne voulait le laisser paraître…

berceuse

≪.··· Dors, dors, mon petit enfant !
Bourhô s' est cassé la jambe [1].
La poule est perchée
Et ne fait plus ≪Kout ! Kout !≫
La brebis est rentrée
Et ne fait plus ≪ber-ber !≫
Et Boubba devant sa paille [2]
Ne fait plus ≪heum - heum !≫
C' est maintenant l'heure du chat
Qui voit clair dans les ténèbres.
Et pour toi qui n' es pas un petit chat,
Pour toi, c' est l'heure du sommeil ···
Sur ta tête, sur tes mains, le henné[3] ;
À ton poignet le bracelet de laine[4].
Ainsi ton sommeil connaîtra la paix.
Et que la baraka des petits enfants
Qui ne savent rien de ce bas-monde
Apporte sur toute la maisonnée,
La santé, la concorde et l' abondance !
Endors-toi pour ton repos et ma joie !
— O Dieu ! sur lui le sommeil et la santé
Par la miséricorde des saints du pays !≫

1 . Bourhô, l'ogre, le croquemitaine des petits enfants chleuhs.
2 . Boubba, la vache. Littéralement, le pis
3 , Le henné possède une puissante baraka. Il écarte le mauvais œil, conjure les dangers, les maladies et apporte la paix avec lui.
4 . La laine est également un talisman souverain.



Le plateau d'Azilal, au pied du Jbel Rat (3797 m).

LE PLATEAU D'AZILAL, AU PIED DU JBEL RAT (3797)



L'oued Tassaout à Aït Alla

L'OUED TASSAOUT À AIT ALLA



Sur les terrasses de Magdaz.

SUR LES TERASSE DE MEGDAZ



L'arrivée au crépuscule dans la vallée des Aït-bou-Guemez (au dernier plan à gauche, l'Ighil Mgoun 4068 m).

L'ARIVÉE AU CRÉPUSCULE DANS LA VALLEE DES AIT-BOU-GUEMMEZ (AU DERNIER PLAN A GAUCHE L 'IGHIL MGOUN 4068M



Depuis les terrasses de Magdaz, les gorges de l'assif Timouta et les crètes de Lala Tazarzamt (3285 m).

DEPUIS LES TERRASSE DE MEGDAZ, LES GORGES DE L'ASSIF TIMOULA ET LES CRETES DE LALLA TAZARZAMT (3285M)



Genévrier thurifère millénaire de la forêt morte d'Assamsou

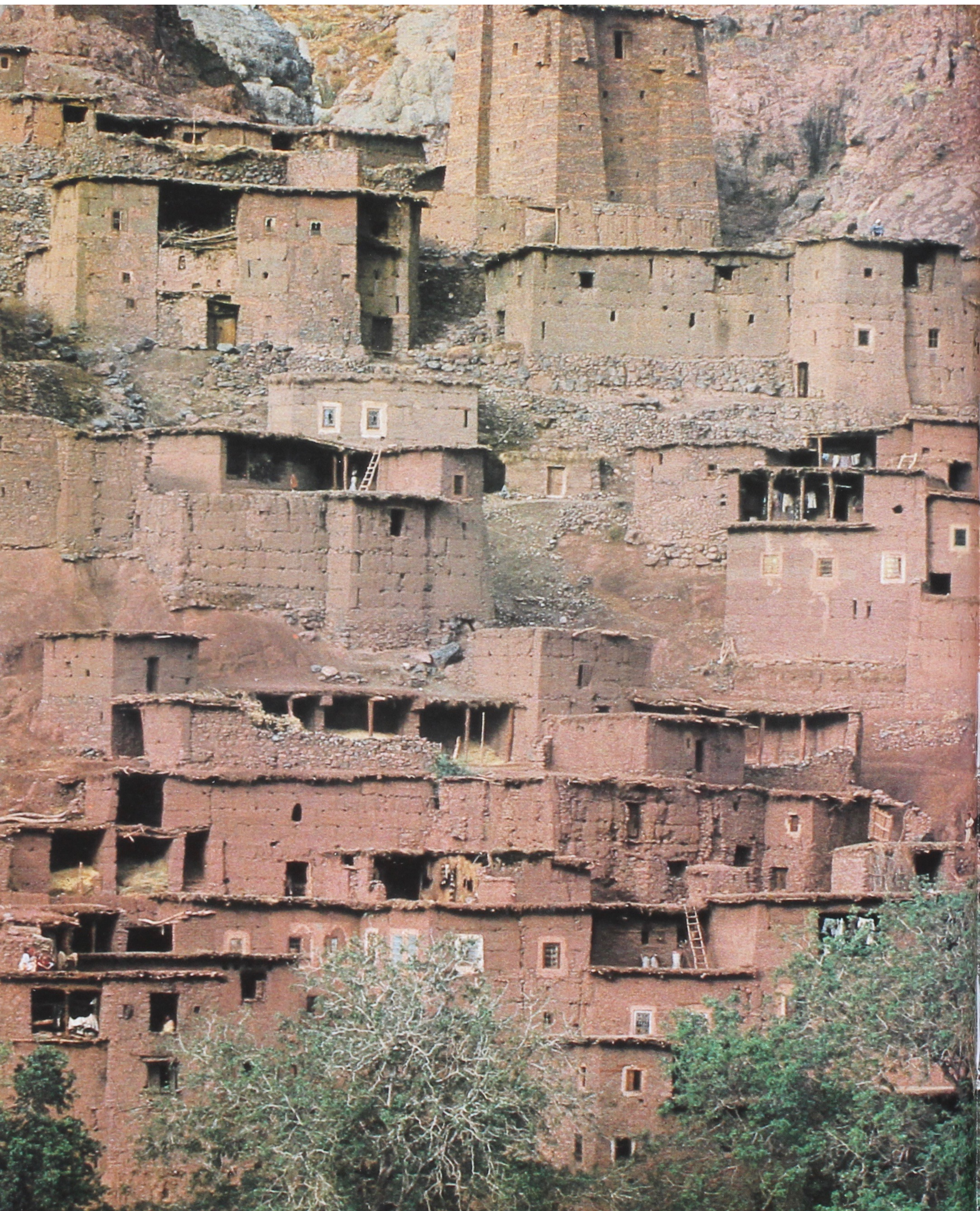
GENEVRIER THURIFIERE MILLENAIRE DE LA FORET MORTE D'ASSAMOUSK



Berger de l'Izourar, au pied du versant sud du Jbel Azourki (3677 m).

Magdaz, village natal présumé de Mririda. ►

BERGER DE L'IZOURAR, AU PIED DU VERSANT SUD DU JBEL AZOURKI (3677M)



MAGDAZ, village natal présumé de MRIRIDA





Scène domestique dans la «cuisine» de l'Igherm familial

SCENE DOMESTIQUE DANS LA « CUISINE » DE L'IGHRM FAMILIAL



Sur les toits d'Ifoulo, dans les gorges de la Tassaout.

SUR LES TOITS D'IFOULOU, DANS LES GORGES DE LA TASSAOUT



Neige de printemps à Amezri, chez les Aït Affan

NEIGE DE PRINTEMPS A AMEZRI, CHEZ LES AIT AFFAN



Sur les terrasses de Magdaz.

SUR LES TERRASSE DE MAGDAZ



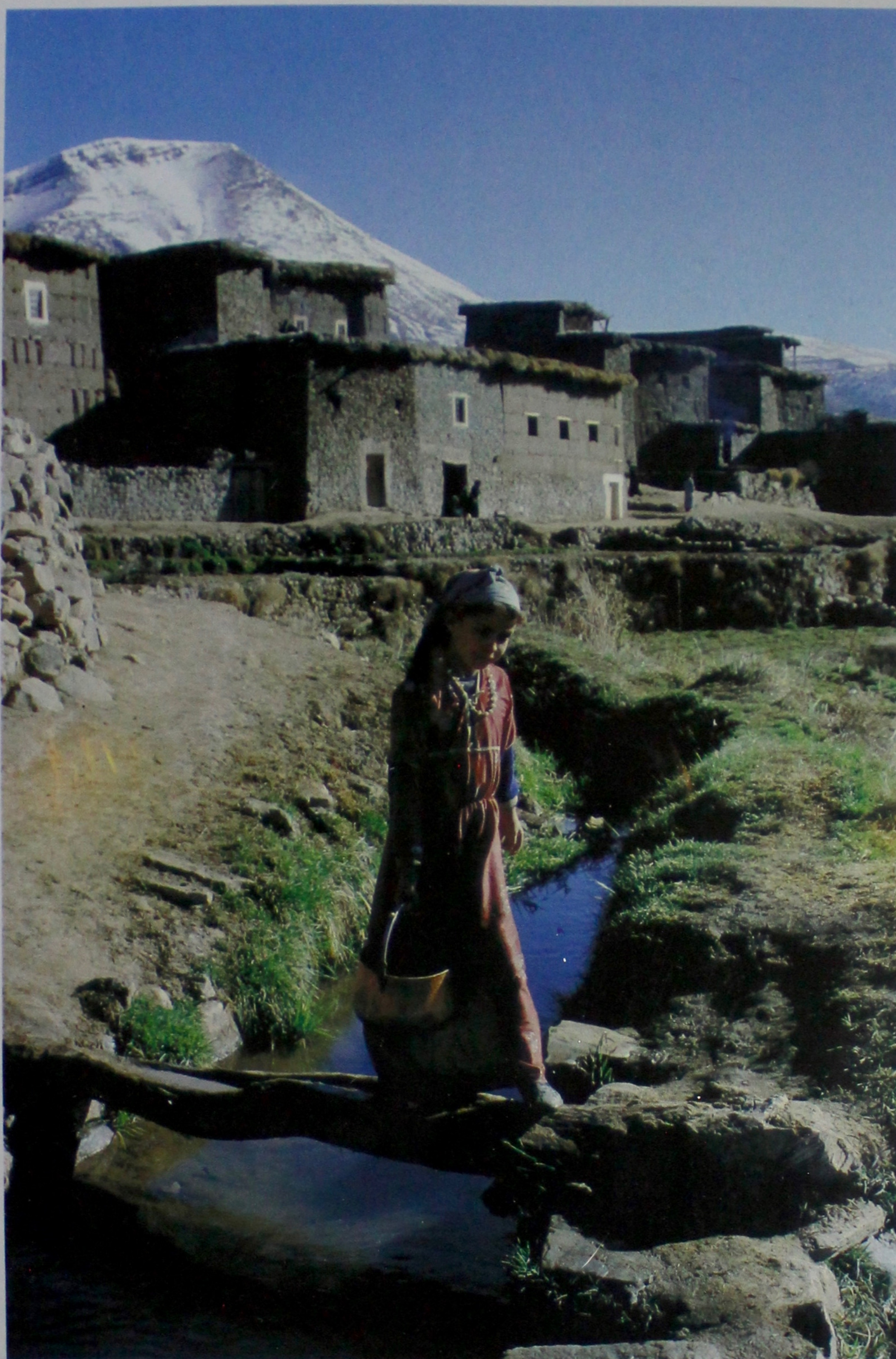
Paysage du Haut Dadès.

PAYSAGE DU HAUT DADES



Fileuse de laine de Msemrir.

FILEUSE DE LAINE DE MSEMRIR



Le village d'Aït Ouchi, en val Aït-bou-Guemez, et le versant ouest du Jbel Azourki (3677 m).

LE VILLAGE D'IT OUCHI, EN VAL AIT-BOU-GUEMMEZ, ET LE VERSANT OUEST DU JBEL AZOURKI (3677M)

les regrets

Mon âme est noire. Mon coeur est noir.
Je suis pleine de chagrin et de rancune.
Celui que j'aime, Ô bonheur !
M'a tôt oubliée, Ô misère !
Comme on jette un pilon de poulet
Après en avoir savouré la chair.
Sur mes lèvres, j'ai encore ses baisers,
Et l' ingrat a allumé en moi
Des ardeurs qu'il ne vient plus apaiser …
Mais ce qui me cause un cruel dépit,
C'est que je lui ai cédé, Ô bien-aimé !
Des méchants, le regard goguenard
Et le rire moqueur me poursuivront.
Qui donc alors voudra bien m'épouser,
Sinon un propre-à-rien, sans le sou et teigneux ?
Il me fera boire ma honte sans pitié
Et je n'oserai me plaindre s' il me maltraite …

l'arc en ciel[1]

Source des forces de fécondité et de résurrection,
Fiancée de la Pluie, Ceinture de prospérité de la Terre,
Qui a pris le vert aux céréales en herbe,
Le bleu aux eaux profondes de Tamda [2],
Le jaune au cuivre doré des moissons,
Le rouge aux feux d' Ennaïr et d'Oum-Achour [3],
Nous t' invoquons et implorons tes bénédictions
En adressant à Dieu la Prière de la Pluie …
Tes deux mains plongeaient à l'Orient,
L'une dans les sources hautes d' entre-monts [4]
L'autre dans les clairs étangs des pâturages,[5]
Et tes bras se rejoignaient au-dessus de la vallée,
Unissant ainsi le Ciel et la Terre,
Unissant ainsi la Terre et le Ciel,
Pour dispenser la foi en d' abondantes récoltes
Aux gens qui n' oublient pas la prière de la pluie [6]
Cette nuit, la lune construisait sa demeure [7]
Et ce matin, l' ondée pure et bienfaisante
À étendu dans l' azur limpide et ensoleillé
Le voile aux quatre couleurs de la Dame du Ciel [8]
Pour fêter joyeusement les noces du chacal [9].

1. Les Berbères du Grand-Atlas désignent l'arc-en-ciel par « taoukst n'iguenouane» (la ceinture du ciel) ou par « tislit n'Ounzar» (la fiancée de la pluie), parfois «Lalla n'Iguenouane» (la dame du ciel) ou encore «Mère de fécondité».

2. Le lac Tamda, dans un cirque désolé, à près de 3000 mètres, dominé par le djebel Anghomeur (3620 m).

3 . Feux de joie à l'occasion des premiers jours de janvier et de la fête de l'Achoura.

4. Sources de la Tassaout sur le plateau du Tarkeddit.

5 . Il s'agit des pâturages de la Tignousti dépourvus de sources. Leur altitude varie de 3200 à 3825 m (jbel Taïssa). Deux étangs occupent de providentielles dépressions. C'est une région peu connue.

6 . La prière de la pluie («tazallit n'Ounzar») que l'on récite pour conjurer la sécheresse.

7 . La lune entourée de son halo, précurseur de la pluie.

8 . Les bergers du Haut-Atlas reconnaissent seulement quatre couleurs à l'arc-en-ciel.

9 . Lorsque l'arc-en-ciel paraît en même temps que tombe une averse, les Chleuhs disent qu'un chacal se marie».

La nuit prochaine, puisse la Rivière Blanche[10]
Soeur nocturne de la Mère de fécondité,
Préparer une nouvelle pluie sur le pays
En appelant le vent d'Ouest chargé de baraka[11].
O Prophète de notre Maître ! c' est pour Toi
Que Dieu a créé les sept terres et les sept cieux !
Dieu t'a dit, Ô Prophète : ≪Sans toi,
Pourquoi, pourquoi aurais-je créé les cieux ?≫
O Dieu, nous implorons ton secours
Pour attirer sur nous les bienfaits généreux
De la Ceinture du Ciel et de la Rivière du Ciel,
Forces éternelles de la fécondité dans la lumière,
Forces éternelles de la fécondité dans l' ombre …
Veuille nous apporter l'abondance avec la paix
En menant à bien nos travaux jusqu' à la moisson !

10. La voie Lactée, appelée aussi «Agharas n Oualim» (chemin de la paille) ou encore «Agharas Oumlil» (chemin blanc).

11. C'est le vent du Sud-Ouest qui apporte les pluies sur le Haut Atlas.

que vais-je devenir ? ...

Esclaves de Dieu ! Que désirez-vous en ce bas-monde ?
La santé, manger, boire et vivre paisiblement …
Mais Dieu seul décide. Que chacun suive son destin !
…AZOUZ est mort sous son camion renversé.
Il conduisait depuis plus de vingt ans.
À Sremt, vide est le village et plein le cimetière.
Le typhus a emporté grands et petits en huit jours.
À quatre-vingts ans, Si Moh est toujours fort et altier.
Plus jeune, il soulevait les pierres des Aït Hamed [1]
Bihi a toujours été chétif et malade.
Il geint pour porter un verre de thé à ses lèvres.
Et Brik ? Comment est-il tombé dans la misère ?
Il était fortuné. Presqu'aveugle, il mendie.
Le sergent Daoud jouit d' une heureuse vieillesse
Avec sa pension, ses médailles, maison et vaches.
Cette chance n'a pas souri aux cinq goumiers de chez nous.
On les a tués, on ne sait où, à la guerre …
Plus jamais le pas martelé de nos goumiers …
Ceux du quarante-septième sont morts au bled Tounsi …
La bonne et douce Keltoum nous à quittés, elle aussi,
En donnant le jour à son seizième enfant …
Et Tahar N'tifi ? Il est à Ali Moumen,
Au pénitencier, quelle honte ! pour vingt ans …
Zorah, - une fille comme moi - le croiriez-vous ? …
Le Caïd l' a épousée ! Mais attendons la fin
O Croyants ! Qui peut dire ce que sera demain ?
Et moi, Ô Dieu clément et miséricordieux,
Et moi, que vais-je devenir, que vais-je devenir,
Quand les hommes ne voudront plus de moi ?

1. Au sud du plateau de Tamougmart, le col des Aït Hamed (3300 m) est parsemé de blocs erratiques de minerai de fer. Les muletiers de passage parient à qui soulèvera le plus lourd.

au skouri et au rat…

… Je vous l'avais bien dit, femmes de la maison :
≪ Au Skouri [1] et au rat, n'ouvrez pas votre porte !≫
Il est venu, Ba Allal, le Skouri, il est venu
Avec sa fille, la fille de Ba Allal, le Skouri …
Depuis, pas un jour sans son salut matinal,
Sans son bavardage de midi et son sourire du soir !
Elle est venue demander du feu, en vérité.
Elle est venue apporter des beignets, en vérité.
Elle est venue emprunter un tamis, en vérité,
Et aussi le mortier, sans son pilon, en vérité …
Elle s' attardait dans le noir escalier, en vérité,
Où se trouvait par hasard le maître, en vérité.
Elle est venue rapporter le mortier, en vérité,
Elle a trouvé le maître et le pilon dans l'escalier.
Et vous m'entendez bien, le pilon, le pilon … [2]
Elle est revenue chaque jour, la fille du Skouri,
Jusqu'au soir où elle est restée, la fille du Skouri.
Elle est restée et maintenant c' est elle
La jeune femme chérie du maître du logis !
… Ne vous l' avais-je pas dit, femmes de la maison :
≪ Au Skouri et au rat, n' ouvrez pas votre porte !≫

1. Les montagnards nourrissent à l'égard des gens de la tribu Ah skoura au pied du versant méridional du Grand Atlas, à l'est d'Ouarzazat, une méfiance que le dicton exprime sans équivoque.

2 . Allusion à la présence du maître de la maison «dans le noir escaliers ». Mririda ne dédaigne point les rabelaiseries…

moba

Comment voulez-vous que je m' endorme cette nuit ? …
Il est là, Moha des Aït Bou Izgarène,
Moha, il est là, sous la terre, maintenant,
Lui qui pendant toute la fin de sa vie
Chauffait en plein soleil ses vieux os fatigués,
Tout l'hiver, face à l'Orient ou au Couchant …
Il est là, où nous irons tous, tôt ou tard,
Selon la volonté de Dieu miséricordieux …
La terre et sa chair ne font plus qu'un, à présent.
Sa place vide désormais me rappellera toujours
Qu'il était là, vivant, le dos contre le mur,
Avec, sur la tête, son ≪ikerzi≫ de laine brune. [1]
Le souvenir prolonge la vie des morts [2]
Jusqu'au temps où descend le brouillard de l'oubli …
Il s' en allait passer quelques jours chez sa fille ;
A Ouabzaza, où la panthère fait peur aux gens.
C'était alors comme si quelque chose nous manquait.
À son retour, on s' écriait : ≪Moha est revenu !≫
Et l' on se sentait soudain de bonne humeur.
Il faudra s' habituer à son absence sans fin
Comme on était habitué à le voir chaque jour.
Mais j' entendrai toujours Moha qui me disait :
≪ Mririda ! sur toi la bénédiction de Dieu !
Que tu es belle ! Viens t' asseoir près de moi.
Ta présence me réchauffe autant que le soleil ≫
Je ne peux croire qu'il ne reviendra plus …

1. L'«ikerzi » est un écheveau de laine dont les montagnards s'entourent la tête.
C'est la coiffure traditionnelle des Berbères de l'Atlas.
2 . Mririda disait : mot à mot, en son dialecte : «On allonge la vie des morts en Se Souvenant d'eux.

Il est là, sous trois lourdes coudées d' ≪ideki≫ [3],
≪ Ia-Rbbi ≫ Comme il doit faire froid là-dessous ! …
Rien que d'y songer, un froid de glace me saisit …[4]
≪ Ia-Rbbi !≫ Moha, il est là-dessous, Moha …
Dans la nuit, dans le froid et la pluie qui le noie …
Pour l' amour de Dieu, dites-moi que ce n'est pas vrai !
Comment voulez-vous que je m' endorme, cette nuit ? …

3. « ideki »: l'argile rouge

4. Mririda disait: « un foird comme la glace me fait mal » (inra-ii oussemid zound agris

griefs

Si tu entends n’ en faire qu'à ta tête,
Tu iras dormir à l’ ≪atsouan≫, Milouda ![1]
Je te crois au moulin, tu es sur la terrasse.
Quand j'arrive au ≪dohor≫, notre pain n’ est pas cuit.
Tu laisses aller les vaches dans les champs des voisins.
On vient me reprocher les propos venimeux
Dont tu aimes à noircir tous les gens du pays.
Tu es comme un piment dans un bol de lait !

Si tu entends n’ en faire qu'à ta tête,
Tu iras dormir dans l’ ≪oufdjir≫, Milouda ![2]
Où est la jellaba que tu devais tisser ?
La laine attend toujours, tu ne l’ as pas filée.
Tu es restée six jours au mariage de ta soeur.
C’ est la bonne voisine qui faisait ton travail !
J'ai payé tes dettes au marchand ambulant.
Tu es comme la grêle sur un champ de luzerne …

Si tu entends n’ en faire qu’ à ta tête,
Tu iras dormir dans la ≪tifrit≫, Milouda ! [3]
Le chien a déchiqueté mes ≪ibouriksènes≫ [4].
Tu n'as rien dit, comme pour le grand plat cassé …
Et le ≪chtato≫ prêté qui n’ est pas revenu ? [5]
Et la cruche toujours vide quand je rentre le soir ?
Et la boîte de sucre renversée dans les cendres ?
Tu es comme un orage sur une meule de blé !

1. « Atsouan» OU «anoual» = la cuisine
2. «OUfdjir» = le vestibule de la maison berbère
«tifrit » = grotte ou réduit où l’on entasse la paille
3. « Ibouriksènes» = solides sandales en peau de chèvre et lacets de laine.
5. «Chtato» = tamis pour passer la farine.

Si tu entends n'en faire qu' à ta tête,
Tu iras dormir avec les vaches, Milouda !
Où as-tu perdu ta ceinture de laine rouge ?
J'ai supporté trop longtemps tes cachotteries.
Et ta mauvaise humeur lorsque je te désire ?
Je n'aurais pas de peine à prendre une autre femme.
Je sens monter ma colère comme rivière en crue.
Tu es comme un nuage assombrissant le jour !

Milouda, tu en as trop fait à ta tête !
Tu iras dormir chez ta mère, Milouda !

inker, idda, ioufan lokfen [1]

— Il se leva, s' en fut et trouva la mort,
Car, à son père, on m'avait mariée …

≪ … Infortunée que je suis ! Infortunée
Je rêvais de lui toute la nuit,
Je pensais à lui tout le jour.
À son père, on va me marier …

Il s' arrangeait pour me rencontrer
Et il brûlait d'amour pour moi.
De tout mon être, j'étais déjà sa femme.
À son père, on va me marier …

Son père est veuf, l' ami de la maison.
Le mien à dit : oui, car l' ami a du bien.
Je voudrais crier que j'aime le fils.
À son père, on va me marier …

Je l' ai vu, l' aimé, une dernière fois.
Lui non plus ne peut rien avouer.
Il préfère s' en aller et devenir soldat.
À son père, on va me marier …

Il m'a dit : ≪Si je reste à la maison,
Comment pourrons-nous vivre côte à côte ?
Il faut donc nous séparer pour toujours.
À mon père, on va te marier … ≫

1. « Il se leva, s'en fuit et trouva le linceul ...» (la mort).
Ce distique constitue un leit-motiv qui est répété à la fin de chaque quatrain.

Son père et le mien lui ont dit : ≪ Reste
Reste pour être heureux avec nous ! ≫
Son coeur disait : ≪Je ne serai heureux avec personne.
À mon père, on va la marier≫

Il a dit : ≪Que Dieu vous garde et me pardonne ! ≫
Il est parti. Nul ne se doutera jamais
De notre amour et de notre malheur.
À son père, on va me marier …

— Il se leva, s' en fut et trouva la mort.
À son père, on m'avait mariée …

le soir, sur l'aire ...

Le soir, sur l' aire, ils jouent à la ≪takourt≫ [1],
Les agiles jeunes gens de notre village.
Mais Saïd est le plus adroit et il ignore la peur.
L' a-t-on jamais vu baisser la tête ?
Quand je le regarde courir et frapper,
Je me sens toute fébrile et émue.
Le soir, sur l'aire, ils jouent à la ≪takourt≫
Les agiles jeunes gens de notre village.

Mes veux ne peuvent se détacher de lui
Lorsqu'il bondit et envoie le galet blanc,
Sifflant dangereusement sur les têtes effrayées.
En regardant Saïd si beau et si fort,
(Sur lui la protection de Dieu et des saints du pays !)
L'autre soir, je me suis doucement affaissée,
Atteinte d' une étrange et subite faiblesse,
Frissonnante comme sous l'effet d' un charme …

Ce n' est point ta pierre ronde, Ô Saïd !
C'est autre chose qui m'a frappée au coeur.
Il s'est penché vers moi écroulée sur le sol,
Mais n'a pas su lire au fond de mes yeux.
Bien sûr, je n' oserai jamais le lui dire,
Mais, ma vieille nourrice, ne voudrait-elle lui parler ?
Le soir, sur l' aire, ils jouent à la ≪takourt≫,
Les agiles jeunes gens de notre village.

1. «Takourt» ou «Aoujja», «Koura» en arabe, la pelote, la balle, Jeu où deux camps opposés chassent une balle avec le pied. Mais le véritable jeu, très périlleux d'ailleurs consiste à se renvoyer une balle de bois dur ou un galet rond à l'aide d'un bâton à l'extrémité recourbée comme celle d'un club de golf. Ce Jeu Serait originaire des Ait Bou Guemmèz où il est désigné sous le nom de «touklaït».

tameksaout[1]

Bergère, reste au pays, bergère !
Entends la voix de Mririda.
Comme tu es sans parents, on te trompe …
Ne change pas ton bon pain d' orge
Contre le pain blanc qu'on te promet
Que crois-tu donc faire à la ville ?
Si tu savais ce qui t'attend !
Il faudra te livrer aux hommes
Si tu veux manger et dormir.
Tu passeras de l' un à l' autre,
Il n'y a rien d'autre pour toi …
Tu seras prise et entraînée
Par la paresse et la débauche
Sans pouvoir rebrousser chemin.
Si sans honte, tu reviens au pays,
Tu seras chassée et maudite …
Si tu savais ce qui t'attend !
Les regrets te feront mourir …
… Le grand bol ≪d' askif≫ du matin,
L'hiver, la neige sur Tazerzemt,
Et la terrasse ensoleillée,
La vache qui mugit à l' étable.
Tes chansons, tu les regretteras
Chaque fois qu' un homme t'étreindra …
La Tassaout et ses noyers,
Le troupeau bêlant à l' ≪azib≫,
Le lait, le beurre de la maison,
Le mulet qui te connaissait bien,
Ton chien, tu les regretteras
Chaque fois qu'un homme t'étreindra …
… Jeune bergère de ma vallée ,
Entends la voix de Mririda,
Si tu savais ce qui t'attend !
La ville est pour toi le cimetière ![2]
Bergère, reste au pays, bergère … ,

1. *«Tameksaout» = bergère*

2 . *La ville se dit : « mdint». C'est aussi le cimetière («mdint »).*

asafou[1]

≪ Choutt ! Choutt !≫ Souffle, souffle, l'aïeule,
Sur le tison vif et brillant comme l'or
Afin qu'il luise et dure et dure encore
Juste le temps pour les yeux de voir
Et pour la main, la main de prendre …
Je t’ agite en tous sens, buchette de clarté,
Et les cercles d’ or que tu traces dans le noir
Mettent en fuite les démons des ténèbres.
Va-t-en ! Va-t-en ! Aïcha Taboukad, l’ ogresse [2].
(Ce n’ est pas moi qui ai prononcé ton nom !)
Tison, si tu laisses tomber ta tête lumineuse
Mon petit-fils que je porte sur le dos aura peur
Et son père ne veut pas de larmes sur ses joues…
Vis, vis encore, tison de lumière, perce la nuit,
Brillant et victorieux des angoissantes ténèbres
Comme le fils de Toumart [3] bien surnommé.
(O croyants ! que son saint nom soit exalté !)
≪ Choutt ! Choutt !≫ Souffle, souffle l’ aïeule !
Mais le tison de braise ardente n’ est plus que cendre.
Ne pleure pas, ≪akiyaou-nou≫, voici la porte [4].
Demain nous irons couper des touffes de ≪tifsi≫ [5]
Et la nuit prochaine, pour toi, on allumera une bougie …

1. Asafou, le tison.

2. La méchante fée. On se garde de prononcer son nom. De même les démons sont, par euphémisme, désignés sous le nom de «Imelouk», les Anges.

3 . Il s’agit du Mahdi Ibn Toumart, surnommé Asafou, père de la dynastie Almohade à laquelle se rallièrent dès le début du XIIème siècle les tribus du Grand Atlas.

4. Akiyaou-nou : mon petit poussin.

5. la«tifsi» est une plante basse extrêmement ramifiée et compacte qui donne une flamme très éclairante.

a - azerg! ntemnaou rbbi ...

O Meule infatigable, âme du foyer,
O Meule, nous invoquons Dieu
Avant de poser sur toi notre main,
Avant que commence ta ronde du matin.
Pierre active, poudrée de farine vénérée,
Pierre arrondie et patinée, âme du foyer,
Pierre, génie protecteur de la maison,
Pierre chantante dans l' ombre des aubes,
Toi qui réveilles les hommes pour la prière,
Pierre qui à tant tourné et tourné autrefois,
Entraînée par la main des vieilles d'aujourd'hui
Et qui tourne et tourne encore à présent
Sous la frêle main de la jeune mariée
Entrée dans sa nouvelle demeure, avec la santé,
Avec la paix, la sécurité et le bien,
Pierre qui tournera longtemps, longtemps encore,
Plus tard, sous les doigts des femmes assidues
Qui sont les fillettes insouciantes de ce matin,
Pierre vivante de tant de contact humain,
Pierre chargée d' heureux et mystérieux sortilèges
Favorables aux gens de bien de cette maison,
Pierre sanctifiée par la main laborieuse,
Main douce et potelée de la jeunesse,
Main rugueuse et décharnée de l' aïeule,
Pierre inlassable et pure, âme du foyer,
Main inlassable, génératrice de prospérité,
O Dieu ! fais qu' elles soient bénies,
Qu'elles soient bénies, la pierre et la main !

1... O Meule, nous invoquons Dieu...

aïcha ! aïïcha ! ...

Aïcha ! Aïcha ! pluie bienfaisante,
Toi seule peux m'apaiser,
Avec la grâce de Dieu...

L'or de l'éclair déchire le ciel,
Le tonnerre gronde dans les nuages
Et l'écho répond à ses roulements.
Le soc de la foudre tombe et éclate [1].

La pluie bienfaisante peut seule apaiser
L'éclair, le tonnerre et la foudre,
Avec la grâce de Dieu clément
Et la bénédiction des saints de la montagne.

L'amour s' élance de l' oeil à l'oeil.
Il gronde dans le coeur tourmenté
Et un autre coeur tourmenté lui répond.
Alors l' amour frappe et met en feu la pensée.

L'amour est la fois l' éclair brillant,
Le tonnerre et la foudre impitoyable,
Aïcha ! comme l' écho dans la vallée,
Ton regard brûlant a répondu au mien.
Et voici qu' il m'a enflammé tout entier.

Aïcha ! Aïcha ! pluie bienfaisante,
Toi seule peut m'apaiser,
Avec la grâce de Dieu.

1. *Les Berbères désignent la foudre par l'expression : «tamkraz n'iguennouane » le soc du ciel.*

a koun iaoun rebbi... [1]

Que dieu vous vienne en aide, gens dans l' affliction !
Je ne le verrai plus ni n' entendrai sa voix,
Mon cher époux que la mort m'a ravi.
Me voici comme un arbre dépouillé de ses feuilles,
Comme une enfant trouvée, sans tuteur, sans amis. . .
Je me sens plus oubliée et plus solitaire
Que le noir et maigre piquet de l' aire à battre
Par un silencieux matin d' hiver, sombre et glacé.
Que d' autres t' invoquent, Ô Sidi Bou Rja !
Toi qui réconfortes ceux que le malheur a brisés.
Pour moi, ici-bas, il n' y a plus d'espérance.
Mon coeur est trop étreint, mon âme trop amère.
De l' aube à l' aube, les sanglots me poignent à la gorge.
Les nuits n' ont pas de fin lorsque le chagrin veille
Et mon chagrin sans fin n' est qu' une longue nuit.
Que Dieu vous vienne en aide, gens dans l' affliction !

1. Que Dieu vous vienne en aide ...

le salut du matin

…≪ Lalla Aziza, le salut du matin sur toi et les tiens.
Les Aït Ou Mansour, famille de bien et gens de foi
Qui ne se lèvent jamais sans regarder l'Orient …
Saint Feu du matin, donne-leur la paix et la joie.
Le salut sur les enfants. Dieu les garde du mauvais oeil.
Le salut sur les femmes pieuses de cette maison respectée
Qui n' oublient jamais notre ≪Agouram Androman≫.[1]
Qu'il éloigne de notre demeure maladies et méchants.
Que Dieu accroisse vos biens et vous rende vos générosités
Aux pauvres affamés assis sur votre seuil.
Que chaque aube vous apporte paix et santé !
Que la porte des Aït Ou Mansour soit toujours bénie !
Que la baraka d' ≪Agouram Androman≫ s' étende toujours sur le village.

1. Agouram = Marabout.
Androman = Genévrier thurifère.

L'arbre «agouram» perpétue la présence du saint et de sa baraka, de ses vertus, de protections issues de sa grande piété. Disparu , le saint est toujours là, immortel pour les Croyants invoquant sa tutelle puissante en maintes circonstances de la vie.

On vénère l'arbre et, à travers lui, on vénère le saint, car L'arbre sacré le matérialise en quelque sorte.

Il est devenu le «siyd» lui-même …. S'il a échappé à la hache, si sa taille et le développement exceptionnel de ses branches grandissent son prestige, il le doit au voisinage de la tombe dont, souvent, les traces mêmes ne sont plus visibles. Les arbres entourant la «Kouba» ou le simple tertre à peine apparent, Ont toujours été respectés et c'est grâce à ce caractère sacré que nous pouvons encore admirer les chênes, les genévriers, les thuyas plusieurs fois séculaires. Comme le frêne («taseft») d'Ouamarout dont l'énorme tronc creux qui abrite une petite construction en pierres sèches où l'on allume des quinquets à huile, tandis que les basses branches démesurées, soutenues par de rudimentaires piliers de pierre, sont couvertes d'amulettes, de nouets au contenu mystérieux, de mèches de Cheveux.

Mais il existe dans la montagne berbère des arbres millénaires qui sont vénérés pour eux-mêmes. C'est le cas de l'Agouram Androman de Magdaz, le genévrier invoqué dans le «Salut du matin». Ce sont de vrais marabouts qui reçoivent au même titre que les humains, l'hommage des montagnards. Ils donnent asile à des esprits bienfaisants protecteurs des foyers et des villages. À l'occasion des fêtes, les femmes allument sous leurs branches, des «tiftiline», des mèches imbibées d'huile. Il s'agit là de survivances d'un culte et de rites païens. L'arbre sacré porte simplement le nom de son espèce : «agouram taïda, tikida, alili, etc …» (pin, caroubier, laurier-rose, etc ….). Le noyer, l'arganier et l'olivier qui Croissent dans les basses vallées, ne sont jamais « igouramènes», car les esprits protecteurs ne peuvent y habiter, du fait que le feuillage est maltraité au cours du gaulage des fruits.

Les Berbères du Grand Atlas vénèrent leurs arbres marabouts comme les Egyptiens des Pharaons vouaient un culte au sycomore de Nouït, symbole de force, de longévité et d'éternité.

Le sang a coulé

Le sang a coulé à l' Agoudal n' Tiglist[1].
O gens ! quel berger a apporté la nouvelle ?
Sur les pâturages, ils en sont venus aux mains
Ceux de Tagourt et ceux de Saïd de Tamzrit [2].
La montagne n'est-elle donc assez vaste
Pour les troupeaux, avec la bénédiction de Dieu ?
Pourquoi l' un veut-il pour lui seul les bons parcours
Et prétend laisser à l' autre le roc et le cytise ?
Tout ce que Dieu a créé, n'est-il pas bien commun?
Les pâturages ont retenti de tant de cris
Que les brebis et les écureuils [3] se sont enfuis.
Si ce n'était qu' une bruyante dispute !
Hélas ! Hélas ! il y a eu mort d'hommes …
Il faudra payer le prix du sang, c' est justice.
Mais est-ce l'argent qui pourra éteindre
Les chagrins, la haine et la vengeance ?
Que Dieu ramène la concorde entre voisins,
Qu'il pardonne aux égarés et veille sur les orphelins !

1. Agoudal = pâturage.
2. vers 1930 Saïd de Tamzrit, en pays Iguernan, possédait de grands troupeaux. des droit de pacage tres discutés étais à l'origine de querelle parfois sanglantes avec les montagnards du versant Nord Ait roboa et Ait Tirfist
3 . Il s'agit du «xerus getulae», écureuil de rochers, « l'akbour» des Chleuhs.

chanson de tarhonja

≪ O Tarhonja ! Mère d'espérance,
Comment se nomme ton mari ?
— Mon mari se nomme Anzar …≫
O Tarhonja ! appelle la bénédiction du ciel
Sur l’ année nouvelle, pour la forte pluie !
Nous mettons tous nos espoirs en Dieu
En implorant la pluie, la grande pluie
Qui va verdir l'herbe des pâturages
Et gonflera le grain précieux confié aux sillons.
O Tarhonja ! Mère d'espérance,
Appelle sur le pays la bénédiction du ciel,
Source éternelle des forces de fécondité !
Nos regards ne quittent pas l'occident
D'où les nuées noires monteront vers nous.
Nous attendons le vent béni du Souss
Qui poussera les nuages lourds de bienfaits,
Précurseurs de l’ eau, mère de toute vie.
Revêtues de nos vêtements de fête,
Soigneusement baignées et pures,
Nous te promenons, Tarhonja,
Afin que ton intervention souveraine
Fasse que les cieux pleurent abondamment.
≪… O Tarhonja : Mère d'espérance,
Comment se nomme ton mari ?
— Mon mari se nomme Anzar … ≫

1. Ce rite propitiatoire dont l’origine se perd dans la nuit des temps, fait songer à la nympbe Juturne et aux ambarvales antiques. Fréquemment accompli dans le Grand Atlas et le Souss pour conjurer la sécheresse, il est de rigueur au printemps afin que l’année soit pluvieuse. Il consiste à promener dans les champs deux poupées assemblées : Tarhonja, (la louche) et son mari Anzar (la pluie) Tarhonja est une poupée fabriquée avec deux grandes louches de bois disposées en croix. Les femmes parent cette armature de foulards chatoyants. C’est la fiancée de la Pluie, (Tislit n’Anzar). Le «mari» est figuré par un pilon de bois servant à broyer le grain dans le mortier, et il est fixé à l’intersection des deux louches. Le cortège de femmes et de filles, en habits de fête, circule à travers la campagne.

Les unes chantent :
— “la Tarhonja ! Oum Rja !
Ma ismen argaz - enem ?»
Les autres répondent :
— « Argaz - inou ismen Anzar.»
(les trois premiers vers de la chanson)

riid idgam ... [1]

Cette nuit, j'ai rêvé qu'il était près de moi.
Il est mort à la guerre, voici bientôt un an
Mais je rêvais si fort qu'il était là, vivant …
O Sidi Bou Rjâ, toi qui délivres des cauchemars,
Qui rends courage et confiance aux désespérés,
Fais que mes nuits ne soient plus jamais hantées
Par des songes merveilleux et, au réveil, affreux …
… Il était contre moi. Je respirais son souffle.
≪ Aimée, disait-il, dès mon retour, Inch' Allah !
J'aurai droit à ma pension de sergent-chef,
Nous irons vivre en mon pays de Demnat.
J'ai -bas une maison et de grands oliviers.
Nous aurons deux vaches, peut-être trois, des champs ;
Tes jours passeront dans le bien-être et la joie.
Le thé et le miel ne te manqueront jamais.
Bien sûr, nous serons mariés. Nous aurons un fils
Grâce à la protection de notre Saint Sidi Naceur, [2]
Les journées et les nuits nous paraîtront trop courtes
Tant notre bonheur sera grand … Dis, m' entends-tu ?≫
Il m'a serré contre lui et j'étais à Demnat,
Dans ma maison avec notre petit enfant,
Et je lui chantais : ≪Akiyaou mzi, ma trit ?≫ [3]
C'est à ce moment que je me suis réveillée …
J'ai étendu le bras. Il n' y avait personne
Tout mon malheur sans fond m'est alors apparu,
J'ai attendu l'aurore en pleurant en silence.
Il est mort à la guerre, voici bientôt un an.
… Cette nuit, j'ai rêvé qu'il était près de moi …

1. ≪Riid Idgams≫ = cette nuit …

2 . Sidi Maceur ou Naceur = ≪ Agouram≫ OU ≪Siid≫ marabout qui a donné son nom à un lieu de pélerinage situé près de Demnat où les femmes stériles viennent se baigner en invoquant le saint dont la ≪baraka≫ doit les rendre fécondes.

3 . ≪Petit poussin, que veux-tu ?…≫

sans mal , avec et pour le bien...

≪ O Sidi Ameur n' Agoudi, Protecteur des voyageurs,[1]
Des bergers, des troupeaux et des bois,
Reçois ma prière et mon offrande !
Fais-nous franchir le col de Rouguelt
Sans mal, avec le bien et pour le bien. [2]
O Sidi Ameur, Protecteur des voyageurs,
De ceux qui montent, de ceux qui descendent,
Préserve-nous des bêtes sauvages,
Préserve-nous des mauvaises rencontres,
Des hommes sans honte et sans religion,
Des détrousseurs d' Akka Ou Ahnou[3]
(Qu'ils soient d' Ifri ou d' 'Iboulouzem,
Nous ne voulons pas le savoir)
Et que Dieu pardonne aux égarés !
O Sidi Ameur, préserve-nous des ≪autres gens≫ [4]
Qui hantent les grottes et les ravins.
Fais-nous franchir le col de Rouguelt
Sans mal, avec le bien et pour le bien !
Que la mule ne soit pas déferrée
Avant d'atteindre le ≪kerkour≫ du haut.[5]
Que la montée soit douce à l' infortuné,

1. Le Sanctuaire de Sidi Ameur n'Agoudi est situé dans un lieu à la fois sinistre et imposant, dominé par des falaises à pic de six cents mètres. À côté de l'humble sanctuaire couvert d'une Simple terrasse de terre battue, se dresse un genévrier, objet de la même vénération que Sidi Ameur, dont le tronc ne Peut être ceinturé que par six hommes, bras étendus.
2. «Bla bas, b-kheir ou ala-kheir», formule en arabe consacrée au passage du col.
3. Profond ravin en amont du sanctuaire où les détrousseurs attendaient autrefois les muletiers.
4. Les «autres gens» ou «ces gens-là» (hadouk ennès), les mauvais génies, que l'on ne doit pas nommer.
5. Cairn, tas de pierres établi à un carrefour ou au faite d'un col Chaque voyageur ajoute un caillou, en passant.

À la femme, au viellard,ô taïr lemrageb [6]
(Nous joignons ton nom à celui de Sidi Ameur)
Puissent ne point s' éveiller ceux qui font la tempête
Et précipitent les rocs coupant le sentier
O Sidi Ameur, Maître du torrent des Dalles [7]
Veille sur nous de tout ton secours
Pour que nous franchissions le Tizi n 'Rouguelt
Sans mal, avec et pour le bien

Si ALI D'IBAKELLIOUN

6. littéralement = L'oiseau des Cimes. C'est le nom que donnent les Berbères au grand saint Moulay Abdelkader Jilali vénéré dans tout l'Islam. Beaucoup de hauts-lieux lui sont consacrés.

7. en « tachelhait » l'assif Tifira torrent impétueux qui descend du col de Rouguelt, faisant communiquer les Ait Bou Oulli et les Ait affan.

Comment aurais-je le temps...

Comment aurais-je le temps d'écouter mon coeur
Qui voudrait me parler de celui que j'aime
De celui qui ne sait pas que je l'aime tan…
Idder n'a pas vingt ans et je les ai à peine.
Je n'ai pas un seul soir pour lui ouvrir mon coeur.
Le travail sans arrêt occupe tous mes jours.
Comment aurais-je le temps de songer à l'amour ?
Il y a le grain à moudre et les vaches à traire,
La cruche à la source et le feu des repas.
La journée est trop courte pour la besogne à faire.
Il y a l'herbe aux champs et le bois en forêt,
Le pain à cuire et le linge à la rivière.
Et morte de fatigue, je m'écroule le soir …
L' aurore est loin encore lorsque je me lève
Et la nuit faite depuis longtemps quand je m' endors …
Quand aurais-je le temps de songer à l'amour ?

zound aggou...[1]

O Lalla Halima [2] ! protège les filles esseulées !
En qui faut-il croire, Ô Dieu clément ?
Moi, je ne me fierai plus aux hommes.
Leurs serments ne sont que vent et fumée
Et leur coeur est noir comme la suie.
Quand je gardais les vaches, en lisière des maïs,
Le fils du moqaddem m'avait bien promis …
Mais le mulet désaltéré ne veut plus boire !
Le ≪taleb≫ [3] était si gentil, je l' ai cru.
Il m'avait promis mariage, lui aussi …
Mais le mulet désaltéré ne veut plus boire !
Le ≪Maoun≫ [4] en permission, avec ses médailles,
Il m'a eue à son gré, comme les autres …
Mais le mulet désaltéré ne veut plus boire !
Dix jeunes gens, dix veufs, dix vieillards
M'ont bien juré de m' épouser, et d' autres …
Ni les uns ni les autres n'étaient de bonne foi.
Désaltérés chez moi, ils sont allés boire ailleurs,
Car leur coeur est plus noir que la suie.
En qui faut-il croire, Ô Dieu clément ?
Moi, je ne me fierai plus aux hommes
Car leurs promesses sont comme de la fumée,
Comme de la fumée, ≪zound aggou, zound aggour≫.
Et l' enfant (que je porte) je le nommerai ≪Ious n'Arbaïn≫.[5]

1. *Comme la fumée.*
2. *Lalla Halima = santone dont la baraka protège les filles-mères qui l'invoquent. Sidi Bou Jmaa protège les moissonneurs, Sidi Bou Khelef de la fièvre, Sidi Boubker de la rage, etc ...*
3. *Homme enseignant aux enfants l'écriture et le Coran.*
4. *Sous-officier marocain de Goum.*
5 . *Le fils des quarante.*

Ô vent du tizoula …

O vent du Tizoula [1] ! Ô vent de l' Amsoud [2],
Par-dessus les plaines et la mer
Emporte, emporte ma pensée
Vers celui qui est si loin, si loin,
Et qui m'a laissée sans un petit enfant.
O vent ! rappelle-lui que je n' ai pas d'enfant !

O vent du Tizoula ! ô vent de l' Amsoud !
Emporte les désirs qui chassent du pays
Les jeunes hommes avides d' argent,
Insoucieux des filles à marier, des mères
Et des aïeules qui restent au village.
O vent ! rappelle-lui que je n'ai pas d'enfant !

O mon époux parti si loin, si loin,
Nous fallait-il donc tant d' argent
Avec la santé et peu de besoins
Pour goûter l'heure qui passe
Et être heureux, par la grâce de Dieu,
Avec un petit enfant, par la grâce de Dieu …

O vent ! Ô vent ! emporte ma peine
Pour fléchir celui que j'attends.
La vie m'est amère comme le laurier-rose,
Car une femme ne peut vivre sans homme,
Sans homme vigoureux, le miel de la vie …
Et lui m'a laissée sans un petit enfant.

Vent ! Ô vent ! apporte-moi bientôt
Son chant qui montera de la vallée
Lorsqu'il apercevra notre village
Et sa voix qui me fera courir, le coeur battant,
Sur le sentier bordé de vertes haies
Où le sureau, l' églantier et la clématite
Se couvriront de fleurs pour l' accueillir …

1. Le djebel Tizoula (3447 m) point culminant du massif méridional de la Haute-Tassaout.
2. Le djebel Amsoud (4068 m) domine le plateau du Tarkeddit où sont les sources de la Tassaout.

un coeur plus froid...

L' air du haut pic Tazerzemt est glacé.
Dure est la pierre noir de l' ighil Tazoult
La source des Ait Hamza est glacée
Dure est le bois de chêne de Mesgounane
La neige des Ait Abdi est glacée.
Dur est l' acier de la lame de mon poignard.
Mais tout ceci n' est pas aussi glacée,
Mais tout cela n' est pas aussi dur
Que le coeur de celle que j'aime, que j aime tant,
Celle qui me provoque et se rit de moi…
Prends garde ! Ô méchante sourde et sans pitié !
Tu rencontreras peut-être un jour proche
Un coeur plus froid et plus dur que le tien …

mets un caillou…

Homme ! si tu veux conserver ta réputation,
Ta femme, tes biens et tes amis,
Le repos et la joie dans la paix,
Mets un caillou, mets un caillou sur ta langue !
Pour le reste, Dieu y pourvoira.
Lhassen des Aït Akdim, que le bien soit avec lui,
Lhassen a trop parlé, trop parlé.
Quelle folie de se vanter, de s' enorgueillir,
En allant au marché d' Imlil ou de Toundount,
En discourant avec gens du pays et étrangers
Le vendredi, après la prière de ≪takousin≫ [1]
S'il a la langue longue, longue, Lhassen,
Plus longue encore est celle des envieux.
Il s' est vanté, le sot, il s'est vanté, Lhassen,
D'avoir une épouse jeune, belle et jolie …
Il s' est vanté, le sot, il s' est vanté, Lhassen,
D'avoir un bon mulet aux jarrets sûrs,
Cinq vaches avec leurs veaux, une jument suitée,
Et le grain, la laine, le beurre et le miel,
Et aussi sa ≪tighermt≫ de pierre rouge
Au seuil fortuné chargé de baraka …
(Dieu fasse qu' il soit toujours béni !)
Dès que le Cheikh en eut connaissance,
(Car pour le mal l'envie a des ailes de ramier)
Il invita Lhassen, invitation qu'on ne décline pas,
Et dont le Cheikh possédait l' irrésistible manière …
Allons ! Lhassen ! tu seras l'ami du Cheikh.
Bien: sûr, ta jolie femme t' accompagnera,
Baignée, parfumée et en vêtements des grands jours.
Elle sait bien ce qu'on attend d'elle.
Qu'elle n'oublie l'≪aker≫, la ≪tazoult≫, le henné !

1. *lapriere de l'apres-midi, endtre « dohor » et « mghrib ».*

Et puisque il faut en passer par là,
(par là, est-ce tant pour lui déplaire?)
Elle peut bien faire la coquette, l' effrontée.
Elle met son collier de grosses boules d'ambre,
Ses massifs bracelets, ses ≪tiwinas≫[2] d' argent
Et son diadème aux cabochons de cornaline.
Elle sait qu' il doit fermer les yeux, son mari.
D'un tacite accord, jamais ils n' en parleront.
Pour eux désormais, ni regrets, ni colère, ni honte.
À quoi bon ? puisqu'il à fallu en passer par là
Et bien d' autres ont passé et passeront par là …
Qu'il vienne, Lhassen, oeil rieur et mine réjouie.
Il faut savoir se contraindre à ce jeu-là,
Le coeur déchiré, l'âme qui pleure, les poings serrés.
Lhassen est passé, sa femme en croupe.
Trois pains de sucre, deux chapons, un jeune bouc
(C'est bien le moindre cadeau) les ont précédés.
Vite, qu'il vienne, Lhassen, sur son beau mulet,
Son mulet pour les corvées aux champs,
Sa femme parée pour les corvées nocturnes …
C'est à ce prix, Lhassen, qu'il pourra garder
Le grain, la laine, le beurre et le miel,
Les vaches laitières et la jument suitée,
L'amitié du Caïd née de l'appui du Cheikh,
Et la paix, la paix sur son seuil fortuné …
Voilà ce qu'il en coûte de trop parler, Lhassen.
Mais pour garder tout cela, est-ce donc trop payer ?
Homme, mets un caillou, mets un caillou sur ta langue.
Pour le reste, Dieu y pourvoira.

2. Tiwinas : larges boucles d'oreilles, pesantes et le plus souvent cloisonnées, héritées tout droit des pendants phéniciens.

mak iarèn bassou[1]?

Qu'as-tu, Bassou, mais le sais-tu toi même ?
Bassou, des Aït Iskad, il est là…
Il est là, Bassou … et il n'est pas là …
Sa tête est ailleurs et ses yeux aussi.

Il entend des voix de là-bas, Bassou.
Il voit des gens de là-haut, Bassou.
Il va rôder tout seul dans la campagne,
Sans but, l' air absent. A quoi songe-t-il ?
Il est inquiet, le coeur lourd et triste
Comme un chien qui a perdu son maître.
Il se sent toujours et partout mal à l' aise
Comme s' il portait les vêtements d'un autre,
Comme l' orphelin qui passe ses premiers jours
Dans la famille qui l' a recueilli … .
Les choses qu'il a connues ne lui parlent plus.
Trente années d'absence l' on fait étranger chez lui.
Quelque chose l'empêche de se plaire ici.
S'il retournait au pays des Roumis,
Il ne s'y plairait pas davantage …

Il est malheureux sans savoir pourquoi.
Pourquoi ? Mririda va te le dire, Bassou
Tu as vécu trop longtemps loin du pays.

1. Mak iarèn ? = Qu'as-tu ?
Ce poème de Mririda m'a inspiré quelques vers, dédiés à mes frères des hautes vallées de l'Atlas.

LES REVENANTS

Quand ceux qui sont partis reviendront au village
Ils chercheront en vain les vieux qu'ils ont quittés
Et les choses pour eux n'auront plus le visage
Que pensaient retrouver leurs regards enchantés.
Des riants souvenirs du temps de leur jeunesse,
Ils n'en revivront plus que le spectre effacé.
Le présent décevant, lourd d'amère tristesse,
Leur dit qu'à tout jamais est bien mort le passé.
Depuis quand sont là-haut ces demeures nouvelles ?
L'orge croît aujourd'hui sur le village ancien.
L'antique meule gît sous de blanches ombelles,
De l'«igherm» ancestral, il ne subsiste rien ...
Ce val et ses sommets, ils n'ont plus la même âme.
L'exilé revenu les sent indifférents.
Le ciel si bleu, si pur, n'a point la même trame
Et le cœur ne bat plus au concert des torrents.
Est-ce là le ruisseau sous l'ombre bocagère
Dont ils rêvaient parfois, lorsqu'ils étaient là-bas ?
S'ils ont le sentiment d'être en terre étrangère,
Le pays natal, lui, ne les reconnaît pas.
Il est là tout entier, sans amour et sans haine,
Dans son isolement farouche et inhumain,
Comme s'il ignorait dans sa froideur hautaine
Ces repentis surgis, soudain sur le chemin ...
Revenants ! Revenants ! apprenez que l'absence
Du départ au retour a du rompre le pont !
Vous pensiez réveiller les voix de votre enfance,
Mais, des monts-dédaigneux, nul écho ne répond ...

R.E.

kem... kem... kem...[1]

Toi toi toi Timijja d’ Iskatafane,
Par quel sortilège m’ as tu ensorcelé?
Comment, comment la chose est t’ il possible?
Plus tu me trompes et plus mon amour grandit.
Je sais que tu changes d’ amant chaque jour
Et comme la pauvre serrure de bois
Tu t’ accommodes de n’ importe quelle clé…
Pour toi j'ai vendu la laine et le grain
J'ai perdu la quiétude et la santé,
Le goût du travail et le goût de la vie.
Si ce n'était que cela, femme sans coeur
Mais par ta faute j'ai perdu la face,
Je suis la risée des gens de chez nous,
Et quel homme pourrait te le pardonner ?
Car l’ orgueil fait sortir la lame de sa gaine
Et la jalousie ne peut qu'enfanter la vengeance …
Tu mérites cent fois la renoncule et la 《tifiza》, [2]
Les yeux arrachés, les seins coupés et le ventre fendu
Mais je suis désarmé dès que tu parais.
C'est comme si tu me tenais la tête sous l’ eau !
Comment, comment la chose est-elle possible ?
Plus tu me trompes et plus mon amour grandit.
Par quel sortilège m’ as-tu ensorcelé,
Toi, toi, toi, Timijja d’ Iskatafane !

1. Toi, toi, toi

2 . La renoncule scélérate, la sardoine des Anciens ; plante extrêmement vénéneuse que connaissent bien les Berbères du Grand Atlas. La « tifiza» est le suc du chardon à glu « akhfioun», poison mortel

prière pour une source tarie [1]

… O dieu. entends nos prières !
Qui rendra la vie a nos champs?
Qui nous dira ce qu' il faut faire
Pour apaiser les mauvais génie
Qui ont attiré la foudre sur notre source?
O Génies tutélaires de nos montagnes
Triomphez des puissances néfastes
Pour que la claire source détournée
Réapparaisse là où le feu l' a frappée.
Nous voici humbles et repentants
Devant le roc fermé par la foudre.
O Dieu, pardonne nos erreurs et nos péchés !
O Génies protecteurs de notre montagne,
Si nous avons mérité votre ressentiment,
Qu'il ne retombe pas sur nos enfants !
O Moulay Souliman, Roi des Génies, …
Maître des monts, de la neige et des eaux,
Protecteur des prairies et des troupeaux,
Nous égorgeons pour toi et pour eux.
Voici le grand sacrifice, ô Moulay Souliman !
Voici l' eau pure que les filles vierges
Répandent abondamment sur l' orifice mort,
Car l' eau virginale appelle l' eau virginale
Pour la résurrection de notre source.
O Dieu ! prends en pitié tes esclaves !
Rends-nous l' eau, mère de fécondité,
Génératrice de toute abondance.
Ensemble nous récitons la prière pour l' eau
De toute la ferveur de gens infortunés.
O Dieu clément et miséricordieux,
Exauce le voeu de ceux qui t' implorent !

Si ALI D'IBAKELLIOUN

1. En 1926(ou 28) la foudre frappa la source d'Aguensou n'ouareg dont les eaux irriguaient une douzaine d'hectare. pendant de longue années, les gens sacrifièrent un belier et récitèrent la « tazallitn'ouaman » la prière pour l'eau dans l'espoir que dieu et les saints protecteurs de la montagne ramèneraient l'eau à la source tarie.

l'abandonnée

≪ Laissez-moi pleurer. Mon bien-aimé est parti.
— Pourquoi te désoler comme une petite fille?
Bien d' autres que lui à Mesgounane [1]
Un moi de travail en foret est vite passé
≪ Mes paupières sont battues et mon coeur serré.
— Pourquoi te désoler sans motif ni raison?
Bien d' autres que lui sont allés au Dra [2]
Pour rapporter du henné et des dattes.
≪ Je ne connais plus ni faim, ni soif, ni sommeil.
— Pourquoi te désoler d' une si brève absence ?
Il va revenir demain du marché de Demnat
Avec son mulet chargé et un cadeau pour toi.
≪ Le chagrin me ronge comme la rouille le fer.
— Pourquoi te désoler, peut-être par jalousie ?
Laisse-lui le temps de se rendre à Marrakech
Pour vendre les noix et l'écorce de noyer.
≪ La séparation m'est plus amère que la mort.
— Pourquoi te désoler dans le souci et la crainte ?
Même si le Caïd le retient en prison,
Il sera dans tes bras avant la nouvelle lune.
≪ Hélàs, mon bien-aimé n'est pas en forêt,
Ni en ≪aqebba≫ [3], ni au souk, ni en prison.
Il est parti soldat pour cinq longues années …
Il a dit : ≪la vie est trop dure en nos montagnes ≫.
…Et la mienne, désormais, le sera bien davantage ≫

1. Vaste forêt de chênes près d'Azilal où étaient installés plusieurs chantiers d'exploitation.
2 . L'oued Dra, aux confins du Sahara, avec ses palmeraies.
3 . L' ≪aqabla ≫, l'Orient. Les gens de Marrakech et de la montagne, désignent sous ce nom le sud marocain.

tameksaout[1]

Elle était si jolie, dans les bras de sa mère !
On l' appela Tamayourt, tant elle était douce[2]
Et combien attendrissante à contempler…
Tamayourt a grandit, faisant tourner la tête
Aux jeunes gens ardents et même aux barbes blanches,
Tant elle était jolie et son corps désirable…
Elle s' est mariée — pouvait-il en être autrement?
Avec Bidar qui n' est pas un rayon de soleil,
Boiteux, laid comme la faim et la verge morte, mais … mais …
Mais il est tellement riche qu' il pourrait acheter
Toutes les âmes et tous les faux témoins du pays …
Il a même acheté la belle Tamayourt.
O Tamayourt ! si belle que tu sois aujourd' hui,
Tu seras vite oubliée en ce bas-monde.
Plus tard, un soir, on prononcera ton joli nom
Qui, pour personne, n' éveillera ton souvenir.
Les gens regarderont si la lune se lève…

1. Tamayourt = Clair de lune

2. Autre version : «On l'appelle Tamayourt tant elle était agréable à contempler, comme un clair de lune sur la campagne endormie».

les laveuses de laine

Si nos pauvres doigts sont ensanglantés,
Demandez-en la raison aux épines crochues
Que les brebis ont récoltées tout l'été à l'azib
C'est notre sort à nous, les laveuses de laine
Où est celle qui oserait se plaindre?

Si nos mains sont rouges de froid,
Demandez-en la raison à l'eau glacée
Qui descend des sources où la neige demeure.
C'est notre sort à nous, les laveuses de laine.
Où est celle qui oserait se plaindre ?

Si nous avons épaules et reins brisés,
Demandez-en la raison aux lourdes toisons
Qui nous tiennent courbées, les pieds dans l'eau.
C'est notre sort à nous, les laveuses de laine.
Où est celle qui oserait se plaindre? -

O laine qui réunis la force et la douceur,
Toi qui détiens protection et prospérité,
Nos peines, nous te les offrons avec joie.
Que sont-elles à côté de tes inestimables bienfaits?
O laine, sur nous ta baraka pleine de vertus !

les clous

… Deux clous, deux clous seulement,
Chacun sous le talon d' une sandale…

≪ Mère, ouvre l'oeil sur l' école,
Et s' il sort, mon mari le ≪ taleb ≫
Arrange-toi pour le retenir
Et que Fatima vienne m'avertir.≫

≪ Bergeronnette [1] légère, de tes appels
Tu me harcèles. Que veux-tu ?≫
— Timgharine … Timeghdarine … [2]
Ta femme, O taleb, ne fait pas exception.

≪ Alors, conseille-moi, bergeronnette,
Tu sais que la vieille veille,
Et ma femme, tôt avisée,
À toujours la réponse prête ….≫

— Un clou de soulier de soldat
Sous le talon de la sandale
Te fera découvrir, Ô taleb !
La maison de son amant.

≪ Femme infidèle, écoute-moi,
Moi, ≪Karak-Karak≫, le geai bleu,
Je te dis : va-t-en pieds nus, pieds nus.
La foudre n' avertit pas l' arbre qu' elle choisit !≫

≪ Que cherches-tu, taleb de chez nous,
Après cette averse bénie de ≪nisan≫ [3]… ?≫
— Un clou, mes amis, peut-être deux clous,
Après cette averse bénie de ≪nisan≫ …

1. De même que les Anciens attribuaient à la budyte des vertus protectrices des troupeaux, certaines Populations du Grand Atlas accordent à la bergeronnette («tigzmimit») une influence bénéfique.
2. «Femmes ... Traitresses ....»
3 . «Nisan» période fin avril, début mai, pendant laquelle la pluie est considérée comme particulièrement favorable aux cultures.

≪ Pourquoi sautilles-tu devant moi,
Bergeronnette, la messagère ? ≫
— Pour te montrer, Ô taleb, les empreintes
Des clous sur la terre humide

Qui te mèneront au seuil de l'amant.
Vois-tu l'empreinte du clou de droite ?
Vois-tu celle du clou de gauche?
Te voilà renseigné ? Rentre et tais-toi !

≪ Femme infidèle, moi, le geai bleu,
Je t'ai mise en garde contre le danger.
Et tu n' as pas voulu marcher pieds nus !
Le malheur sur toi. ≪Karak-Karak≫ te dit adieu ...≫

≪ Mon voisin de l' école, je t' en prie,
Garde-moi un instant les enfants .
Ils ont leurs planchettes préparées [4]
Et toi, bergeronnette, que me dis-tu ?

— Taleb ! vite à la maison de l' amant.
Par les jardins, la vieille ne pourra te voir.
Sans mettre l' oreille à la porte
Tu reconnaîtras la voix de Zaïna,

Et aussi celle d' Ali, le séducteur.
Pousse la porte ; elle n' est pas close.
Après ce qu'auront vu tes yeux,
Un homme ne peut que tirer le poignard !

≪ Hélas, je suis un homme perdu.
J'ai égorgé Ali et fendu le ventre
De Zaïna, ma femme coupable
Vers qui les clous m'ont conduit !≫

4 . *Planchette de cèdre («tallouht») qui est à peu près l'équivalent de l'ardoise des écoliers européens*

≪ je suis ≪ ouak-Kouak ≫ la mere Hibou [5]
Ecoutez! Ecoutez tous, que je vous dise
Comment le taleb a ouvert la gorge d' Ali
Et le ventre impur et blanc de Zaïna ! ≫

Deux clous, deux clous seulement ,
chacun sous le talon d' une sandale…

5 . *Le hibou symbolise les commérages, la médisance.*

le feu de ma jeunesse ...

Je croyais périr, périr de chagrin,
Et ne l'oublier jamais, jamais,
Et ne le remplacer jamais, jamais,
Ni dans mon coeur, ni sur ma natte …

Je disais à ma mère, en pleurant :
≪ Plus personne n' enflammera mon coeur
Et nul ne recouvrira son souvenir.≫
Ma mère, sourire aux lèvres et dans les yeux :
≪ Le feu de ta jeunesse, — tu sais où il brûle, —
Le feu de ta jeunesse consumera ta peine.
Celui-ci et ceux-là qui partageront ta natte
Recouvriront et effaceront le souvenir …

Ma mère avait la sagesse des mères …
Car ma peine s' en est allée, s' en est allée
Comme s' effiloche une vieille ceinture de laine.
J'ai cédé au premier nouveau, comme tu l'aurais fait,
Au second, à d' autres et à d' autres encore
Dans l'ombre de la nuit, aux heures claires du jour,
À l'aube, au crépuscule, — tu en ferais autant ..—
Car sans cesse m' embrase le feu de ma jeunesse.

Comme l' oublier m'est devenu facile !
Sur les dalles du torrent, au milieu des maïs,
Ou le front comme un tronc jeté à terre …
Femmes que dévore le feu de la jeunesse,
Ne dites pas, hypocrites, que vous n' en feriez autant
Quand la fièvre d'amour bouscule toute honte !
Cette nuit, qu' une large poitrine sur moi s' appesantisse
Et chasse à jamais chagrin, regrets et souvenirs …

Moi qui croyais périr, — de quel chagrin déjà ?
Et ne l'oublier jamais, — mais qui donc déjà ?
Comme il m'est facile de le remplacer
Et dans mon coeur et sur ma natte !

chanson des petites bergères d'ichebakane [1]

Tandis que je dormais, ils ont tissé, les Génie,
Maîtres tout-puissants des monts et des eaux,
Ils ont tissé un beau tapis blanc d ≪ ouaïzrou ≫ [2]
Semé de creux pleins d' herbe verte et fine.
Les fleurs bleues d' ≪ amezroï ≫ et de lavande [3]
Demeurent ouvertes tout le jour et la nuit,
La nuit, pour abriter les vers-luisants …
Les touffes arrondies de ≪touchekt≫ et de ≪tardma≫ [4]
Sont comme de petites meules de paille dorée
Eparpillées sur l' aire à battre le grain.
Il manquait du rouge à mon tapis, du rouge !
Les coquelicots sont éclos avec le soleil
Et les papillons jaunes attendent pour s'y poser
Que tombent les larmes de la fraîche rosée …
Pour les troupeaux bêlants, les bergers solitaires,
Matin et soir, puisent l' eau claire
Des étangs calmes et miroitants de la Tignousti.
Ils sont comme des yeux bénis ouverts vers le ciel
Pour supplier que Dieu envoie les orages d'été,
Les grandes pluies de l' ouest et les neiges d'hiver !
Si je pouvais faire des bouquets de toutes les fleurs,
De toutes les fleurs du beau tapis des pâturages,
Il n' y aurait pas assez de folle avoine pour les lier
Ni assez de mulets pour les porter au village …
Il est si vaste que je ne vois jamais les bords
Du Tapis des Maîtres des Monts et des Eaux

1 . Ichebakane est un étroit défilé de la Haute-Tassaout. Quelques pittoresques «tighermin» hantent ce lieu sinistre, au pied des falaises méridionales du plateau Tignousti.

2 . Plante compacte, à courtes tiges aciculaires, d'un blanc laiteux.

3 . Plante plaquée au sol, presque sans feuilles, fleurs bleu-ciel.

4 . La «touchekt» est une sorte d'ajonc formant des boules tellement compactes qu'elles sont impénétrables à la pluie. Les bergers les utilisent pour couvrir leurs abris. Les racines charnues et très blanches passées à la flamme et écrasées entre deux pierres, servent à la nourriture et des mulets. La «tardma» est une variété de genêt touffu à tiges rigides ne dépassant pas vingt centimètres et se couvrant de fleurs jaune d'or.

aqed ikhf !

… ≪ Aged ikhf ≫ ![1] .Le ciel si noir soit-il,
Ne pleut pas aussi fort qu'il tonne !
Boujmaa, fils de Mansour des Aït Ikkou,
Boujmaa, ≪moqellif≫ [2] de notre village,
Cesse de te lamenter pour ce papier …
L'inquiétude t' a creusé les joues,
Tu as perdu le sommeil et l'appétit
À cause de Madani, le messager
Qui t' a remis convocation du Caïd.
En cet état, comment iras-tu à Dar Jakir ?[3]
La colère du Caïd tient dans le creux de la main,
Et tu l' imagines débordant du bassin ![4]
Laisse passer le flot des paroles amères,
Comme on attend la décrue du torrent.
Le silence épuise la colère
Comme le saule lasse le vent.
La réponse amène la réponse
Comme le souffle ranime le tison.
Ta tête est pleine de crainte et de punitions.
As-tu donc tant désobéi à notre Caïd ?
Connais-tu seulement les griefs contre toi ?
L'eau n' est pas encore venue
Et tu relèves déjà ta jellaba ! [5]
Crois-moi, le ciel, si noir soit-il,
Ne pleut pas aussi fort qu' il tonne …

1. «Aqed ikhf», littéralement : Attache ta tête. Correspond à «Réfléchis. Fais appel à ta raison.»

2. «Moqellif» ou «mogaddem», chef de village.

3. C'était la résidence du Caïd des Infetouak.

4. Il s'agit de la «tassas » en cuivre des Arabes et des Berbères, servant à se laver les mains et à se rincer la bouche. C'est l'aquamamille des Romains.

5 . Proverbe exprimant une crainte prématurée.

complainte

… ≪ mes amis, allez, allez au marché de Demnat,
laissez-moi seule et dans ma peine,
laissez le pauvre Ameur d' Ait Ali n' Ittou
Car sa maladie ne connait pas de remède,
Orgueilleux comme le roc d' El Ghazy, [1]
Mon coeur était dure comme lui.
A présent, un amour malheureux m' accable.
Je suis flétri comme le maïs de la canicule
Attendant, affaissé, l' eau d' irrigation.
Et mon coeur lui aussi se dessèche…
Jamais je n' avais connu le chagrin
C' est un champs qui m' est tombé en héritage,
Et où, disait-on, germe l' amour partagé…
Je l' ai cultivé saison après saison
Sans espérer en une proche moisson.
Le père, méprisant, n' a daigné me répondre
Et Bihia, aux éclats, je l' ai entendue rire !

1.Promontoire vertigineux dominant un coude de la Tassaout, prés du village d'Ait Ali Ou Ittou.

l'oiseau de mort

Quel est ce grand oiseau qui souille notre ciel
Le ciel des hommes libres que sont les Aït Abdi?
Il est venu à l' aube, sur nos sommeils paisible,
Il a longtemps tourné sans battre ces ailes
Comme plane la cigogne, les ailes étendues.
Mais c' était bien plutôt le lent vol du vautour
Prêt à fondre sur la basse-cour inquiète.
Nous n' avons pas tardé à comprendre, Hélas !
Qu' il étais le grand oiseau de malédiction.
Et soudain, tout ensemble, tonnerre, éclairs et foudre.
IL n' y avait plus ni ciel ni terre. rien que la peur.
Les hautes et les petites maisons se sont écroulées
Dans le fracas, le feu, la fumée et la poussière
Et aussi dans les cris des femmes et des enfants
Qui n'étaient pas tout à fait morts !
À côté de nos vaches et de nos moutons éventrés …
Nous perdons nos balles à tirer sur l'oiseau maudit.
Il a regagné son nid, l' Oiseau du Diable.
O Dieu miséricordieux, nous nous demandons pourquoi,
Pourquoi l'oiseau de mort a choisi notre village
Pour détruire les foyers et tuer les enfants.
Maintenant, il faut ensevelir nos fils ensanglantés.
Il ne nous reste plus que les yeux pour pleurer.
L'oiseau de mort, peut-être, reviendra-t-il demain ?
Il paraît que c' est ainsi que procèdent les Roumis
Auprès des montagnards libres depuis toujours,
Les hommes libres se refusant à la ≪targuiba≫… [1]
Que faire ? Dans le bien, dans l' adversité, louange à Dieu !

SI ALI D'IBAKELLIOUN

1. *Targuiba : solennité au cours de laquelle la tribu vaincue tranchait les jarrets d'un taureau en signe de soumession, devant les vainqueurs assemblés.*

pourquoi ... ?

Voisines, pourquoi aurais-je honte de moi-même ?
Voisines, vous me regardez d' un oeil méchant
Où la jalousie l' emporte sur le mépris,
Parce que mon pertuis 1 est mon gagne-pain 2
Vous ne pouvez en faire autant, voisines !
En vous voyant, les hommes ont des nausées 3
Et vos maris, quand ils ont vendu un veau
Viennent le soir frapper à ma porte.
Le fermier vit de sa terre et de son bétail.
Le maréchal-ferrant des fers qu' il place.
L'épicier ambulant des denrées qu'il vend.
Et tous encourrent les reproches de leurs clients …
Moi qui n' ai jamais causé de tort à personne,
(Pourriez-vous en dire autant, bonnes voisines ?)
Je loue un peu de mon corps qui est mon bien
Sans jamais essuyer le moindre reproche,
Comme vous louez vos mains pour un travail au champ.
Vous dites avec dégoût : ≪Itto se vend aux hommes !≫
Bonnes voisines, essayez donc d' en faire autant !
Moi je suis belle, je sens bon et j'attire les hommes
Comme les fleurs du printemps attirent les abeilles ..
Pourquoi aurais-je honte de moi-même, bonnes voisines ? 4

1. pertuis = Mririda disait «tahfira», diminutif de «ahfir» : le trou.

2. gagne-pain = Mririda disait «nsouour aroum».

3 nausées = Mririda disait «iraran", vomissements.

4. moi-même = «nki ou nkid-ikhfinou». Mot à mot : «moi et moi avec ma tête».

tu n'emporteras ...

Mon frère, ma soeur, tu n’ emporteras, avec toi
Que ce que tu as vu, mangé, bu et revêtu …
L'or et l'argent qui te causent peines et soucis
Ne te suivront pas dans la fosse, à tes côtés.
Tu laisseras là ton or et tes biens au soleil
Et le pauvre qui n’ a rien, ne laissera rien,
Lui, sans regrets, toi avec le poids des tiens.
Quand ils reposeront terre dessous et terre dessus,
Qui donc distinguera le Caïd du berger
Tous deux aussi dépouillés l’ un que l’ autre ?
A quoi bon accumuler tant d'argent, tant d'argent ?
Tu ne l’ emporteras pas dans ton suaire,
Et plus tu en amasses, et plus tu en désires.
Le mulet repu refuse l’ orge qu’ on lui offre
Et toi, sacoche pleine, tu réclames toujours …
Va-t-en interroger les tombes du cimetière.
Peut-être entendras-tu la voix de la sagesse.
Parce qu’ elle a trop souffert, Mririda te dit :
≪ Evite avec soin les épines des sentiers
Pour ne cueillir que les fleurs qui te plaisent.
Profite du jour, de l’ heure et du moment
Pour goûter à tous les plaisirs de ce bas-monde.
Ayant bien vécu, quand la mort viendra te prendre,
Tu n'auras rien à regretter de la vie.
Mon frère, ma soeur, tu n'emporteras avec toi
Que ce que tu as vu, mangé, bu et revêtu.

Les deux premiers vers sont la traduction mot à mot d’une vieille sentence de la plaine et des monts du Maghreb. À n’en pas douter, Aristippe de Cyrène a trouvé en Mririda une fervente adepte de sa doctrine du plaisir. Dans une autre chanson rique j àì intitulée «RIK» (Maintenant), Mririda décrète que seule compte l’heure présente avec le maximum des Joies qu’elle peut procurer.
N’est ce pas là, la meilleure conception de la vie pour une courtisane ?

adern [1] et aboujdar [2]

Il a dit, Adern du chêne géant :
Je resterai longtemps sur ma branche,
Ferme dans solitude cupule! ≫
… Si dieu veut, Adern, si dieu veut..

Si le vent d'automne n' avait point soufflé
Adern serait encore sur sa branche.
Si la pente n'était pas si forte
Il n'aurait pas roulé jusqu' à la rivière.
Si la rivière n' était pas en crue,
Il se serait arrêté sur la berge …
Et maintenant, qu' en reste-t-il ?

Il a dit, Aboujdar du pin géant
≪ Je serai longtemps sur ma branche
Lourd de mes graines sous leurs écailles !≫
… Si Dieu veut, Aboujdar, si Dieu veut

Si le vent d' hiver n'avait point soufflé,
Aboujdar serait encore sur sa branche.
Si les bergers n'étaient pas passés par là,
Il n'aurait pas été ramassé à terre.
Si les bergers n'avaient pas eu froid,
Il n'aurait pas été jeté dans le feu …
Et maintenant, qu' en reste-t-il ?

Notre commune mesure, c' est le néant.
La fin peut être différente,
Plus ou moins proche ou éloignée,
Mais c' est la fin tout de même
Quand vient l'heure choisie par Dieu
≪ Koul ma isker Rbii, ghir Ikheir≫ [3].

1. Adern = gland de chêne vert.
2. Aboujdar = strobile du pin d'Alep.
3. «Tout ce que fait Dieu, rien que le Bien». Expression qui contient toute la résignation suprême.

bab tagant [1]

Le garde forestier d' Ait Tamellil a infligé une amende,
Une amende de six cents douros, sans parler du mois de geôle,
Aux gens de Tasselli. Et pourquoi ? Le croirez-vous ?
Pour une centaine de perches de chêne et de thuya.
Afin que nos maisons ne soient pas sans terrasses …
Inutile d' attendrir son coeur ou de lui parler raison.
Il n' a aucune compréhension des choses de chez nous.
Il répond toujours : ≪Le dahir ! Le dahir !≫ [2]
Ceux qui ont fait le dahir ne sont pas nés dans nos forêts !
O Maître de la forêt ! pourquoi ne frapper d' amende,
D'amende et de prison au bureau d' Imilil,
La Tassaout qui a emporté les peupliers d' Anfeg [3]?
C'est là bien autre dommage que nos cent perches !
Et tu devrais écrire sur ton carnet le nom,
Le nom de la foudre qui, pendant l'orage,
À fracassé pins et noyers d' Ibouroudène !
Ne peux-tu confisquer la hache du feu du ciel ?
Et qu' attends-tu pour envoyer en prison à Imlil
Celle [4] qui, cet hiver, a déchaîné la tempête.
L'ouragan a brisé des milliers de baliveaux.
En vérité, la belle coupe sans permis que voilà !
Et pour cent perches, don de la nature généreuse,
Tu t' arroges le droit de nier cette bénédiction de Dieu !
Comme si la forêt était bien du Makhzen
Et non propriété immémoriale des gens de Tasselli !
Nous nous inclinons devant les rigueurs d' une loi,
Une loi dénuée de bon sens et violant nos coutumes.
Mais peut-on t'en faire grief, Bab-Tagant ?
Tu es Bab-Tagant, Bou Tagant et tu ignores Dieu [5].

1. Littéralement : le maître de la forêt, le garde forestier.

2. La loi

3. Allusion à une crue dévastatrice qui ravagea la vallée de la Tassaout.

4. Sans doute, Aïcha Taboukad, la méchante fée qui commande aux fléaux ravageant les campagnes.

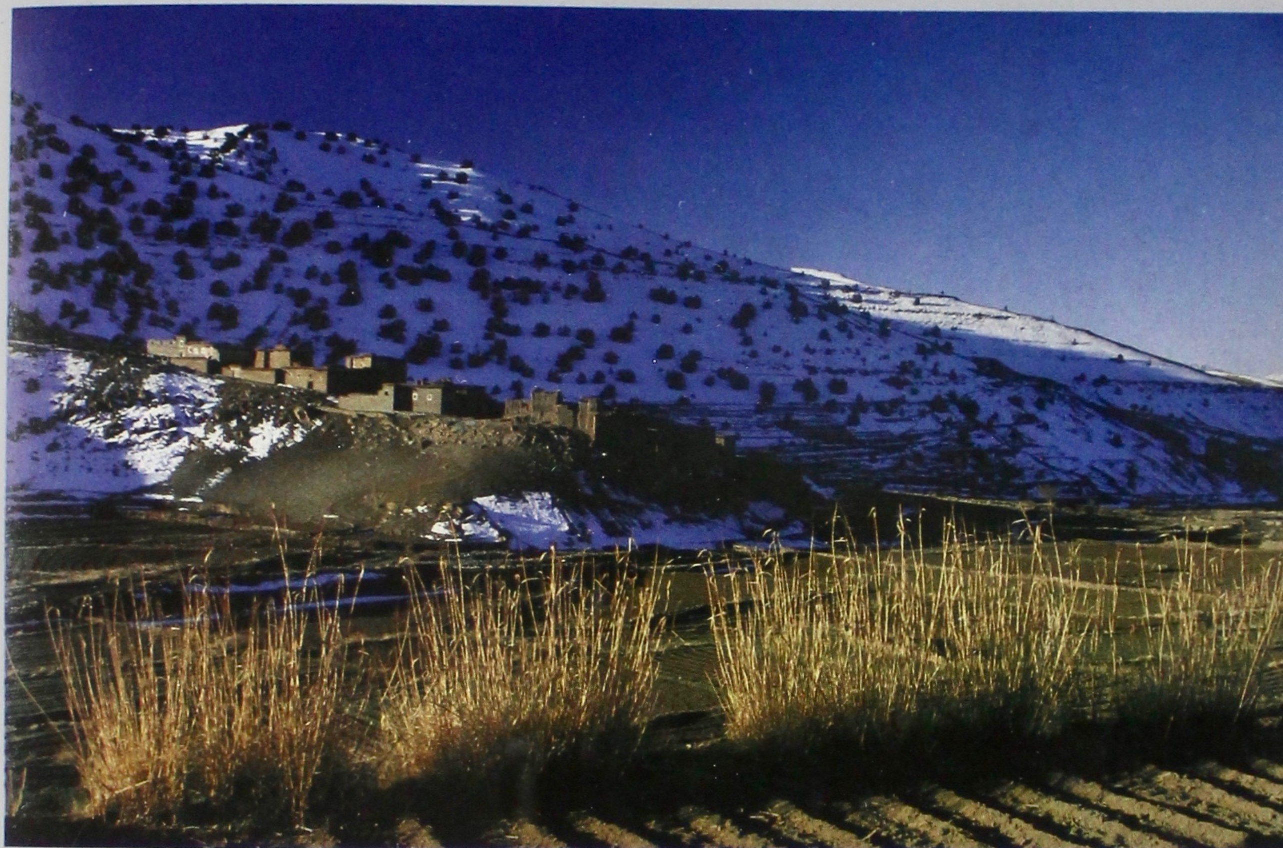
5 . «Bab-Tagant», le garde-forestier. «Bou- Tagants », le sanglier. C'est sur ce jeu de mots que se termine Cette diatribe ironique où s' exhalent raillerie et rancoeur.



L'audace et l'harmonie, caractères spécifiques de l'architecture exceptionnelle de Magdaz.



Sourire du matin sur les terrasses fleuries de Magdaz.



Le village d'Ighirine, en Aït-bou-Guemez, au lever du jour.



Ambiance matinale en Aït-bou-Guemez.



Souk aux moutons d'Imilchil.

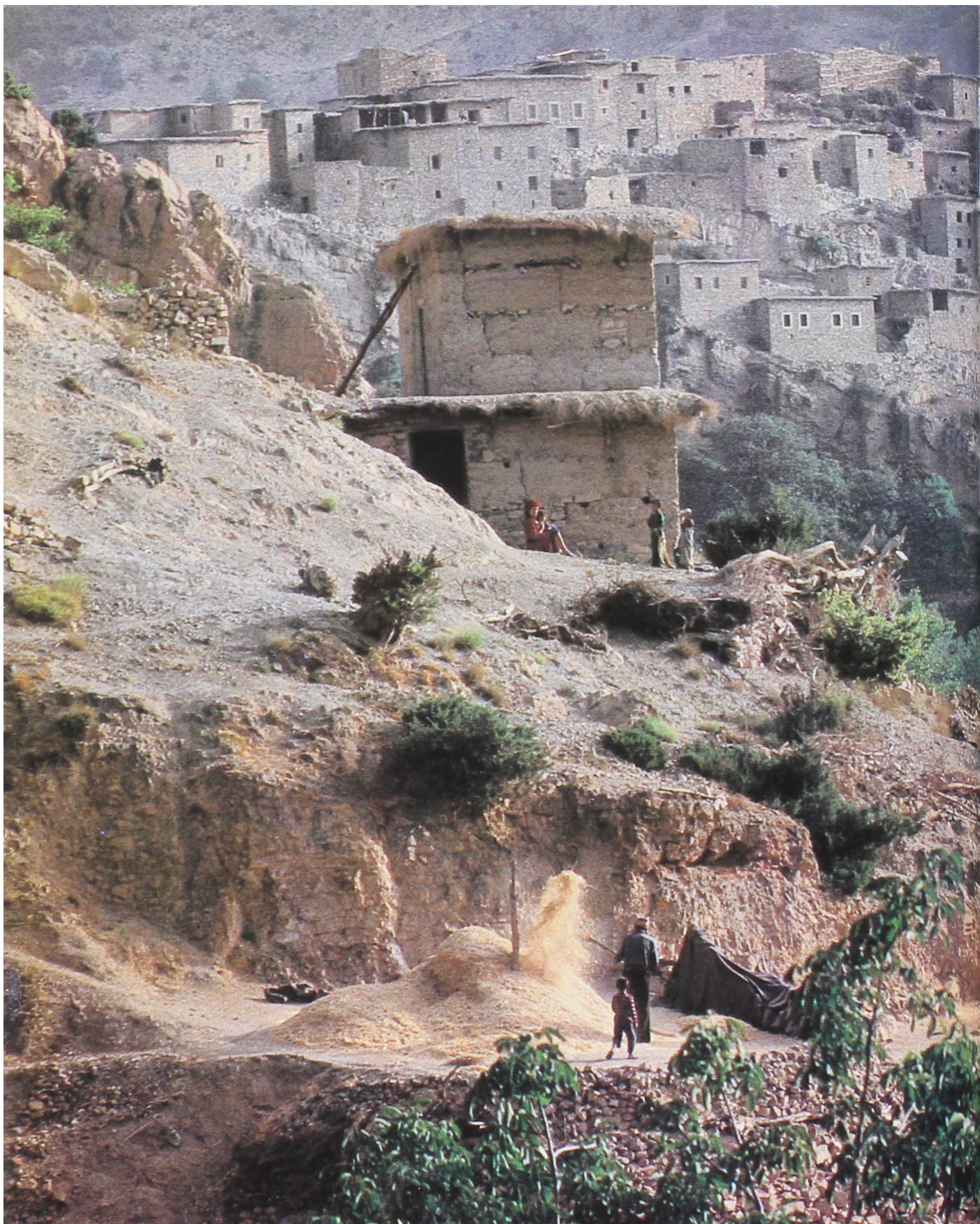


L'oued Aït-bou-Guemez à Ighirine.

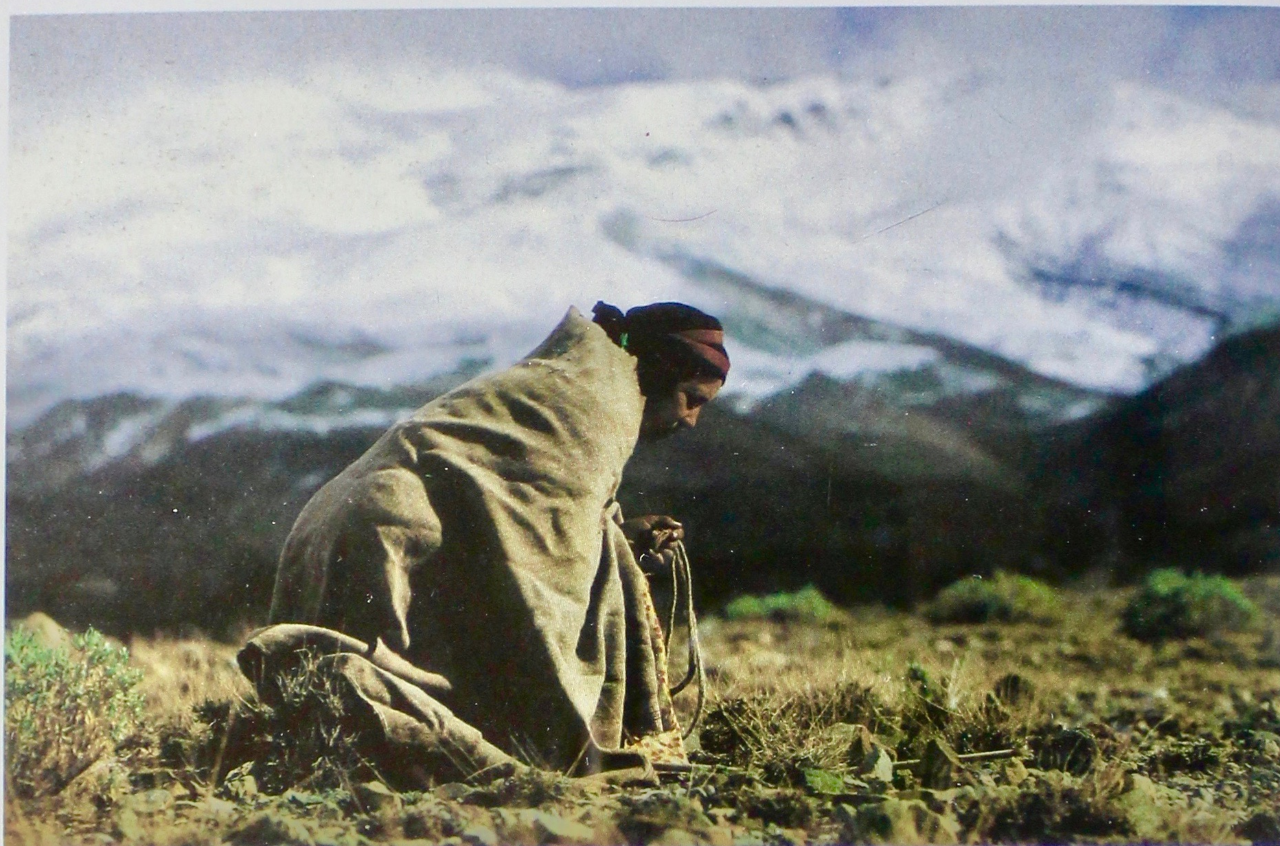


Porteuse d'eau dans la vallée de l'assif Tissili.

Scène de vannage à Toufghine. ►







Bergère d'Imi-n-Oulaoun, sur le versant sud du Mgoun.



Le hameau d'Aït Lhabous, près de Toufghine.



Au village de Tazegzaout, en Aït-bou-Oulli, deux générations de demeures familiales.



Petite fille d'Aït Ali-n-Ito



Sourires de jeunes filles au lever du jour.



L'invitation au thé, à l'approche de la nuit.



Tamzzirt et le Jbel Izerwane (3154 m) en pays Aït Affan.

tameksaout, manza kmim ... [1] *?*

Quand elle est partie, il lui a dit, son maître :
≪ Bergère, prends garde, bergère, à qui te dira :
≪ Bergère, comment vas-tu, bergère ?≫ …
— Thamou, la bergère, descend de l' azib, là-haut,
Où elle a porté pour la semaine, la semoule et le sel,
Le sucre et le thé aux bergers de l' azib, là-haut
Elle descend, la ≪tigiwit [2]≫ au dos, la corde serrant la poitrine.
Las sont ses jarrets, car elle est en marche depuis la dernière étoile.
Et déjà la voici, déjà, revenant au milieu du jour.
L'heure brûlante l'invite à chercher fraîcheur et repos.
Elle ferme les yeux et s'endort à l'ombre des thuyas,
L' outre en peau de chèvre pleine de beurre à son côté.
C' est ainsi que l' ≪aattar≫ [3] l' a saisie dans son sommeil.
Elle peut crier, Thamou la bergère, elle peut crier.
Seule l' outre de beurre pourrait porter témoignage !
≪ Pourquoi pleurer, bergère ? Je ne t' ai pris que cela …
Rentre au village les yeux secs, et ne dis rien surtout …
Avec le beurre frais qu' attendent tes maîtres≫.
Le colporteur satisfait a rejoint son compagnon.
≪ J'ai vu une jolie fille et une outre de beurre frais.
Du beurre, j'en ai ! Mais c' est la fille que je n' ai pas !
La fille, je l' ai prise et laissé l' outre de beurre ..≫
L'autre colporteur a dit : ≪Par là, la bergère ?≫
L'autre colporteur a rejoint la bergère en peine
Et il a bien fallu encore, la bergère en peine
Elle pleure sa malchance, la honte sur eux !
Et pleure bien davantage le beurre de ses maîtres
En songeant aux cris et aux coups qui l' attendent.
L'autre colporteur retrouve le premier, les sans-foi !
≪ J'ai vu la jolie fille. Je n' en ai pas à la maison.
J'ai vu l' outre de beurre. Je n' en ai pas à la maison.
L' outre, je l'emporte. La fille, deux fois je l' ai prise …
Bergère ! comment vas-tu ? ≪Ar-imal ! Ar-imal !≫ [4]

1. «Bergère, comment vas-tu ?»

2. Outre en peau de chèvre servant au transport du beurre

3. L'épicier ambulant

4. «À l'an prochain !» Expression employée ici dans un sens ironique.

une bague, Ô seigneur ...

Il y avait un ≪taleb≫, un sage,
Qui se mit en tête d'éprouver les hommes
En leur bon sens et leur coeur charitable.
Il se dévêtit complètement
Et s' en fut chez un riche marchand :
≪ Que te manque-t-il, homme nu ?
— Une bague, Ô Seigneur !≫

Il s' en fut chez un homme aux cent brebis
Qui n'avait jamais connu la faim :
≪ Que te manque-t-il, homme nu ?
— Une bague, Ô Seigneur !≫

Il s' en fut à l'audience du Caïd
Aveugle et sourd aux misères humaines :
≪ Que te manque-t-il, homme nu ?
— Une bague, Ô Seigneur !≫

Il s' en fut au bureau du ≪Hakem≫.
À la porte, le Chaouch l' arrêta :
≪ Que te manque-t-il, homme nu ?
— Une bague, Ô Seigneur !≫

Il s' en fut auprès d' un pauvre hère
Tout autant dépouillé que lui :
≪ Que te manque:t-il, frère nu ?
— Une bague, Ô Seigneur !≫

Il s' en fut à la source des femmes.
Les jeunes filles baissèrent les yeux :
≪ Que te manque-t-il, homme nu ?
— Une bague, Dieu vous aide !≫

Le sage parvint chez un berger
Riche des méditations de la solitude :
≪ Homme, dit le berger, voici ma jellaba
Et viens partager mon pain …. ≫

Alors le sage dit au berger :
≪ Serais-tu donc le seul, Ô berger,
À posséder la lumière du bon sens
Et dans le coeur le cri de la pitié ?
Que pouvais-je mieux répondre
Aux gens dénués de raison et de coeur :
≪ Que te manque-t-il, homme nu ?
— Une bague, Ô Seigneur !≫

tagat [1]

Une malédiction, une malédiction cruelle
À voulu que j' appartienne à tous les hommes.
— Que Dieu vous en préserve, Ô jeunes filles … —
On m'a jeté un sort. Peut-être était-ce déjà écrit
Quand j'étais encore dans le ventre de ma mère ?
Tant que je resterai jeune et désirable
Mon sort est d' aller de la natte à la cuvette
Et de passer mon temps couchée ou accroupie …
Les hommes se font aimables pour que je leur cède,
Mais leur politesse est morte dès le désir éteint …
Ces passants amoureux, ils se servent de moi
Comme au long du jour on se sert de la ≪tagchoult≫ [2]
Ou de l' âne qui tire sans repos sur la corde du puits …
Je les hais, je les hais et pourtant j' ai besoin d' eux [3]
Malgré la répulsion et la fatigue que me causent
Leurs gouttières ≪zound taranim n' oufous≫ … Achakoum [4][5][6]
Je les hais, je les hais et le plaisir qu' ils me doivent
Je ne veux pas le partager avec eux.
Mon corps vendu, souillé par le venin des hommes,
Je voudrais le brûler, tant l' ai-je pris en dégoût …
Le mauvais oeil sur moi ne relâche pas son étreinte
Comme le rapace tient la perdrix en ses serres.
On n'échappe pas à un malheureux destin
Pas plus que le grain de blé n' échappe à la meule …
Je suis une fille à hommes et le demeurerai
Comme la mule entravée ne peut se libérer.
Moi aussi, comme les femmes que j' envie,
J'aurais voulu un mari, un seul homme, un seul …

1 . «Tagat» = malédiction

2 . «tagchoult» = outre en peau de chèvre encore revêtue de ses poils. Remplie de lait et suspendue à une poutre, elle est fortement agitée pour Provoquer la formation du beurre. C'est la baratte berbère.

3 . «Je les hais» : c'est la traduction que j'ai donnée à l 'expression «ils sont montés sur ma prunelle» employée par Mririda et qui signifie «Je ne veux plus vous voir, je vous déteste».

4 . «gouttières (on dit aussi «chanlatte»). En dialecte berbère : «tammajert», au pluriel «timmerjatine» tronçon de perche creusé Sur toute Sa longueur et faisant office de tuyau assurant l'écoulement des eaux de pluie des terrasses. On devine que pour Mririda, il ne s'agit pas de ces gouttières-là ….

5. «Zound taranim n'oufous»s = comme l'avant-bras

6.«Achakoum» = je vous demande pardon

Qui m'aurait assuré le pain, les vêtements.
J'aurais eu des enfants, leurs rires et un foyer.
Mon foyer à moi, c' est la malédiction …
Les deux mots sur les lèvres sont si près l' un de l' autre !! [7]
Faut-il en rire ou en pleurer, Ô mes soeurs ?
Les joies d' épouse et de mère ne sont pas pour moi.
Jusqu'où me conduira cette malédiction ?
Edentée, les yeux chassieux, le visage hideux,
Je briserai alors mon miroir avec horreur.
O Dieu Tout Puissant ! épargne-moi de vivre
Dans la misère, la douleur et dans la honte !
Comme la vieille Izza qui va de porte en porte
Et qui dort n'importe où dans ses haillons puants !
Izza était belle et ses amants innombrables.
Et maintenant ? Et moi deviendrai-je comme elle ?
Mririda ! Mririda ! seras-tu donc celle-là
Qu'on regarde avec dégoût et pitié ?
— Alors, sans plus attendre, Ô Mort, sois la bienvenue !

7. Mririda est sensible aux similitudes phonétiques, ainsi : ≪takat≫ (foyer, clan) et ≪ tagat≫ (malédiction).

Ce poème est le seul qui ne reflète pas l'émotion discrète propre à Mririda. C'est un cri de désespoir où la révolte brutale a pris la place de l'habituelle résignation de la poétesse.
Mririda s'accommode mal de la condition de courtisane et c'est pourquoi Sa poésie ne respire guère la gaieté. Elle s'insurge contre la cruauté de son sort. Les paupières tuméfiées par des années de luxure, elle se penche sur son passé et sur son présent qui lui font horreur et elle évoque avec angoisse ce que sera sa vieillesse.

l'affront

≪ Tu te trompes, Mère de mon ancien mari,
Si tu penses un instant que je suis dans la peine,
Et va dire à ton fils qui m'a répudiée
Que sont partis de ma mémoire et de mon coeur
Les bons et mauvais jours de notre vie commune
Ainsi que brins de paille se dispersent au vent …
Je ne garde pas le moindre souvenir
Des fatigues des travaux des champs,
Des charges qui m'ont meurtri le dos,
Des cruches qui m'ont marqué l'épaule,
De mes doigts brûlés à cuire le pain
Et des os qu'il me laissait, les jours de fête …
Il a repris les bijoux [1]. Me les a-t-il jamais offerts ?
M'a-t-il seulement donné des coups ?
M'a-t-il seulement prise en ses bras ?
Il ne m'en reste aucun, aucun souvenir …
C'est comme si je ne l' avais jamais connu.
Toi qui fus ma belle-mère, va dire à ton fils
Que je ne sais même plus son nom !≫

1. Il s agit des bijoux offerts à l'occasion du mariage. Ils demeurent cependant propriété du mari qui les reprend en cas de divorce.

manis idda [1] ?

Où est-il parti, mon aimé, où est-il parti ?
Ici, ni moi ni les voisins ne peuvent le savoir
Car notre vallée est petite et le monde immense.
Mon coeur se déchire peu à peu chaque jour
Comme s' écarte la béante lézarde du mur.
Est-il soldat ou bien chez les gens de Dar-Beïda [2] ?
Pour mettre de la braise sur ma blessure ouverte
Sa mère prétend qu'il est avec ceux de Bordeaux [3],
Et que plus tard, la sacoche pleine à craquer,
Il reviendra pour épouser une autre, une autre …
Moi, je ne crois pas qu'il ait franchi la mer.
Même si son amour pour moi s' est éteint peu à peu
Comme blanchissent les cendres chaudes du foyer,
À son retour son coeur réveillé me reconnaîtra.
La clématite coupée remonte toujours à l'arbre.
Et je saurai être le tronc qu'il voudra encore étreindre.
Où est-il parti, mon aimé, où est-il parti ? …

1. «Ou est-il parti ? ...»

2. Dar-Beïda : littéralement «Maison Blanche». Casablanca

3 . Durant la guerre de 1914-1918, on recrutait de nombreux travailleurs qui s embarquaient pour Bordeaux. Depuis, l'expression «Gens de Bordeaux» s'applique aux travailleurs employés en France, et Les Chleuhs en constituent la majorité

Ô moulay souliman ...

Ils ont dit, le Père et la Mère :
≪ Jamais elle ne sera ta femme
Et l' aïeul, de ses deux poings fermés,
S' est frappé la tête à grands coups.
Ils ont dit, le Père et la Mère :
≪ Jamais il ne sera ton mari !≫
Et l' aïeul, de ses poings fermés,
S'est frappé la tête à grands coups.
Gens de la vallée, auriez-vous l' idée d' unir
Ces gens-là, - oh ! ces gens ! à ces gens, - oh ! ces gens là !
Ennemis avant de naître, depuis des générations.
Entre eux, il y a du sang, des deuils et la haine
Comme un mur plus haut que le Taïssa …
Puisqu'ils ne pourront vivre ensemble,
Ensemble ils veulent mourir, les deux amants.
Le désespoir d'amour est sourd à la raison.
Ils sont partis sans rien dire. La nuit tombait,
À l'heure où la marmite est sur le feu
Comme un cavalier noir sur un rouge cheval
Qui se débat très fort et rue sur place.
Au fond de la vallée, ils ont dû s' arrêter,
Tandis que, là-bas, de ses deux poings fermés
L' aïeul se frappait la tête à grands coups.
Le tonnerre gronde, les éclairs griffent le ciel.
≪ O Moulay Souliman, Roi des Génies,
Maître des bois et des eaux,
Nous.t' invoquons de toute notre âme.
Nous n'avons plus envie de vivre,
Nous quittons ce bas-monde, serrés l' un à l' autre
Et fais que la mort nous réunisse à jamais !
O Dieu, reçois-nous en ton pardon et ta miséricorde !≫

1 . *Le tonnerre*

Moulay Souliman a entendu leur prière.
Il appelle ≪Iggig 1≫ et le feu du ciel
Exauce le voeu des amants désespérés.
… À jamais, à jamais vous serez unis.
Tu seras le laurier-rose géant 2,
Elle sera le fidèle chèvrefeuille.
Tu la soutiendras de toute ta force,
Elle t' entourera amoureusement de ses bras,
Comme dans votre dernière étreinte.
Du vent et du froid, tu la protégeras.
L'été, tu l' abriteras de ton ombre.
Elle s' élèvera jusqu' à ton front.
Tu tiendras sa tête sur ton épaule.
Le guêpier vous annoncera la canicule :
La palombe, l' automne ; la corneille, l'hiver.
Et les tourterelles ivres d'amour
Chanteront pour vous le renouveau …

2 . Dans certaines vallées, en pays Imerhane entre autres, le laurier-rose est une véritable curiosité. Il atteint parfois une hauteur de quinze mètres et un diamètre à la base de soixante centimètres. Pendant la floraison, tout l'été, c'est un spectacle inoubliable que ces méandres d'un rose éclatant sertis entre les parois noires d'un ravin.

l'écho

O Moulay Souliman, Maître des Génies des monts,
Quels sortilèges bénéfiques ou funestes
Nous frappent par la voix de l' écho ?
O Génies tout-puissants des forêts et des eaux,
Pourquoi empruntez-vous la voix des vivants
Ou, qui sait ? celle des gens du Pays des Morts ? …
Lorsque j'étais petite fille, avec mes soeurs,
J'aimais appeler les échos des vallées profondes
Toujours fidèles aux mêmes rendez-vous.
Dans mon attente, la joie se mêlait à l' effroi.
Les voix mystérieuses revenaient de là-haut
Non comme nos propres voix en retour
Mais comme celles des bergers des pâturages
Ou, qui sait, celles des gens du Pays des Morts …
Maintenant, je suis femme et j'ai un amant,
Un amant qui est à l' azib pour trois mois d'été,
Avec chèvres, brebis et béliers batailleurs.
Là-haut, il y à aussi quelques jeunes femmes,
Jeunes femmes qui me causent bien du tourment.
Ce soir, je veux qu'il m'appelle, mon ami.
Je voudrais l' entendre crier : 《Doho ! Doho !》
Les jeunes femmes ne me causeraient plus de tourment …
Alors à la montagne, j' ai jeté mon nom.
L'écho, le bel écho, vers moi n' est pas descendu …
Le coeur étreint d' une douleur soudaine,
Une fois encore j'ai crié : 《Doho ! Doho !》
Vainement, je l' ai attendu, l' écho, le bel écho …
La voix de mon ami ne m'a pas répondu.
Je sais bien à présent qu'il a dû m' oublier.

habiba

≪ … Je sais, les voisins chuchotent :
≪ Qu' a donc notre petite Habiba ?
Ses yeux battus trahissent sa peine.≫
Comment mes joues seraient-elles fraîches ?
Les larmes amères sont ma boisson
Et le noir chagrin ma nourriture.
Miloud, ô mon ami, tu me fuis !
Cela t' a pris aux premiers froids.
Avant, tu m'appelais chaque soir
Pour m'emmener derrière les haies.
Qu'est-ce que l' aveugle demande à Dieu ?
Deux yeux. Et toi que le ciel a comblé,
Tu fais comme si tu ne voyais pas !
Ma mère me reproche le seuil [1],
Mes fibules d' argent, mon foulard de tête
Et ma ceinture neuve de laine rouge
Que je porte pour toi, vainement …
Comment mes joues seraient-elles fraîches ?
Les larmes amères sont ma boisson
Et le noir chagrin ma nourriture … ≫

1. C'est-à-dire, d'être souvent hors de la maison.

itto

Pour en avoir versé, je connais le goût des larmes
Que font couler la médisance et l'envie …
Itto ! Prends garde ! C' est moi, Mririda qui te le dis !
Itto la divorcée, la délaissée si jeune,
Pas une femme qui ne sache où tu te rends,
Chaque jour, après la prière de l' ≪âcer≫ …
Tu va couper de la luzerne, c' est vrai ;
Et tu reviens les bras chargés d' herbe, c' est vrai,
La rusée ! Peut-elle avoir meilleur prétexte
Pour aller retrouver Madane, le fils du Cheikh
Au ruisseau d' Itbirème, sous les thuyas touffus.
Bien sûr, des filles les ont surpris, sans être vues.
Elles ont parlé, elles ont parlé … Langue et venin !
Les femmes sont sans pitié pour les autres femmes.
Bonnes voisines ! nous n' oserions chose pareille !
O Saints Patrons du pays ! Protecteurs de nos foyers !
Faites que Madane n' épouse jamais cette fille-là !
… Mais Izza la jeune et toi, Doho, qui n' est plus jeune,
Votre méchante humeur n'est-elle pas plutôt de l'envie ?
Vous êtes comme la bergère qui criait : ≪Je ne veux pas !≫
Tout en dénouant sa ceinture de laine rouge …
Comme si votre dépit de femmes jalouses
Pouvait vous donner les charmes qui vous manquent !
Les charmes d' Itto ! son sourire et ses blanches dents,
Son doux regard qui subjugue les hommes,
Sa croupe, ses hanches mouvantes et prometteuses,
Sa souple démarche des panthères d'Ouabzaza,
Et sur ses épaules, ses cheveux Soignés au henné …
En la voyant, les hommes ne peuvent que la désirer.
… Le soir, Itto rentre sous les regards amusés …
Elles étouffent leurs rires Jusqu'à ce qu' elle soit passée …
Itto peut bien faire l' innocente et la prude !
Elle à encore des brindilles sur la croupe et le dos ! …
Au moulin, jeunes et vieilles se réjouissent,
La bouche pleine de fiel, l'oeil plein de cruauté.
Elles sentent tellement mauvais qu' elles portent
De longs colliers de clous de girofle sur la poitrine.

L’ odeur chasse leurs poux mais non leur méchanceté ...
Oui, oui, oui ! Itto sera grosse, c’ est certain !
Et Madane ne l’ épousera jamais, jamais !
D’ autres lui donneront des caresses de bâton
Et feront fleurir des chancres rouges sur son ventre ...
— Dieu nous en préserve ! honnêtes femmes que nous sommes ! —
Méprisée, Itto élèvera seule son enfant,
Son enfant qui ne portera pas le nom de son père ...
Quelle honte Ô ma mère ! Quelle honte Ô mes soeurs !
En hochant la tête, elles prennent des mines désolées ...
Leurs voeux cruels, elles les voient déjà exaucés.
Elles puisent leur joie dans le malheur des autres.
Oui, oui, oui ! Itto est grosse ! N’ en doutons plus !
Et Madane ne l’ épousera jamais ! Non, non et non!
... Itto, prends garde ! C’ est moi, Mririda qui te le dis !
Les femmes sont sans pitié pour les autres femmes.
Leur coeur est un chardon et leur langue une guêpe.
Pour en avoir versé, je connais le goût des larmes
Que font couler la médisance et l’ envie.

Mririda, fille inculte, ne savait écrire en aucune langue. Elle devait faire appel uniquement a sa mémoire pour suppléer a son ignorance. Aussi ai-je toujours été stupéfait de l’extraordinaire mémoire dont elle faisait preuve pour réciter ses oeuvres.
Ses poèmes, que j’ai coiffés de titres, elle les avait conçus, muris et maintes fois répétés pour elle-même avant de les déclamer devant un auditoire le plus souvent indifférent. Lorsque je lui demandais de me réciter telle ou telle pièce écrite antérieurement sous sa dictée, Mririda hésitait rarement a retrouver le Sujet. Certes, sa mémoire connaissait des défaillances. Je lui en faisais la remarque en constatant les modifications qu’elle apportait au texte que j’avais sous les yeux. Alors, elle me répondait en riant : «Asf-ad rekelli» (aujourd’hui, c’est comme ça!).
Parfois, après un moment de silence, Mririda me disait doucement, la mine contrite comme pour se faire pardonner : «Celle-la, je l’ai oubliée !». Les vers maladroits de ses poèmes et les airs improvisés de ses chansons étaient le violon d’Ingres de Mririda. Je crois qu’ils étaient, sinon sa raison de vivre, du moins le refuge qui l’aidait a oublier des conditions d’existence devenues insupportables ...

makh aillir ad-talat, ta froikht [1]

≪ Pourquoi pleurer, fillette ? As-tu donc tant de chagrin ?≫
__ Ils sont tous à l' ≪azib≫, là-haut, pour deux longs mois,
Les troupeaux, les gens et les petites filles comme moi.
Il m'ont laissée avec un chien et une aïeule …
Et mes yeux grands ouverts ne sont plus assez grands
Pour toutes les grosses larmes qui remplissent mon petit coeur,
Quand je pleure, mon chien pleure et ma grand-mère aussi.
≪ Et toi, joie de mes yeux, joie de mon coeur,
Pourquoi pleurer, toi qui n' as pas vingt ans ?≫
— Je n' entends plus sa voix, je ne vois plus ses yeux.
Je vis avec le souvenir de ses étreintes.
Comment ne pas pleurer ? Ce soir, il n' est pas là …
Il est parti si loin qu' il a dû m' oublier.
Et mes larmes ne le ramèneront pas à moi |
≪ Et toi, vieil homme, pourquoi pleurer à ton âge ?≫
— À cet âge, on a toujours quelque chose à pleurer
Quand on regarde en arrière, vers ceux qui ne sont plus.
Le fils qui me reste tarde bien à rentrer chez nous
Il m'est dur de mourir sans unir nos regards.
Mes larmes, une à une, comptent mes derniers jours …
≪ Et toi, pauvre vieille, pourquoi ne pleures-tu pas ?≫
— J'ai tant peiné, j'ai tant souffert !
Ma vie n' a été que chagrins, deuils et misère …
Mon coeur et mes yeux sont secs comme aire à battre.
J'ai trop puisé au puits des larmes, il est tari …
Et depuis longtemps, je ne sais plus pleurer …

1. Pourquoi pleures-tu, fillette ?

désormais que m'importe

Soyez remerciées, femmes du village, mes soeurs,
Les jeunes inquiètes qui ne savent pas encore,
Et vous aïeules qui ont connu chagrin et deuils !
Soyez remerciés, vieux hommes, compagnons d' enfance !
Dans vos yeux je vois mon malheur et votre pitié,
Et comme votre silence me parle fort !
Pourquoi l' Ange de la mort descendu à la maison,
Pourquoi a-t-il choisi le petit-fils, non la grand-mère ?
N' était-ce pas à moi de lui dire : ≪Bienvenue !≫,
Moi qui ai parcouru mon chemin en ce monde.
Ne cherchez point de mots de compassion, voisins attristés :
Ils ne sauraient endormir ma peine et me faire oublier.
Ne me dites rien jusqu' à mon dernier souffle.
D' ici là je ne vivrai et le jour et la nuit
Qu' avec la pensée constante du disparu,
Comme le manchot sent toujours l' absence de son bras ...
Lorsque je vois passer un homme jeune et fort
Qui me rappelle mon cher enfant, fils de mon fils,
Couché solitaire avec la terre dessus et dessous,
Ma gorge se serre et mon coeur éclate.
Moi aussi, encore vivante je suis déjà dans le suaire.
Désormais que m' importe la vie sans lui !
A mes yeux, le lait semble noir comme la suie,
A ma bouche, le miel a l' amertume de la coloquinte.
Pour moi, le soleil a perdu son éclat
Et la joie, la joie des autres me fait mal, mal...

On croirait que ces lamentations sont tout droit issues des nénies de l'ancienne Rome. Dans sa langue originale, ce lugubre vocero atteignait un pathétisme indicible surtout lorsqu'il était psalmodié avec l expression tragique et les poignants accents que Mririda savait si bien lui donner. Aujourd'hui, combien je regrette de n'avoir pas eu de magnétophone pour enregistrer la voix de Mririda !

...il est bien tard ...

Pour toi, il serait bon,
Il serait bon pour toi
Que tu rentres au pays
Je languis, Ô mon époux ! |
Les mois, les semaines se succèdent
Et plus d’ une année déjà !
Tu m’ annonces toujours ton retour.
Mais je me consume dans l'attente
Et le jour et la nuit, et la nuit,
Comprends-moi, oh ! la nuit
Je suis malade, je défaille,
Ma marâtre l’ a bien compris.
Si tu tardes, tardes à revenir
Du lointain pays ≪Peugeot≫[1],
O mon époux que j'aime,
Tu auras dans ma faute
Plus large part que moi …
Qui peut résister au torrent,
Aux rafales brisant les noyers,
Et une femme aux ardeurs du printemps ?
Si tu savais, si tu savais, Ô mon époux !
Il y a Abdenbi, notre gentil voisin,
Que je n’ essaie plus de fuir.
Je sens qu'il aura peu de peine,
Pas de peine à dénouer ma cordelière.
Après je pleurerai : honte et regrets !
Mais au petit matin, le lendemain même,
Dés qu’ il apparaîtra devant moi,
Je serai déjà toute contre lui, contre lui,
Et je sais bien ce que je désirerai
La nature le veut ainsi, pour les bêtes et les gens.

1. *Le mari travaille en France, aux Usines Peugeot.*

S' il ne vient pas les jours suivants,
J' irai au besoin le demander chez lui !
Pour toi, il serait bon,
Il serait bon pour toi,
Que tu rentres vite au pays.
Mais je crois qu' il est tard,
Qu' il est bien tard, Ô mon époux !
Trop tard pour toi, O mon époux !

c'est toujours ainsi ...

Il y en a toujours un au-dessus.
Il y en a toujours un en-dessous.
Et c' est toujours ainsi en ce bas-monde
En haut, la fortune. En bas, le déshérité.
En bas, le faible. En haut, la force, la force …
Et c' est toujours ainsi en ce bas-monde …
Le mortier est fait pour recevoir le pilon
Comme l' enclume est faite pour les coups de marteau.
La meule dormante subit la meule tournante.
Le mulet ploie toute sa vie sous le bât.
La terrasse est bien lourde à la poutre qui la soutient.
Et le bon plaisir du Cadi pèse lourd lui aussi …
De grâce, n'allez pas lui chanter ma chanson !
Bonnes gens, n' ai-je rien oublié ?
Et la femme qui est toujours sans défense !
La femme ! la femme qui est toujours dessous …

Bien plus procès-verbal revêche que poème des filles de la Tassaout, c'était pourtant l'une des chansons préférées de Mririda dont la Prodigieuse mémoire m'inspire encore la Plus vive admiration.
En ce poème, Mririda mêle les lois naturelles, la chose établie, les nécessaires et contraignantes hiérarchies, les inégalités et les injustices sociales contre lesquelles elle s'insurge timidement.
On ne saurait tenir rigueur de cette déconcertante confusion à la courtisane demeurée la bergère de Magdaz qui sait cependant ménager à la fin de ces chansons une note sentimentale ou une légère pointe d'humour.
Il est sans intérêt de remarquer que dans plusieurs de ces poèmes, perce un esprit frondeur.
Mririda ne laisse pas échapper une occasion pour égratigner, prudemment et sans acrimonie, les autorités parfois tyranniques, les Puissants, les gens d'argent, l'argent grâce auquel, me disait Mririda « on peut faire un chemin dans la mer... »
La poétesse d'Azilal savait qu'il est de bon ton de ne point faire déplaisir, surtout dans sa situation de courtisane. Des sarcasmes trop vifs qui pouvait lui attirer l'inimitié de certains visiteurs grincheux, introduits dans son petit auditoire ...
Malgré son apparente résignation ,j'allais dire : « soumission » Mririda étais une révoltée. Mais sa révolte ne dure que le temps d'une chanson . Nature impulsive, Mririda passe d'un poème a l'autre, d'une agressive rudesse à la plus délicate tendresse, selon ces états d'âme engendrés par les événements quotidiens.

pauvre jeune homme naïf ...

…《 Pauvre jeune homme naïf, cesse de me harceler !
Je suis venue au pays pour revoir mes parents,
Non pour chercher un mari, - Dieu m' en préserve ! -
Et je retournerai bientôt a Azilal, si Dieu veut …
Mes faveurs d' un soir t' ont tellement affolé
Que, sans rire, tu m' invites a devenir ta femme.
Je sais combien de temps durerait ton caprice !
Qu' as-tu donc à m' offrir contre ma liberté ?
Et d' abord ne prends pas cet air réprobateur
Pour me faire honte du métier qui est le mien,
Ce métier grâce auquel tu t' es tant réjoui …
Quel autre sort me rendrait plus heureuse ?
Et toi qui me supplies d' être à toi seulement,
Que pourrais-tu m' offrir, dis, jeune naïf ?
Des jours sans viande, sans sucre et sans chansons,
La sueur et la crasse des besognes pénibles,
Le fumier de l' étable, les vêtements puants
Et l' affreuse fumée de la cuisine obscure,
Pendant que tu t' en irais danser l' 《adersi 》[1].
Et tu me demanderais, la chose est bien certaine,
D' enfanter des garçons, des garçons, des garçons !
Ne vois-tu point que je ne suis pas faite pour cela ?
Laisse-moi retourner au marché d' Azilal. :
Tu perds ton temps et tes prières m' excédent.
Car, enfin, pourquoi veux-tu que je travaille
Alors que l' on me couvre d' argent et de cadeaux ?
Je suis comme une fleur au parfum enivrant
Qui n' a que l' agréable souci de s' entr' ouvrir
Pour recevoir à son gré, chaque nuit, chaque jour,
La fraicheur de la rosée ou la caresse du soleil …》

1 . L'«adersi», la danse des fusils, particulièrement prisée aux Ait Bou Ou Guemmez. C'est la Pyrrhique berbère.

la fibule

≪ Grand-mère ! Grand-mère ! depuis qu'il est parti,
Je ne songe qu' à lui et je le vois partout …
Il m'a donné une belle fibule d'argent,
Et lorsque j' ajuste mon haïk sur mes épaules,
Lorsque j' agraffe le pan sur mes seins,
Lorsque je l' enlève, le soir, pour dormir,
Ce n' est pas la fibule, mais c' est lui que je vois !
— Ma petite fille, jette la fibule et tu l' oublieras
Et du même coup tu oublieras tes tourments …
— … Grand-mère, depuis bien des jours, j'ai jeté la fibule,
Mais elle m'a profondément blessé la main.
Mes yeux ne peuvent se détacher de la rouge cicatrice,
Quand je lave, quand je file, quand je bois …
Et c' est encore vers lui que va ma pensée !
— Ma petite fille, puisse Dieu guérir ta peine !
La cicatrice n' est pas sur ta main, mais dans ton coeur ≫.

mélopée de la fileuse

Tourne, tourne, mon fuseau,
Mon fuseau de bois fin et poli,
Tourne de plus en plus vite,
Si vite que tu échapperas à mes yeux ...
Tourne ! tu n' auras pas a ralentir
Car mes doigts agiles te nourriront
Au gré de ton tourbillon
Et ne demanderont pas grâce ...
Tourne, tourne, mon long fuseau !
Enroule le blanc fil soyeux
La douce laine qui excelle pour la trame ...
Tourne, tourne, mon petit fuseau !
Enroule le blanc fil solide,
La rude laine que réclame la chaine ...
Blanche toison, enroule-toi
Pour le bien des gens de la maison !
Ne vous brisez pas, longs fils blancs,
Ni maintenant ni plus tard sur l' ensouple
Quand ma fille passera trois fois sous l' ≪azeta≫[1] ...
File, file plus vite entre mes doigts,
Blanche laine qui alourdit mon fuseau !
Pour la maisonnée, y a-t-il bien plus précieux
Que la laine et le grain, que le grain et la laine ?
O Laine blanche, grise ou noire, que ta baraka soit sur nous
Avec le secours de Dieu clément et miséricordieux !

1. L'«azeta» : le métier a tisser berbère.
Il s'agit d'un rite protecteur de la virginité de la jeune fille.

les deux épouses

≪ … Que Dieu nous préserve de l' envie et des affronts !
Pauvre Lalla Kheira ! Je te plains.
Tu as épousé un vieux, très vieux,
Sans amour, rien que pour son bien …
— Que Dieu nous préserve de l' envie et des affronts !
Pauvre Lalla Izza ! Je vous plains
Toi et ton jeune homme amoureux de votre misère …
— Mon jeune homme a ce que ton vieux n' a plus ;
Et la jalousie et les regrets t' aiguisent la langue.
— Dans notre maison règne l' abondance :
Le grain, le bétail, la laine et l' argent,
Et je peux trouver ailleurs ce qui me manque.
Mais le bien-être, Izza, où le trouveras-tu ?

SI ALI D' 'IBAKELLIOUN

louanges a une maitresse - tatoueuse

≪ Afakem ! Afakem !≫[1] Lalla Taouchamt ! [2]
Par mon cou [3], tu es incomparable
Pour la grosse et la petite aiguille !
Tu sais si bien employer la suie et le lierre
Que le bleu de tes tatouages demeure a jamais
Et tes dessins sont sans rivaux dans le pays.
C' est chose connue, elles se disputent ton talent
Toutes les filles et les femmes de nos villages.
Pas un homme ne se marie sans te demander
Si c' est bien ton aiguille qui a piqué ...
Pique et tapote, notre tatoueuse aimée ! [4]
Ne crains rien, jolie petite Affania,
Lalla Mbarka n' est pas une apprentie.
Si ta peau est sensible comme ta prunelle,
Sa main est plus légère que la graine du chardon.
Tu pleurniches pour les tatouages des mollets
Et ton mari te couvrira de moqueries !
Quels cris devrons-nous entendre le jour
Où tu te décideras pour l' endroit épilé !
Ne tressaute pas comme une chevrette,
Sinon Lalla Mbarka se fâchera, ma belle,
Et réclamera des piquants de porc-épic ... [5]
≪ Afakem !≫ Lalla Mbarka, quel joli tatouage !
Que Dieu t' accorde ses bénédictions !
Que Dieu te comble de ses grâces !

1. «Afakem !» : bravo !
2. Madame la Tatoueuse.
3. Le Berbère jure : «par mon cou», comme l'Européen : «sur ma tête».
4. De ses doigts, la tatoueuse frappe la peau à petits coups pressés pour faire affluer le sang au point où elle veut opérer, afin que la teinture pénètre profondément dans les piqures. Cette teinture qui donne une couleur bleue aux tatouages n'est autre que du jus de baies de belladone ou de lierre mélangé a de la suie.
Une séance de tatouage, tout comme une séance de henné, est prétexte a une petite fête intime entre voisines. On n'oublie pas de couvrir de compliments et de flatteries la maitresse-tatoueuse, «Lalla Taouchamt ».
5. ... pour remplacer les aiguilles. Il s'agit évidemment d'une plaisanterie.

hammou - ma - ismen-ek ...[1]

Pourquoi l' appelait-on Hammou-Ma-Ismen-Ek ?
Ce n'est pas moi, Mririda, qui peut vous le dire
Et je crois bien que personne ne le saura jamais.

De la grande maison délabrée, silencieuse,
Que le vide rend plus grande encore,
Ils ont pris possession, les araignées et les rats.
Hammou-Ma-Ismen-Ek n' a plus qu' à s' en aller
Foyer misérable aux tristes hôtes misérables,
Jamais n' y régnèrent l' abondance et la joie.
Le dénuement, les maladies, les deuils
Et bien sûr le mauvais oeil, le mauvais oeil,
Se sont acharnés sur la famille, le mauvais oeil !
Combien de linceuls ont franchi le seuil ?
Hommes, femmes, enfants sont tombés,
Tombés l' un après l' autre comme tombent
Les glands avant même qu'ils soient mûrs ···
Dieu est seul maître et bienvenue à ses volontés.
Quel impie oserait récriminations et regrets ?
Hammou-Ma-Ismen-Ek n' a plus qu' à s' en aller.

Il est seul survivant, Hammou-Ma-Ismen-Ek,
Tout seul dans sa maison trop vide, trop sonore,
Avec ses murs croulants et ses terrasses filtrant la pluie.
Hammou sent bien qu' il n' a plus sa place ici.
Les voisins ne retiennent pas le voisin
Qui depuis longtemps ne va plus au moulin,
Qui fait peine à voir et gêne tout à la fois,
Le voisin victime du sort, qu' on évite davantage
À mesure que s' accroît sa pitoyable détresse.
Voisin accablé qui porte le malheur avec lui,
Et dont l'ombre même traîne le malheur avec elle ···

1 . *Littéralement : «Hammou-quel-est-ton-nom».*

Non, en vérité, ils ne le retiennent pas
Le voisin qui doit comprendre qu' il vaut mieux qu'il s' en aille
En plaine, au loin, enfin ne jamais revenir.
(Dieu nous préserve des maléfices attachés à ses pas !)

Et lui se promet bien de ne jamais reparaitre
Dans sa maison trop vide et trop sonore
Où errent en se plaignant les âmes des disparus,
Sa maison qui s' écroule un peu plus chaque hiver
Et que personne ne voudrait acheter ni habiter ...

Alors Hammou a mis sa théière dans son capuchon.
Il s' est éloigné sans bruit, sans adieux aux voisins,
Aux voisins heureux d' échapper aux effusions ...
Il s' est retourné vers la maison des ancêtres
Trop vide, trop sonore, maison de misère,
Misère qu' avive la douleur de ce départ
Qui le dépouille de son passé et de tout espoir,
Comme s' il avait perdu sa raison et son corps,
Et jusqu' a son âme et jusqu' a son nom ...
Il est revenu sur ses pas, Hammou-Ma-Ismen-Ek,
Il a clos les petits volets, à chaque étage,
Et mis des pierres aux fenêtres qui n' en avaient pas.
Il a fermé la vieille porte, une dernière fois,
Et glissé la clé de bois sous le seuil usé.
Retenant leur souffle, pleins de curiosité cruelle
Les voisins épiaient Hammou-Ma-Ismen-Ek.
··· Ô Gens ! n' avez-vous donc jamais fermé les yeux d' un mort.?...

Pourquoi l' appelait-on Hammou-Ma-Ismen-Ek ?
Ce n' est pas moi, Mririda, qui peut vous le dire
Et je crois bien que personne ne le saura jamais.

ma trít[1] … ?

≪ ··· Que veux-tu, fille du village d'en bas,
Pour m'
accorder ce que tu penses ?
On dit que tu n'es point farouche
Et moi aussi je rêve de ton étreinte.
Voici ma seule pièce d'argent, la seule.
Le colporteur te vendra le savon parfumé;
Un peigne, un miroir, que sais-je ?
Par mon cou ! de Demnat, si tu veux,
Je te rapporterai un foulard de soie !
— Qu'ai-je besoin, fils des hauts pâturages,
De pièce d' argent ou de foulard de soie !
— Alors, dis-moi ce que tu désires
Pour m' accorder ce que tu penses,
O jolie fille du village d' en bas.
Devrais-je donc te proposer mariage ?
— Mon rire éclate, fils des hauts pâturages !
Ni d'argent ni de foulard je ne me soucie,
Et encore bien moins de mariage ···
J'attends de toi ce que tu attends de moi
Et, satisfaits tous deux, nous serons quittes.
Ce que je veux, musculeux fils des pâturages,
Ce que je veux, c' est l' abri de ce buisson
Où tu seras sur ma poitrine tendue
En un moment de bonheur plus doux que le miel,
Tandis que mes yeux se perdront dans le ciel !≫

1. Ma trít ? = Que veux-tu ?

sans titre...

Si Dieu clément voulait entendre ma prière,
Combien je chérirais un jeune et bon mari !
Je me suis tant donnée sans plaisir à tant d' hommes
Que jusqu' a mon linceul, je lui serais fidèle ...
J' aurais deux petits enfants plus chers que mes yeux
Qui joueraient tout l' été à l' ombre des noyers.
Les murs de la maison sentiraient le pain chaud.
Les errants trouveraient toujours ma porte ouverte.
Je me lèverais tôt et me coucherais tard
Pour le bien-être et la joie de notre foyer.
Et Lalla Tazerzemt au-dessus des nuages
Protégerait nos jours, nos nuits et nos travaux ...
Si Dieu clément voulait entendre ma prière
Je reviendrais mourir prés de ma Tassaout ...
Ce bonheur dont je rêve, je n' ose l' espérer.
Il est comme une fleur parfumée de «tichki» [1]
Accrochée tout la-haut à une branche verte.
J' ai beau tendre le bras, je ne l' atteins jamais ...

1 . «tichki» = chévrefeuille.

Bien qu'amputé de plusieurs vers qui n'ont pu être reconstitués, ce poème reflète mieux que tout autre, l'extrême sensibilité de Mririda, à la fois ardente et contenue.

tibibta [1]

Tibibta va mourir de froid. Elle dit, Tibibta :
≪ O Neige ! J'implore ton secours !
— Moi ! Que puis-je contre le soleil,
Il me fait fondre. Demande son aide !
≪ O Soleil ! J'implore ton secours !
— Moi ! Que puis-je contre le nuage ?
Il me cache. Demande son aide !
≪ O Nuage ! J'implore ton secours !
— Moi ! Que puis-je contre le vent ?
Il me chasse. Demande son aide !
≪ O Vent ! J'implore ton secours !
— Moi ! Que puis-je contre un mur ?
Il m'arrête. Demande son aide !
≪ O Mur ! J'implore ton secours !
— Moi ! Que puis-je contre les rats ?
Il me font crouler. Demande leur aide !
≪ O Rats ! J'implore votre secours !
— Nous ! C' est le chien qui est fort.
Il nous dévore. Demande son aide !
≪ O Chien ! J'implore ton secours !
— Moi ! Que puis-je contre le bâton ?
J'en sais quelque chose. Demande son aide !
≪ O Bâton ! J'implore ton secours !
— Moi ! Que puis-je contre le feu ?
Il me réduit en cendres. Demande son aide !
≪ O Feu ! J'implore ton secours !
— Moi ! Tu me crois fort ! Et l' eau ?
Elle m'éteint. Demande son aide !
≪ O Eau ! J'implore ton secours !
— Moi ! Que puis-je contre la cruche ?
Elle m'emprisonne. Demande son aide !

1. Nom en tachelhaït du fringillaire saharien, charmant petit oiseau très familier, à livrée rousse et gorge bleue.

≪ O Cruche ! J' implore ton secours !
— Je ne suis pas forte. Connais-tu le potier ?
Il me façonne et me met au four ...
≪ O Potier ! J' implore ton secours !
— Moi ! Demande plutôt à la neige !
Elle m' empêche de travailler !
≪ O Potier ! Tu me renvoies à la neige.
La neige m' a déjà renvoyée au soleil ...
A quoi bon recommencer mes prières ? ≫
Alors le potier dit à Tibibta :
≪ La Mort seule est toute puissante.
Elle viendra me chercher à son heure,
Comme elle vient te prendre, Tibibta !≫

il n'est d'amitié vraie ...

Il n' est d'amitié vraie avec personne, Ô gens !
Haddou ! Haddou ! je le croyais mon frère …
Celle à qui j'ai déroulé le premier soir
Le fil de laine enserrant ses doigts [1],
Elle avait pourtant sur le front les boucles frisées
Qui apportent joie et prospérité au nouveau foyer [2]
Qu' a donc pu lui souffler en son esprit de femme
Haddou, Haddou que je croyais mon frère ?
La folie des amants étouffe raison et honte.
O Dieu, emporte-nous vers la Lumière !

Il n' est d'amitié vraie avec personne, Ô gens !
Mhend, Baba Mhend, à barbe plus blanche que grise …
Peut-on douter d' un associé à barbe plus blanche que grise ?
Un associé qui ne trompe pas sur les agneaux nés à l' azib,
Ni ne prélève plus que sa part de beurre de l' azib,
Ni ne charge le chacal de trop d' enlèvements de brebis …
Mais la parole est fragile comme poterie mal cuite.
Mhend, Baba Mhend, je n' ai plus foi en les associés.
De mes deux index tendus devant toi, j' ai secoué mes oreilles [3].
O Dieu, emporte-nous vers la Lumière !

1. Coutume de mariage dans le Haut Atlas.

2 .Ces mèches de cheveux appelées «taounza», frangées sur le front, sont considérées comme porte-bonheur.

3 . Geste par lequel on signifie que l'on est en désaccord et que l'association est rompue.

Il n’ est d’ amitié vraie avec personne, Ô gens !
L’ amghar [4] m’ a fait promesse sur Sidi Anfeg [5]...
Pour son salut, il a oublié, et le pardon sur lui.
Que Sidi Anfeg étende sur tous sa protection !
Qu’ est-ce qu’ un serment, Ô gens ! qui n’ a la durée
Que du blanc nuage accroché à Tiglist [6] un instant ?
Un serment qui passe comme le vol de la palombe ?
Trop bruyants étaient tes éclats d’ amitié, amghar !
L’ outre gonflée d’ air fait du bruit, mais elle est vide.
O Dieu, emporte-nous vers la Lumière !

Il n’ est d’ amitié vraie avec personne, Ô gens !
Le monde est sans défense contre Mensonge et Trahison,
Les jumeaux maléfiques qui marchent derrière nous.
Ne croyez ni en celle-la qui a les frisettes du bonheur,
Ni en celui que sa puissance place au-dessus des soupçons,
Ni en la vertu de la barbe plus blanche que grise ...
Demandons à Dieu clément et miséricordieux
Que Mensonge et Trahison nous soient épargnés !
O Dieu, emporte-nous vers la Lumière !

4. L’ « amghar », le cheikh, chef d’une fraction de tribu.

5 . Sidi Anfeg est un des saints patrons de la Haute Tassaout dont le sanctuaire s’élève au bord de la riviere, en amont de Tagoulast.

6 . Pic aux flancs abrupts (3.000 m), voisin de Lalla Tazerzemt (3.285 m), tous deux dominant les gorges du torrent Timouta (Magdaz) dans un paysage très tourmenté.

... *aguens oul'nou* ... [1]

Au fond de mon coeur brûle toujours
Le feu de l' amour qui me consume.
Il m'a quittée, Ali, Fils d' Ali de Tasselmt,
Il m'a quittée, mais je ne le déteste point.
Ma haine est toute sur celle qui me l' a pris.
Mon coeur battait pour lui, et le sien pour moi.
Pourquoi donc t' a-t-il préférée, Tabjaout ? [2]
De quels sortilèges as-tu usé, Ouknari ? [3]
Crains de me rencontrer seule en forêt,
À l' aube, quand tu reviens chargée de bois !
Toi, mon aimé, toujours aimé, je t'attends.
Tu n' as qu' à paraître pour me reprendre.
Vous savez, infortunées femmes solitaires,
Vous savez combien longue est la nuit
Et glacé le réveil sans les ardeurs d' un amant.
Y at-il une seule parmi vous pour me blâmer ?
Le feu de l' amour qui me consume
Brûle toujours au fond de mon coeur...

1... Au fond de mon coeur ...
2. Tabjaout : jeune chamelle.
3 .Ouknari : figue de Barbarie, hérissée de fines épines dont les piqûres sont très douloureuses. D'où surnom donné à une méchante femme. Ces aménités verbales sont bien pâle à côté d'autres épithètes qu'il convient de passer sous silence ...

Les quatre pièces qui suivent m'on été dite bien des fois et toujours avec des variantes dues soit à une défaillance de mémoire, soit à un caprice de Mririda.
Elle nous revelent un folklore peu connu de curieux us et coutumes, des superstition et des rites d'un autre âge; elle nous font pénétrer au sein du clan et au coeur de la vie familiale. C'est en cela qu'elle présente un indéniable intérêt. Et c'est pourquoi elles ont leur place en ce recueil. (R.E)

l'entremetteuse

≪ ,..Le salut du matin sur toi, avec la paix et la santé !
Je viens te proposer bon mariage, Tarfouvat !
Tu ne saurais rester divorcée, si jeune et si belle.
Les gens jasent et te feront bientôt telle réputation
Qu' aucun homme ne te voudra dans son foyer.
— Lalla Keltoum ! bienvenue malgré ces aimables propos !
— Sans amitié pour toi, petite Tarfouvat, serais-je ici ?
Ton dernier mariage n' a pas été heureux,
Pas plus que les deux qui l' ont précédé,
Mais, depuis, tu te montres trop complaisante.
Il est temps encore ... Un homme te demande.
Ah ! tu laisses tomber la louche, bouche-bée,
Tant la nouvelle te cause trouble et espoir.
— Lalla Keltoum ! au nom de tes parents ... Quel homme ?
— Un mari qui n' a son pareil dans la vallée,
Fort comme un taureau, la sacoche pleine.
Tu le connais, il vient de rentrer au pays.
— C' est le sergent Moktar ! Et il voudrait ?
— Du pied, frappons le sol ! Longue vie à Moktar ! [1]
C' est lui, revenu de la guerre, grace à Dieu !
Son temps fini, avec ses médailles et sa pension.
Je t' ai faite pleine de mérite, le miel et le lait a la maison,
Si bien que tu lui tournes la tête. A toi d' en profiter !
Vêtements de laine et de soie, rien ne te manquera.
— Je n' ai guère souci de vêtements de fête,
Mais bien plutôt de ne pas aller suer aux champs.
— Ignores-tu que Moktar loue des travailleurs ?
Mais-ton sort doit être celui des autres femmes
Pour aller à la source, rentrer les gerbes et le maïs.
La vieille t' aidera à chercher les fagots en forêt,
Tu fileras et tisseras pendant les longues soirées.
N' oublie jamais la baraka du grain moulu avant l' aube
Qui assure concorde et bien-être à la maison.

1 . Quand au cours d'une conversation quelqu'un paraît au moment on l'on prononce son nom, il est de bon ton de saluer l'arrivant par ces mots : Longue vie ! en frappant du pied sur le sol pour faire fuir les mauvais esprits. De même, comme ici, lorsqu'on devine le nom d'une personne.

— Lalla Keltoum ! se coucher tard, se lever dans les ténèbres !
— Tu préfères un fondouk à Marrakech
Où tu pourras t' allonger et le jour et la nuit.
Si c' est là ton chemin, vite, que je me retire !
— Arrête Lalla Keltoum, tu me couvres de honte !
Je prendrai ma part de peines au foyer et aux champs.
Pour ne rien te cacher, j'avoue mon inquiétude.
On dit qu' il est brutal, et je sors des coups.
Le chat qui a été mouillé ne dort plus sous la gouttière !
— Celles qui se plaignent devraient montrer leurs bosses.
— On dit le vieux père avare et dur au travail.
— Tant mieux puisque l'héritier sera ton mari !
— ··· Et la mère méchante comme Aïcha Taboukad ! [2]
— Trouve-moi une mère s' entendant avec la femme de son fils.
Si la bru sait remuer de la croupe et les reins
Son mari ne lui donne jamais tort et la vieille se tait !
— Certaines prétendent qu' il confond ≪tizi≫ et ≪tizzi≫ [3].
— Langue et venin ! Si tu divorces quelque jour
Tu n'auras pas à présenter la semelle de tes sandales ![4]
Et puis tes objections finissent par me chauffer la tête.
Même si la chose était, tiens-tu donc pour rien
Une renommée d' honnête homme et ses médailles ?
Et les mille douros de pension quatre fois l'an, [5]
Et pour rien le mulet, les trois vaches, les cinq brebis,
Les champs et les noyers de l' assif Timouta,
Et pour rien la maison, la laine et le grain ?
Mérites-tu vraiment le bien que je t' apporte,
Quand je te vois faire la prude et l' exigeante !
Tu meurs de soif et tu repousses le verre d' eau !
Mais les amants de passage ne te font pas peur.

2. Dans la démonologie berbère «Aicha l'Aveugles, la fée des tempêtes que l'on charge des pires méfaits.

3 . «Tizi» : col, « Tizzi »: pubis. On comprend sans peine de quelle «confusion» il s'agit ...

4. Une femme ayant à se plaindre des moeurs contre nature de Son mari présente ses babouches retournées au Cadi qui, sans autre explication, est instruit du motif de la demande en divorce.

5 . La pension militaire trimestrielle.

— Tes paroles m' atteignent au coeur comme des balles.
Tu voudrais que je dise oui ... oui ... sans réfléchir.
Le sergent t' a sûrement promis récompense
Et chacun a les mains ouvertes tournées vers son visage.6
— Si je ne t' aimais pas, je me lèverais à l' instant.
Qui m' empêche de raconter tes fredaines, Tarfouvat ?
Le sergent me demanderait de lui trouver femme ailleurs.
— Ma bonne Keltoum, aurais-tu le coeur de me faire tort ?
— Je t' ai vue naitre et je veux ton bonheur, Tarfouvat.
Je tairai tout ce qu'il doit ignorer, ton sergent.
Je lui ferai prendre des glands pour des noix.
Nous serons ainsi trois heureux : lui qui brûle pour toi,
Toi qui recherche male, bien-être et sécurité,
Et moi qui ne refuserai jamais, en passant,
La bouillie bien épicée, le verre de thé et les piécettes ...
— Lalla Keltoum ! Viens avec lui, la nuit tombée,
Sous les noyers, prés du moulin, nous parlerons.
— Je te l' amènerai comme un nourrisson à sa tétée.
Il est déjà cuit. Retourne-le sur les braises !
Et songeras-tu à moi, lorsque tu seras sa femme
Dans la joie et l' abondance, grace à Keltoum ?
— Tu viendras en l' absence du sergent et pour toi
Il y aura toujours ce que je détournerai, en cachette,
Va! que Dieu t' accompagne et te rende tes bienfaits !
··· « Ouqafa Ou Salam » 7...

6 . «Nemo sibi secundus». Chacun voit ses intérêts avant ceux d'autrui ; les Berbéres disent encore : «Chacun souffle comme il l'entend sur son épi de maïs grillé».

7. C'est fini (l'histoire est terminée) et salut.

les pierres d'imi n'ikkis[1]

≪ Rwin srin oufellah ! Rwin srin izder [2]!..≫
⋯ Voici ce qui est parvenu jusqu' à nous,
Depuis la nuit des temps, à travers les âges ⋯
On dit, on dit qu' au temps lointain
Des gens de la fronde et du javelot,
(Ils étaient grands et forts, les ancêtres Aït Ou Ildi [3] !)
On dit que deux clans de la vallée,
Celui d' en haut, celui d' en bas,
En guerre depuis ..⋯ (comment le saurait-on ?)
Tombèrent d'accord pour faire la paix.
Afin de consacrer la réconciliation,
Rendez-vous fut pris dans la cuvette d' Imi n' Ikkis,
Dans la boucle de la Tassaout où l' ombre
Glisse en pente légère vers la rivière rapide,
Où le côté de la lumière dresse de hautes roches.
Quel clan le premier arriva ?
Ceux d'en haut ? Ceux d' en bas ?
Les premiers venus s' endormirent.
Quand l' autre clan arriva,
Ceux d' en haut ? Ceux d' en bas ?
Les mauvais génies firent leur besogne :
(Que Dieu nous préserve de leurs maléfices !)
Les derniers venus tuèrent tous les dormeurs,
Et laissèrent là les corps, comme dépouilles de chacals.
Qui étaient ceux d' en haut ? Et ceux d' en bas ?
Il n' y avait pour témoins que les rocs blancs
Et les ancêtres des chênes et des thuyas d'aujourd'hui.
Mais Dieu, Maître Tout-Puissant des métamorphoses,
Pour flétrir les meurtriers et chasser les ≪autres gens≫ [4]
Changea chaque victime en une pierre dressée ⋯

1. Au-dessus des bergeries d'Imi n Ikkis, entre Ichebakane et les Aït Affan, nombreux monolithes épars, à l aspect de Stalagmites géantes et de menhirs. À noter que les bergers chleuhs les désignent Sous le nom d'«amenhir», ce qui doit être plus qu'une simple ressemblance phonétique fortuite ...

2 . «Ceux d'en haut, ceux d'en bas».

3 . Ildi : la fronde

4 . Les autres gens : les mauvais génies, les «jnoun».

C' est depuis que l' on voit ces roches debout
Disséminées sur la pente d' Imi n'Ikkis,
Chacune à l' endroit où un homme a péri.
Qui peut rougir du guet-apens tendu par ses aïeux ?
Etaient-ils ceux d' en haut ? Ou ceux d' en bas ?
Qui peut pleurer ses aïeux frappés dans leur sommeil ?
Etaient-ils ceux d' en haut ? Ou bien ceux d' en bas ?
C' est si loin qu' on en a perdu le souvenir.
Les pierres debout sont muettes. Ce sont des morts pétrifiés.
Ce sont les vénérés gardiens d' Imi n' Ikkis.
Chaque printemps, ceux d' amont et ceux d' aval
Issus des gens du temps de la fronde et du javelot,
Hommes, femmes, enfants en vêtements de fête
Apportent aux pierres dressées l' «ourkimen» [5] traditionnel
Pour que soient multipliés et protégés les troupeaux,
Ceux d' en haut, ceux d' en bas,
Et pour apaiser les manes des Ancêtres,
ceux d' en haut, ceux d' en bas...

5 . *Bouillie composée d'orge, de mais, de millet, de lentilles. Ce rite propitiatoire fait songer aux pandèmes de l'Antiquité.*

la grand-mère du meurtrier

≪ Que Dieu couvre de sa protection les innocents !
Mon petit Bassou, fils de mon fils, que disent ces gens ?
Que tu es en prison, toi, digne fils de notre race …
La gale, la teigne, la jaunisse et la lèpre
Sur ceux qui bavent de leur langue empoisonnée !
Que Dieu ne nous fasse jamais de place parmi eux !
Mais le moqaddem perdrait la face à nos yeux
S'il mentait, lui, et il a bien affirmé que Bassou
En prison, en prison pour avoir égorgé Zineb ;
Zineb, la prostituée qui fait tourner la tête des garçons,
Des garçons et aussi des hommes mariés.
Elle à reçu autant d' amants que le vieux mortier
À retenti de coups de pilon, le vieux mortier
Creusé dans le noyer par le père de mon grand-père …
Elle rend fou les hommes avec ses cheveux soyeux
Qu'elle répand sur ses épaules et sa poitrine ronde.
Elle passe la moitié de son temps à soigner sa tête
Avec l' ≪oualzaz≫ qui fait pousser la chevelure,[1]
Et l' autre moitié à s' épiler et à se polir
Les bras, les jambes, les cuisses et le bas-ventre.
Pour grossir elle mange des graines de ≪tariala≫[2]
Et des graines de ≪halba≫[2.2] achetées aux colporteurs.
Mais à présent qu'importe tout cela si la mort l' a prise !
Non, ce n' est pas pour Zineb que mon petit Bassou
Aurait jeté une telle souillure sur les Aït Izergane.
Interrogez les Anciens et tous les gens de la vallée,
Depuis les pins de Sidi Meskour jusqu'aux deux passages.
Notre village a-t-il eu à se plaindre des Aït Izergane,
Les hommes fiers à la parole sûre de gens de bien ?
Ont-ils jamais prêté avec usure, ici ou ailleurs ?
Ont-ils triché sur le beurre, le miel, l'écorce ?

1. Les femmes berbères fabriquent un onguent très efficace avec les feuilles de cet arbrisseau assez Commun dans le Haut Atlas.

2 . Plante dont les graines et les racines réduites en Poudre provoque rapidement l'embonpoint.

2.2 La« halba » (fenugrec) possède les mêmes propriétés.

3. les deux cols permettant de sortir du Cirque des Aït Affan, Tizi Rougelt au nord et Tizi n-Oulaoun au sud

Vous a-t-on dit : ≪Leur porte est fermé aux malheureux.≫
Ou bien : ≪lls n’ ont pas égorgé pour l’ Aid n’ Tfaska≫.
Ou bien : ≪Ils n’ étaient pas au ≪marouf≫ de Lalla Tazerzemt.≫ [4]
Prenez garde, mères hiboux qui médisez sans remords !
Que la variole et la peste s’ abattent sur vous !
Rien qu’ a la vue des Ait Izergane en colère
La main droite portée à la hanche gauche, [5]
Vous serez morts de peur, laches malveillants. [6]
Oubliez-vous que les Ait Izergane ont sur leur épaule
La ≪tarramit≫ qui rend la balle infaillible,
La ≪tarramit≫ de Sidi Ali. Que son nom soit exalté !
... Mais, dis-moi, moqaddem, toi, l’ ami de notre foyer,
La vérité serait-elle chez ces femmes qui chuchotent
En regardant à travers leurs doigts vers notre porte ?
Car la paille menue ne s’ envole que si l’ on vanne sur l’ aire
Et la chandelle ne suinte que si elle est allumée ...
Arrête ! moqaddem ! tu fais le geste de t’ arracher la barbe.
La malédiction s’ est donc abattue sur les Ait Izergane !
Bassou ne serait-il point victime du mauvais oeil [8]
Ou a-t-il moissonné sans ≪tarazal≫, cet été [9] ...
Zineb, la rusée, l’ a capturé par ses sortilèges.
Elle lui a fait boire de l’ eau de fleur de garance, [10]
Elle lui a fait manger de la cervelle d’ hyène [11]

4. Le «marouf» est un repas pris en commun dans un sanctuaire, précédé et suivi de prières pour demander la protection du saint et l’intervention de sa baraka.

Lalla Tazerzemt est un haut-lieu vénéré au faite d’un pic d’accès difficile (3285 m) dominant Magdaz.

5 . Le poignard pend au cété gauche.

6 . Littéralement : «le foie coupé», en tachelhait.

7 . Sidi Ali Ou Naceur, patron des chasseurs. Un tatouage particulier sur l’épaule confère au tireur une adresse infaillible.

8 . La «<jetatura» des Italiens. Les latins l’appelatent : «veneficus aspectus». L’Evangile de Saint-Marc désigne l’envie par «Oculus malus» L’Ecclèstastique (XIV-8) dit : «Nequam est oculus lividi» (l’oeil de l’envieux est méchant) et encore : «Nequius oculo quid creatum est ?» (Qu ’y a-t-il de créé qui soit plus méchant que l’oeil ?).

9 . Le pétase romain, chapeau à très larges bords, pour se protéger des ardeurs du soleil.

10 . Aphrodisiaque connu des femmes berbères.

11 . Celui qui en mange devient aboulique et n’est plus que le jouet de sa maitresse.

Et il ne portait plus au cou le henné des saints
Que j'avais enclos dans le nouet de laine rouge. [12]
Je t' en prie, moqaddem, vieil ami de notre famille,
Je donnerais mes yeux pour t' entendre dire: ,
≪ Lalla Toujjout ! le fils de ton fils des Aït Izergane
N'a pas rougi ses mains du sang de Zineb !≫
Je donnerais mes yeux pour te l'entendre dire.
Comment veux-tu que je puisse croire que Bassou …
Non ! Bassou demeure le digne fils de notre race !
Car le sel n' a pas de vers, le drap ne s' imprègne pas d'eau,
L'or ne rouille pas et un Aït Izergane ne peut faillir !
Mais tu ne dis rien, moqaddem … Le malheur est sur moi.
O Azraïl ! que la mort m' enlève honte et chagrin ! [13]
Dieu clément et miséricordieux, pardonne aux égarés !...≫

12 . Le henné des marabout («lbenna n'igourramène») dont le port est un talisman. Ce sont des pincées de terre prélever sur les tombes des saints du pays et encloses dans un petit chiffon rouge. Le rouge protège aussi du mauvais oeil. Les femmes berbères ont une foi absolue en d'inimaginables rites magique de protection et de guérison

13 . Azraïl est l'Ange de la mort qui recueille l'ultime souffle des mourants.

la corvée des navets

Il a dit, le vieil Assou des Ait Iguelouane,
Le moqaddem : ≪Femmes et filles de chez nous,
Les plus alertes, me refuserez-vous la ≪tiwizi≫ [1]
Pour mon champ de I' azib Tikida, la-haut ?
Vous arracherez les blancs navets de mon champ,
Les navets qui sécheront pour cet hiver [2] ...
Il s' en est allé, oubliant le secours de Dieu [3] !
On ne refuse pas la corvée au moqaddem,
Ni à aucune famille du village, mais il abuse,
Il abuse, le moqaddem : pour le bois, pour le mais,
Pour les noix, pour désherber les orges et les blés ...
Corvées pour les hommes, les femmes et les mulets !
Soit ! Femmes et filles alertes iront au champ,
Au champ de l' azib, par le sentier qui monte,
Monte, monte et après la montée, la montée,
ll faudra, l' échine ployée, la croupe tendue,
Arracher les navets à sécher pour l' hiver ...
C' est Madia, l' espiègle, la futée, l' esprit aiguisé,
Qui mène ses compagnes sur le roide sentier.
Quand elles arrivent au champ, la-haut, la-haut,
Elles ôtent leurs sandales et desserrent la ceinture.
Elle a dit, Madia : ≪Couchons-nous sous les noyers
Et dormons, dormons, mes soeurs, jusqu' a ≪tizouarn≫ [4]
Nous serons assez tôt l' échine ployée, la croupe tendue,
Nous qui sommes venues ici sans le salut d' usage
Que notre moqaddem a oublié, l' impie !≫
Elles se couchent, elles s' endorment sur le côté,
Les sandales sous la tête, échine ployée, croupe tendue.
Elles s' éveillent. ≪Tizouarn≫ est depuis longtemps passée !

1 . La ≪tiwizi≫ est la corvée imposée par le Caid ou, comme ici, la corvée volontaire effectuée par déférence pour le chef du village.
2 . Les navets du Haut Atlas, les ≪tirekmin≫, sont séchés au soleil d'automne et pendus aux murs en longues guirlandes. On les consomme cuits a la vapeur, pendant la mauvaise saison.
3. Formule sacramentelle avant de commencer le travail de la corvée.
4. ≪Tizouarn≫, entre une heure et deux heures de l'après-midi.

Vite ! Vite ! l' échine ployée et la croupe tendue !
Voici le moqaddem avec ses deux mulets,
Les « itlissèn» à remplir et les cordes à fixer …[5]
Il est trop tôt, rien n' est prêt. Il faut se hâter.
Il est trop tard, l' ombre s' allonge. À quoi bon se hâter ?
Les femmes et les filles se frappent les joues.
Vite ! Vite ! l' échine ployée et la croupe tendue !
Le vieil Assou n' est pas content, «Ba-Timiwin»,[6]
La surprise le fait bégayer : «za...ka...za...ka...»[7]
Alors Madia dit aux femmes apeurées :
« Ne craignez rien, mes soeurs, vous direz comme moi».
De colère, il s' étrangle, le vieil Assou : «Makh ? Makh ?»[8]
Elle lève la tête, Madia : «Makh ?» notre moqaddem,
De quoi te plains-tu ? Ne t' en prends qu' à toi-même :
Tu nous a envoyées sans vergogne, sans les mots consacrés
Qui peuvent seuls mener une récolte à bonne fin :
« O Dieu ! nous t' invoquons ! Veuille bénir nos travaux !»
Voilà pourquoi ton champ qui borde le sentier
N'a pas voulu des femmes et de leur corvée,
De leur corvée, l' échine ployée, la croupe tendue.
Celui qui oublie de détourner le ruisseau
Ne doit s' étonner de voir sa prairie sèche !
Et de nous, moqaddem, tu as bien peu souci.
Les muletiers musclés qui vont au souk de Demnat
Nous ont chassées du champ, tout le jour.
Comment veux-tu qu'il en soit autrement
Avec des femmes l' échine ployée, la croupe tendue,
S' offrant ainsi que des juments aux étalons ?»
Alors, les autres femmes et filles se frappent les joues,
Feignant la peur et la honte, les rusées :

5. Les «itlissèn» (pluriel de «tellis») sont de grands et solides sacs en laine et poil de chèvre.

6. Le «père-des-sourcils», c'est-à-dire : les sourcils froncés par la colère.

7. «Za» : ainsi. «Ka» : seulement.

8. «Makh ?» abréviation de «makh aïllir ?» : Pourquoi ?

≪ Ils ont dit : ≪Les femmes sont comme des fleurs,
Chacun a bien le droit de les respirer.≫
Ils ont dit : ≪Les fleurs parfumées se laissent butiner,
Les muletiers qui passent seront vos abeilles≫.
Ils ont dit : ≪Repiquons des navets, vous aurez de la graine ...
Pour leur échapper, nous avons fui dans la forêt
En criant : ≪Point ne voulons repiquer de navets.
De ces navets, aucune de nous ne désire de la graine !...≫
Moqaddem, ton champ de navets, il est pour les vieilles,
Les vieilles aux cuisses flétries, à la croupe maigre.
Il n' est pas pour nous, ton champ de navets
Où nous sommes venues sans invocation à Dieu.
Il n' est pas pour nous, jeunes femmes et jeunes filles,
Pas pour nous, l' échine ployée, la croupe tendue ...≫

proverbes

Recueillis dans la Haute Vallée de la Tassaout

≪Lors congnoistrez que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne promettait la boyte ..≫

Rabelais.

— Le soleil éclaire le linteau avant le seuil.
— Ne jette pas le vieux fer avant d' avoir trouvé le maréchal-ferrant.
— Dieu donne des fèves (sèches) à qui n' a plus de dents.
— La punaise des champs≪khamchich n' igrane≫ demande: ≪Qui sent mauvais ici ?≫
— C' est en coupant l' arbre qu' on s'aperçoit qu'il est creux.
— Dans une chambre close, la lune donne autant de lumière que le soleil.
— La foudre n' avertit pas l'arbre qu'elle frappe.
— Le coq ne chanterait pas que le jour se lèverait tout de même.
— À chaque mule son bât, à chaque serrure sa clé.
— ≪Comme tu es noir !≫ dit la suie au goudron !
— Quand pourrissent deux courges accolées, chacune dit de sa voisine : ≪C' est elle qui a commencé !≫
— La clématite peut monter jusqu' à la tête du frêne, elle ne sera jamais le frêne.
— Quand on est affamé, la ≪tiroufine ≫ a le goût du miel. [1]
— N'entend pas le ≪nfar≫ celui qui ne veut pas. [2]
— Si tu perds un oeil, mets ta main sur l' autre.
— Pas de laine aux buissons sans passage de brebis.
— La chandelle ne suinte que si elle est allumée.
— Quand elle nous condamne, la raison a tort : parce qu' elle nous déplaît.
— Qui meurt de soif ne se soucie pas des sangsues.
— Le chat ne dort plus sous la chanlatte qui l' a mouillé.
— Que celui qui veut du miel aille mettre la main dans le rucher.
— La vache qui est au pré (à l' attache) trouve toujours la corde trop courte.
— Si tu tends un piège au chacal, ne sois pas le premier à mettre le pied dessus.
— Au chien, on n' apprend pas à aboyer.
— Qu'on soit noir ou blanc, ami ou ennemi, rien ne distinguera les deux tombes.

1. La «tiroufine » est une grossière bouillie de maïs grillé.
2. « nfar», la longue trompette, l'araine antique, très sonore, dont les Musulmans se servent pendant les nuits de Ramadan. On l'entend rarement dans le Haut Atlas.

— Le ciel ne pleut jamais aussi fort qu'il tonne.
— Le renard dit : ≪Que ne suis-je chien !≫ ≪Que ne suis-je renard !≫ dit le chien.
— Il est allé à l' ≪akherbech≫ le jeudi. [3]
— Le chacal qui a mangé des graines de genévrier dit aux autres : ≪J' ai mangé du mais≫. Il oublie ses crottes. [4]
— L' eau n' est pas venue et tu relèves déja ta jellaba.
— Que le corbeau qui n' a pas volé un épi de mais crève les yeux de ses congénères !
— Ce n' est pas parce que ton père est potier qu'il faut casser les cruches.
— La meule volante dit à la meule gisante : ≪C' est moi qui écrase le grain !≫
— Qui se coupe le doigt regrette d' avoir aiguisé son couteau.
— Chacun tourne ses mains ouvertes vers son propre visage.
— La sacoche remplie de pièces d' argent sera toujours plus lourde que celle remplie de bon droit et de raison.
— Il se moque du galeux. Lui-même a la teigne.
— Il veut être en forêt et moudre au moulin en même temps.
— Hier, c' est de la fumée. Demain, du brouillard. (≪ldgam, aggou. Aska,tadout.≫
— Il a mis le chouari avant le bat.

3 . Autrement dit : c'est un ignorant. Le taleb ne donne pas d'enseignement le jeudi matin. L'«akberbech» est la salle de classe de la mosquée («timesguida»).

4. Pour tromper sa faim, le chacal mange les fruits du genévrier oxycèdre, gros comme des billes, non digestibles, et qui se retrouvent intacts dans les déjections de l'animal.

5. Le chouari est une très grande besace en fibre de palmier nain, que l'on place sur le dos d'un âne ou d'un mulet. Ce proverbe correspond a notre : «Mettre la charrue avant les boeufs».

Il y a trois mille ans, Salomon appelait «voix de la Sagesse», le sens renfermé dans les Proverbes qui,en quelques formules simples, souvent lapidaires, offrent le reflet des moeurs. La parémiologie berbère du Grand Atlas a bien des points communs avec celle des autres peuples. Les proverbes sont nés de la même pensée universelle et de la même expérience humaine quelle que soit la langue.
La parémiologie à travers le monde a permis de constater que l'on retrouve, sous des formes différentes, les mêmes maximes en Ecosse, en Chine, en Pologne, en Grèce ou à Ceylan.
Presque tous les proverbes ont leurs équivalents dans la plupart des langues et dialectes.

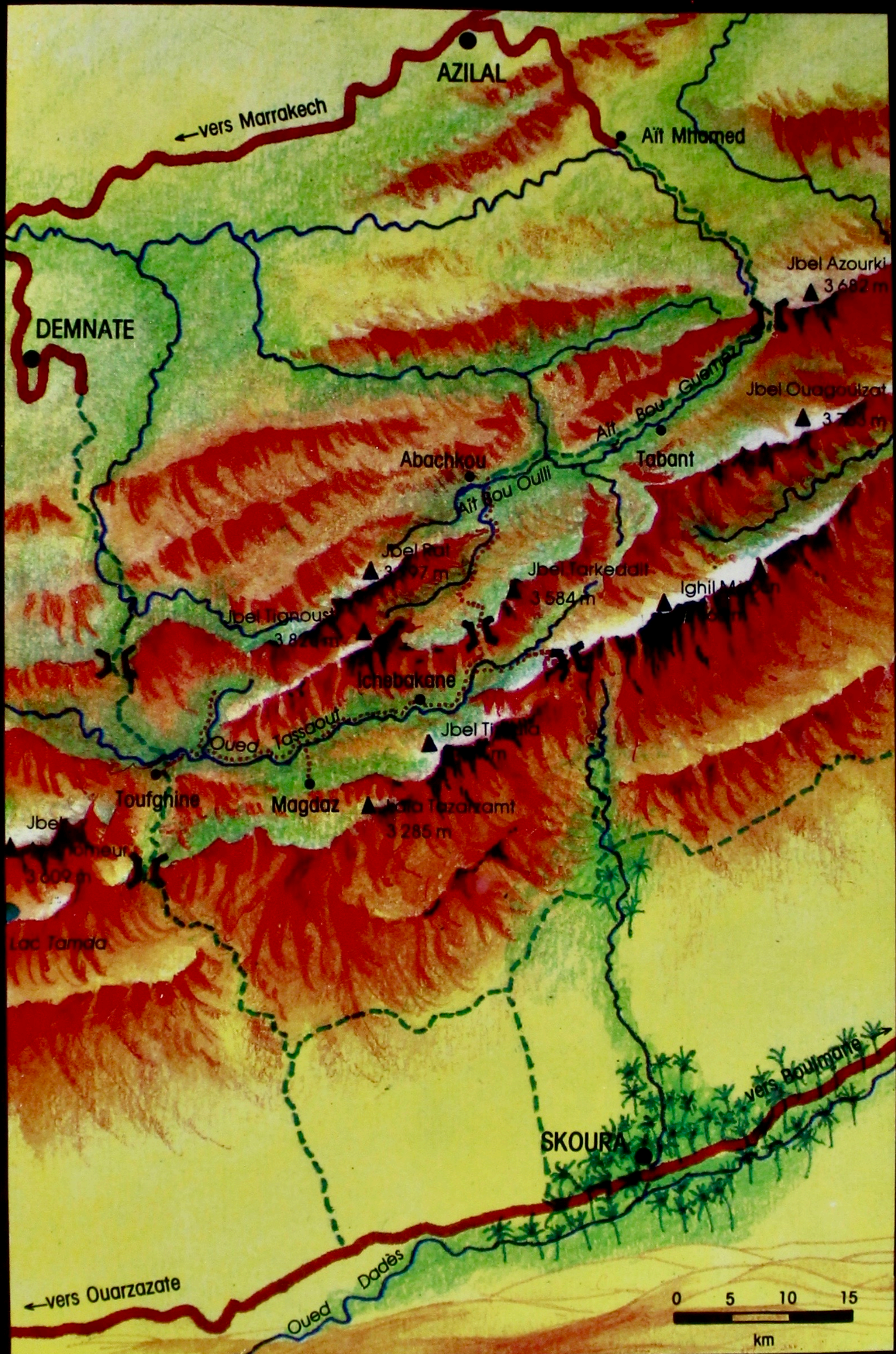
Les montagnards du Grand Atlas ne manquent ni d'esprit d'observation, ni d'esprit de réflexion et, partant, ni d'esprit critique, marqués au coin du bon sens paysan qui a ses racines au plus profond des temps lointains de Jabel, père des Pasteurs. Et plus d'une de leurs sentences prête à méditation
dans toute leur simplicité biblique et leur naiveté rustique.

Sommaire

Il a été tiré de cette édition
50 exemplaires reliés pleine toile
numéroté de 1 à 50
et
2 exemplaires reliés plein cuir numéroté I
et II

Achevé d' imprimer
sur les presses de l' imprimerie Idéale
à Casablanca en Octobre 1986

Numérisé à Marrakech, Avril 2020.
Remerciements à :
M. ABDELAZIZ EL AMRI
d'avoir mis le livre à disposition.


AZILAL
←vers Marrakech
Aït Mhamed
DEMNATE
Jbel Azourki
3 682 m
Jbel Ouagoulzat
Aït Bou Guemez
Tabant
Abachkou
Aït Bou Oulli
Jbel Rat
Jbel Tarkeddit
3 584 m
Jbel Tignousti
Ichebakane
Oued Tassaout
Toufghine
Magdaz
3 285 m
Lac Tamda
SKOURA
vers Boulmane
←vers Ouarzazate
Oued Dadès
0 5 10 15
km



.......Et si tu crains toujours l'oubli, écoute la Tassaout, ta rivière tant aimée, rouler et chanter sa même chanson d'eau sur les galets de ton enfance : c'est aussi ton nom qu'elle murmure inlassablement... Mririda... Mririda la taneddamt...

Fatema Chahid Abaroudi